

https://dspace.org/

Le probleme du fascisme dans l'oeuvre litteraire de Drieu la Rochelle

Gallez, Pascal

1983

http://hdl.handle.net/10539/17288

Gallez, Pascal (1983) Le probleme du fascisme dans l'oeuvre litteraire de Drieu la Rochelle, University of Witwatersrand, Johannesburg, http://wiredspace.wits.ac.za/handle/10539/17288>

Downloaded from a DSpace repository. https://dspace.org/

LE PROBLEME DU FASCISME

DANS L'OEUVRE LITTERAIRE DE

DRIEU LA ROCHELLE

Directeur de Thèse :
Professeur Brian G. ROGERS

TOME N°1

A dissertation submitted to the Faculty of Arts,
University of the Witwatersrand, Johannesburg,
for the degree of Doctor of Philosophy.

Johannesburg. 1983.

Pascal GALLEZ

ABSTRACT

Since his suicide in March 1945, Drieu la Rochelle has been accused of fascist, nazi, or ... communist tendencies. Furthermore, he has been considered until now in a purely political light. Most of the studies which have been devoted to him have dealt with the "political case" - his literary work has been left in the dark.

In this thesis, our intention has been to come back to what Drieu wrote - i.e. his literary work - to see if he deserves :
- the political labels which have been attached to him.
- a political label at all.

We decided to devote ourselves exclusively to the study of his literary work, for, in our opinion , it is in the literary text that one can find the exact ideology (or rather, the "worldview") of a writer. The true feelings of an artist will be revealed in his literary work, unless of course he writes just to prove a philosophical or political point. The latter was never Drieu's intention.

We first tried to give a definition of what may be called "Fascism" , as it is a term that is most frequently used to attack Drieu, and came to the following conclusions :

1. It is an ideology referring to the mass, and never to the group or the individual.

2. It operates on a supposed set of virtues belonging naturally to a chosen race : natural aristocracy, natural dignity, contact with nature, natural love of each member of a chosen race for all the other members of that chosen race etc. In brief, all the virtues given to any chosen people in the ideology of the "noble savage".

3. It is a sectarian ideology, as anybody not belonging to that chosen race cannot attain its virtues. Also, it is an ideology which supposes that, if the chosen people no longer practises its natural virtues, the reason can only lie outside, and must be attributed to external attack. Thus, internal decay is inconceivable. It has to be provoked by an outside Enemy.

4. It is an ideology which follows a path from a supposed Eden to a supposed Fall, without any progress towards a Salvation. The dream of fascist ideology is to suppress the external causes of the Fall, in order to embark on the Great Regression to Eden, there to stay forever.

The worldview proposed by Drieu in his literary work is exactly the opposite of Fascism. We examine Drieu's Drieu's worldview through what he called his "philosophie des saisons" (philosophy of seasons). According to this, as each season is naturally and irrevocably followed by the next, so the human path from Eden to Fall, from Fall to Salvation, from Salvation to Fall again, is a perfectly natural phenomenon. Furthermore, this cycle is not instigated by any external agents, hostile or otherwise. The only possible external circumstance that could be admitted would be, perhaps, hereditary, genetical pressure. In addition, Drieu thinks in terms of Salvation, a notion which does not exist in fascist ideology. He does not believe in any chosen race or people possessing any special virtue. He even does not distinguish between races at all : note for example, that all population groups - including the Jews - share the same fate, both in the Fall and in the Salvation. Finally, Drieu thinks in terms of the individual and the group, whereas fascist ideology is interested in the masses. This is an essential point.

On the problem of the form that Salvation takes, one might possibly question Drieu's framework, since he has opted for several means of Salvation which have been stated as "fascist" : love, maternity, and the group ('third function' in Dumezilian termi-

nology); war and war-related virtues (second function); the sacred and art (first function).

In spite of the apparent ressemblance of these values to fascist values, it has not been too difficult a task to show that, in fact, the way in which Drieu saw these values was radically different to the fascist interpretation of the same.

We could therefore prove that, as far as the writer is concerned, to label Drieu as a fascist is simply the result of ignorance. In fact his worldview was quite different, if not the exact opposite, of the fascist worldview. Drieu was first and foremost ... Drieu.

INDEX

1)	Avertissement	p. 2
	Notes à l'avertissement	p. 6
2)	Introduction	p. 8
	Philosophie cyclique et philosophie linéaire	p.24
	La trifonctionalité, les fonctions.	p.25
	Notes à l'introduction	p.31
3)	Le fascisme : un essai de définition	p.35
	Un phénomène historique ?	p.36
	Une explication démonologique ?	p.37
	Un phénomène culturel ?	p.40
	Culture et mythes.	p.40
	Les mythes fondateurs.	p.42
	Défaites.	p.49
	Ni de gauche ni de droite, à gauche et à droite.	p.51
	Les super-hommes. Leur spectacle, leur discours.	p.53
	Conclusion.	p.55
	Notes.	p.58
4)	Et la France ?	p.62
	Le refus.	p.64
	L'empereur.	p.66
	Première agonie.	p.68
	L'Action Française	p.69
	L'inopérance d'un discours.	p.71
	La mort de Dieu.	p.71
	La "victoire".	p.73
	La fuite.	p.74
	Les fausses solutions.	p.76
	Notes.	p.78

5) Un essai de mise en place de Drieu la Rochelle dans son siècle p.80
I. Enfance p.84
II. Ecoles p.88
III. Apprentissages p.90
IV. La bienheureuse apocalypse p.91
V. Mariage p.94
VI. Fin d'une liaison, flirts divers p.98
VII. L'artiste indépendant p.101
VIII. L'engagement : le choix communiste p.102
IX. L'engagement : le choix fasciste p.103
X. Le désengagement p.107
XI. La course à la mort p.109
XII. Suicides p.112
Notes p.114

6) l'Eden p.120
Définition p.122
L'Eden rose p.124
L'Eden gris p.128
Définition p.129
L'irruption du drame p.130
Agnès ? p.131
Les autres p.135
L'éveil p.136
L'angoisse p.137
A/ L'angoisse de l'absence p.138
B/ L'angoisse des utilités p.141
Mort et solitude p.148
Tout nouveau, tout beau ? p.151
L'échappée par la deuxième fonction p.155
Autonomie p.161
Les mauvaises informations p.161
L'école p.162
A/ Première manière p.162
B/ Seconde manière p.164

L'Eden noir p.169
Définition p.169
Puberté p.169
L'initiateur p.173
La sexualité ? Laquelle ? p.174
Le temps d'autres découvertes p.174
Damnation p.177
L'échec p.178
L'argent p.180
Règlements de compte. p.181
Conclusion p.186
Comparaison ? p.192
Notes à l'Eden p.196

7) La Chute p.213
Définition p.217
L'arrivée en enfer p.221
La rage de séduire p.231
Un besoin p.234
La séductrice p.235
La caricature p.242
Le séducteur p.246
L'appel aux élus p.254
Mais pourquoi Finette ? p.257
L'appel aux élus ? p.259
Le séducteur malgré lui p.262
Le mariage du séducteur malgré lui p.268
L'enfer du gigolo p.273
La séductrice extrinsèque p.279
L'ignorance (voulue) p.281
Les Juifs p.284
La paresse p.293
Le bonheur de la déchéance p.296
Conclusion p.301
Comparaison ? p.304
Notes à la Chute p.309

8) Le Salut p.324
Définition p.325
La volonté du bonheur ? p.330
La fuite p.333
Les "happy few" p.335
Le Salut à reculons p.336
Le bonheur fragile p.338
Le Salut par la troisième fonction p.34[illegible]
Le Salut par l'Amour p.34[illegible]
La maternité heureuse p.352
Le Salut par le groupe p.357
Conclusion p.362
Le Salut par la deuxième fonction p.363
L'extase guerrière p.364
Les valeurs guerrières p.367
Le Salut par la première fonction p.369
Le Salut par l'art p.374
Faux élus et presque élus p.376
La vie p.377
Le Salut p.379
Les donneurs de rêve p.383
Conclusion p.385
Comparaison p.388
Notes au Salut p.395

9) Conclusions générales p.409
Style ? p.419
Notes aux conclusions générales p.421

Annexes

Bibliographie

J'associerai à ce travail

Madame M.J. Whitaker, Chef du Département de Français à l'Université du Witwatersrand,

ainsi que Philippe Chapleau,

pour l'intérêt et l'assistance qu'ils m'ont témoignés.

Ont également apporté une précieuse collaboration à cette étude

Mesdames Danièle Chattlain et Liliane Godfrine, ainsi que ma mère, par l'énorme travail dactylographique que je leur ai imposé.
Qu'il me soit ici permis de leur témoigner mon admiration pour leur calme et leur patience, face à mes corrections incessantes, mes changements répétés, mes "diktats" innombrables...

A mes parents, à mes amis,

Au Professeur Brian D. Rogers, en remerciement pour son aide, ses conseils et sa disponibilité, sans lesquels cette étude n'aurait sans doute jamais été menée à bien.

"Se tuer n'est pas seulement un acte libre, et le seul vraiment libre, c'est aussi l'acte raisonnable par excellence".

P. Gripari. L'Evangile du Rien.

"La pensée du suicide est une puissante consolation. Elle aide à passer maintes mauvaises nuits !"

F. Nietzsche. Par delà le bien et le mal.
Aphorisme 154.

LE PROBLEME DU FASCISME DANS L'OEUVRE LITTERAIRE DE DRIEU LA ROCHELLE

"Vaut-il la peine de rapporter les objections des gens qui se croient délicats et qui ne sont que faibles ?"

Stendhal. Vie de Napoléon

AVERTISSEMENT.

Mort, seconde mort et résurrection d'un écrivain.

La victoire des Alliés, en 1944-45, sur les forces de l'Axe, amena en France, et ceci parmi bien d'autres événements, le suicide d'un écrivain réputé "fasciste", Pierre Drieu la Rochelle, et la mise au pilon de ce qui pouvait l'être de son oeuvre.

Suicide et pilonnage furent, somme toute, des accidents inattendus, quand on sait que cet écrivain était en passe d'être protégé, ou l'était déjà par la quasi-totalité de l'intelligentzia qui revenait s'installer en France après un long exil - exil intérieur ou exil réel - dû à la présence allemande. Qu'il s'agisse de Malraux, prêt à l'intégrer dans ses troupes de combat sur le front *(1), qu'il s'agisse d'Aragon, l'ami/ennemi de toujours, ou du ministre Emmanuel d'Astier de la Vigerie, tous voulaient le sauver. Le suicide peut sans doute s'expliquer par le caractère pessimiste de Drieu ; le pilonnage, par les débordements prévisibles de la populace lors de la libération. Drieu ne voulait pas être sauvé, fasciné qu'il était, et ceci depuis sa petite enfance, par cet acte exemplaire - qu'on le veuille ou non - qu'est le suicide (cf Récit secret) *(2). Quant à la populace, prête à brûler ses anciennes idoles pour autant que les nouveaux maîtres l'exigent, elle suivit les mots d'ordre de la rue avec la violence qui la caractérise *(3).

Il est moins facile de comprendre pourquoi, très vite, un processus de "Totschweigen" ("meurtre par le silence") a été appliqué à l'encontre de cet auteur, et ceci jusqu'à la fin des années soixante. On peut noter que ce processus fut appliqué non tant par la caste intellectuelle que par les notabilités du progressisme bourgeois : dans l'esprit de ces bonnes consciences, entourés du silence général - haineux d'abord, indifférent ensuite - l'oeuvre et l'écrivain disparaîtraient bientôt dans les fameuses "poubelles de l'histoire", l'oeuvre et l'écrivain seraient "vaporisés" pour utiliser l'expression d'Orwell *(4). "Ne dites pas de mal de la haine impuissante, c'est la meilleure.", disait Montherlant dans Le Cardinal d'Espagne (I,1). Dans ce cas, la haine que les bonnes consciences bourgeoises portaient à Drieu avait les moyens de son ambition "vaporisatrice". Certains aspects de l'oeuvre de Drieu - de l'oeuvre littéraire - dérangeaient sans nul doute les tenants victorieux de l'idéologie bourgeoise.

Si Drieu ne fut jamais vaporisé, il faut reconnaître qu'il faillit bien l'être, et ceci tout d'abord au travers des avatars, toujours hasardeux et réductionnistes, de la récupération politique. En effet, Drieu - et nous aurons à nous intéresser à ses raisons - se crut un moment fasciste, à la suite des journées des 4 et 6 février 1934. Voyant dans le fascisme le moyen de regrouper les forces vives de gauche et de droite de la France, il proclama son adhésion au tout venant et, à la fin du mois de juin 1936, s'engagea dans les rangs du P.P.F. (Parti Populaire Français) dirigé par Jacques Doriot, parti auquel on fit très vite une réputation fasciste *(5). Il devint le chantre de ce parti et de son chef, l'éditorialiste attitré de l'Emancipation Nationale, journal officiel du P.P.F. Mais il convient de signaler que, dès le 10 octobre 1936, donc à peine quatre mois après son entrée au parti, il signale dans une lettre sa déception politique *(6) à l'égard de Doriot ; il n'a plus aucune illusion à ce propos dès 1937 *(7). Il finira par démissionner officiellement le 6 janvier 1939. De facto, il avait quitté le P.P.F. depuis bien longtemps.

Par la suite, pendant l'occupation, il accepta, sous la pression amicale de ses relations allemandes, Otto Abetz notamment, d'assumer un rôle littéraire dans la France occupée, en reprenant la direction de

la N.R.F., en remplacement de Jean Paulhan, lequel était au regard de l'occupant allemand, **persona non grata.**

Mais il le fit sous de telles conditions *(8) (tièdement acceptées par l'occupant) et profita de sa position pour écrire dans la revue et ailleurs des articles si ambigus *(9) - que la censure allemande accepta en rechignant quand elle ne les interdit pas - qu'il est difficile de considérer Drieu comme un collaborateur ou un "naziphile" à proprement parler. Vivant exemple des personnalités sujettes au "coup de foudre" en matière amoureuse aussi bien que politique, il ne fut jamais un collaborateur de raison, et la germanophilie qu'il avait éprouvée à la vue du spectacle admirable - esthétiquement parlant - des défilés nazis disparut alors même qu'il commença à fréquenter et donc à connaître plus en profondeur les responsables de l'Allemagne Nouvelle. Et si, en 1942, alors que la défaite des forces de l'Axe ne souffre pour lui aucun doute, il se réinscrit au P.P.F., il s'est expliqué à l'époque de ce geste étrange à Pierre Andreu :

> "Il y a cinq ans que je n'ai plus aucune illusion sur Doriot. Au fond, c'était un homme politique radical. Mais alors qu'il y a tant de gens qui me haïssent, j'ai voulu leur donner une raison bien claire de me haïr et de me tuer".

On le voit, Drieu fut peut-être fasciste - et le but de notre étude est de vérifier la chose - mais il est difficile d'affirmer qu'il eit adhéré à quelque mouvance fasciste que ce soit. Il nous semble qu'il apprécia un SPECTACLE fascinant, organisé par les fascistes italiens, les nazis allemands, les communistes russes. Mais dès qu'il eut l'occasion de connaître les idées et les hommes, il se retira, déçu.

Malgré cela, une certaine extrême-droite française qui se croit fasciste - ou qui l'est - voulut s'attacher à l'image d'Epinal que certains ont essayé de donner de Drieu, soulignant son appartenance à un parti - tout en se gardant d'ailleurs bien de consulter ses articles plus moraux que politiques - bref, voulut "récupérer" Drieu. Un tel père spirituel était une aubaine à ne pas manquer : entre une extrême-droite bien plus bourgeoise que fascisante, qui révérait son image

image mais ne le lisait pas - et qui, de plus, se battait et se bat toujours pour des idées qui n'étaient aucunement celles de Drieu -, et - une gauche qui refusait de le lire puisqu'il était "fasciste", Drieu voyait son oeuvre courir à la marginalisation. Drieu réduit, marginalisé, bientôt inconnu, voilà ce qu'aurait apporté cette "récupération" si elle avait réussi. Elle aurait amené à l'évocation d'un fantôme et bientôt à l'oubli pur et simple. Imaginons un Zola réduit à son J'accuse, ou à ses positions politiques ; imaginons un Diderot réduit à sa contribution à l'Encyclopédie ; un Bernanos ayant seulement écrit sa Vie de Drumont... Seraient-ils encore connus aujourd'hui, sinon par une poignée d'érudits ? Seraient-ils aujourd'hui autre chose que des fantômes rarement évoqués, sans aucune signification ? Nous pouvons en douter.

Drieu, l'écrivain le plus équivoque de l'entre-deux-guerres - et ceci même au travers de ses opinions politiques - subissait un avatar certes prévisible mais d'autant plus fatal qu'il donnait une image absolument faussée du vrai Drieu. L' image qui était alors rendue de lui était celle d'un homme politique. et son oeuvre littéraire - ses articles politiques eux-mêmes... - étaient passés sous silence.

Ainsi, au début des années cinquante, Drieu était doublement mort. Physiquement, d'abord ; spirituellement, ensuite. La "vaporisation" semblait avoir totalement réussi.

Drieu a pourtant continué de fasciner une intelligentzia qui s'est de plus en plus détachée du jeu politique - à la suite de déceptions répétées ou par désintérêt pur et simple. Celle-ci s'est passionnée pour le maître de l'ambiguïté qu'est Drieu. Des livres critiques de plus en plus nombreux ont été publiés jusqu'à cette manière de consécration, en octobre 1982, que fut la publication d'un Cahier de l'Herne axé sur le "cas" Drieu.

Grâce à certains membres agissants qui composent cette intelligentzia, l'oeuvre romanesque, un instant mise au second plan, a ainsi pu être republiée. Il s'agit d'une oeuvre littéraire de valeur - d'une valeur telle qu'elle a pu finalement faire oublier les fameuses positions politiques que Drieu a assumées quelque temps. C'est à cette oeuvre que nous nous intéresserons donc.

Notes à l'avertissement

*(1). "En 1944, au front, en Alsace, une fois j'ai été touché : "Est-ce que, le cas échéant, vous seriez d'accord pour que Drieu vienne ?". J'ai répondu : "Bien sûr."
Frédéric J. Grover, Six entretiens avec André Malraux sur les écrivains de son temps, Gallimard. 1978. p.16.

*(2). Nous renvoyons à ce propos aux pages 15, 16, 17 et 18 (édition NRF) de cette confession.

*(3). Cf Drôle de drame de Carné ; l'ouvrage de W. Reich, Psychologie du fascisme.

*(4). 1984. George Orwell.

*(5). Réputation qu'il ne méritait d'ailleurs sans doute pas. Ce que dit Paul Serant de l'Espagne franquiste et du Portugal salazariste - "Si l'Espagne de Franco, le Portugal de Salazar, présentent certains aspects du fascisme (anti-parlementarisme, corporations), ce ne sont pas pour autant des états fascistes." (Le Romantisme fasciste, p.297) - peut être appliqué au P.P.F. En 1943, Drieu écrivait dans la NRF : "Il n'y a jamais eu de fascisme français."

*(6). Lettre citée sans référence à la p.18 du dossier Drieu la Rochelle établi par les Nouvelles littéraires (n° 143, décembre 1978).

*(7). Pour les raisons qui ont poussé Drieu à rester si longtemps dans ce parti malgré sa déception initiale, nous renvoyons le lecteur à l'entretien entre Grover et Jouvenel, publié dans le Cahier de l'Herne consacré à Drieu : "C'est qu'il y avait de la part de Doriot un chantage à la fidélité, (...) : on se trouvait en effet plongé dans une

atmosphère de camaraderie qui faisait que les gens hésitaient à se dégager. On restait à cause des copains." Entretien p.385 in Cahier de l'Herne n° 42.

*(8). Nous songeons particulièrement au choix qu'il fit de ceux qui écriraient dans la revue.

*(9). Il profitera aussi de cette position pour sauver plusieurs de ses amis "mal-pensants" aux yeux de l'occupant, ainsi que sa première épouse, Colette, qui faillit être déportée pour raisons raciales.

INTRODUCTION *(1)

> "Une des causes de cette décadence (de la littérature. P.G.) c'est sans doute la préoccupation antilittéraire, qui porte le lecteur à chercher, avant tout, dans un livre, la religion politique de l'auteur."
>
> Stendhal. Mémoires sur Napoléon.

C'est donc à l'oeuvre littéraire de Drieu que nous avons choisi de nous intéresser, et ceci par le biais d'une étude thématique.

Pourquoi ?

Tout au long de son oeuvre, un écrivain développe un système de valeur, ce qu'on peut appeler une "vue du monde", que ce soit de manière explicite - par l'intermédiaire du "roman à thèse" (1984, Brave New World, pour ne citer que deux exemples) - ou implicite. Il s'agira pour nous de décrypter, tout au long de son oeuvre, le système de valeur que développe Drieu et, par cela, de découvrir la "Weltanschauung" *(2) qui en découle. Pour ce faire, il n'est sans doute qu'un seul moyen, qu'une seule voie : l'étude thématique.

Nous ferons porter cette étude sur des "sujets-clés", certes, mais dont l'aspect premier ne paraît pas politique, du moins pas selon le sens que l'on donne communément à ce mot. Nous nous expliquerons de cela plus loin, mais disons seulement que l'idéologie [illegible] pour autant qu'elle existe - tout comme l'idéologie chrétienne [illegible]e ou libérale d'ailleurs - est une idéologie qui se veut to[illegible], brassant toutes les notions envisageables et traitant tous les aspects de la vie. Si bien que nos thèmes seront immanquablement "politiques", quels qu'ils soient.

> "Dans Le Complexe de droite et Le Complexe de gauche (Flammarion 1967 et 1969) MM. Jean Plumyène et Raymond Cassiera allaient plus loin que la boutade en affirmant que l'homme de droite a une tout autre gastronomie que l'homme de gauche", écrit Alain de Benoist. Et il poursuit : "C'est qu'effectivement aucun domaine n'échappe à l'idéologie (...). Dans les sociétés humaines, rien n'est neutre (souligné par l'auteur).

> L'homme est l'animal qui donne du sens (idem) aux choses qui l'entourent. Il y a plusieurs façons de voir le monde (...) et celles-ci englobent aussi bien les connaissances pures que les croyances intuitives, les émotions, les valeurs implicites, les choix quotidiens, les sentiments artistiques, etc, ... Entendons-nous, je ne crois pas qu'il y ait véritablement des idées de droite et de gauche, mais bien une façon de droite ou de gauche de soutenir ces idées (...). Les arts, les lettres, la mode, les symboles et les signes, rien n'échappe à l'interprétation qu'une vue du monde spécifique est susceptible de donner" *(3).

On le voit, tout est dit, ou tout peut être dit, l'on est à même de donner une réponse à toute question, de trouver une solution à toute problématique en cohérence logique avec les prédicats.

Nous espérons pouvoir, au moyen de cette étude, faire voler en éclats - ou, plus modestement, fissurer quelque peu - la légende de Drieu écrivain fasciste *(4), la légende d'un Drieu fasciste de sa naissance à sa mort, de la première à la dernière ligne de son oeuvre littéraire, n'ayant jamais eu, par exemple, à la manière de Lucien Rebatet, "un seul globule de sang démocratique" *(5). Nous pourrions, bien évidemment, adopter la position de Gide, qui, dans la préface de l'Immoraliste, estime que "bien poser un problème n'est pas le supposer d'avance résolu" ; mais ici, et nous le verrons, la chose est par trop évidente : Drieu l'écrivain et Drieu le "fasciste" d'un moment se sont trouvés accolés par le hasard à l'occasion d'un flirt malencontreux.

C'est qu'en effet, à un Drieu considéré politiquement comme "fasciste" la tentation était grande de faire de son oeuvre littéraire, qu'il s'agisse de ses romans, de ses nouvelles ou de son théâtre, la seconde partie d'un grand dyptique fasciste ...

Nombreux furent ceux qui, sans rien lire de Drieu bien entendu, succombèrent à cette tentation *(6). Autrement dit, nombreux furent ceux qui ne comprirent pas ou ne voulurent pas comprendre - ce que Drieu avait pu ressentir non tant face au fascisme que face au SPECTACLE extrêmement puissant que ce fascisme développait *(7). Plus nombreux encore furent ceux qui s'arrêtèrent à l'étiquette à laquelle Drieu s'était accolé à la suite d'un malentendu, d'une émotion esthétique qu'il avait confondue avec une réflexion politique : ceux-là même qui perpétuèrent le mythe du mariage entre une carpe et un

lapin à l'occasion d'articles critiques sur l'écrivain Drieu - ou plutôt sur l'homme engagé -, articles qui apportaient à peu près autant à la connaissance de son oeuvre que les articles du Stürmer nazi à une quelconque contribution à l'ethnographie juive.

Il nous semble impossible de partager les idées qui tentèrent ces honnêtes lecteurs de Drieu... Les raisons pour lesquelles nous ne pouvons les partager sont, nous venons de le laisser entendre, les caractéristiques thématiques de l'oeuvre de Drieu : elles nous permettront de montrer l'inanité du mythe perpétué à propos d'un Drieu "écrivain fasciste". Il est d'ailleurs intéressant de noter comme le fait Pol Vandromme *(8) que la conspiration du silence fut brisée par Bernard Frank sur deux pages flatteuses dans l'hebdomadaire l'Observateur - hebdomadaire considéré à l'époque comme d'extrême gauche - à l'occasion de la publication de Récit Secret en 1952.

Nous nous attacherons donc à une étude de type thématique de l'oeuvre de Drieu ; nous essayerons d'analyser les caractéristiques des grands thèmes que l'on trouve dans son oeuvre afin de les comparer aux caractéristiques correspondantes des idéologies fascistes, de voir en quoi celles de Drieu et celles des fascismes peuvent être considérées comme semblables, de voir même s'il existe une Weltanschauung commune ou seulement une problématique correspondante entre Drieu et l'idéologie fasciste *(9).

La question que l'on peut évidemment se poser en guise de préambule à cette étude est la suivante : est-il possible de ne travailler que sur l'oeuvre romanesque de Drieu ? Une opposition "oeuvre romanesque - textes politiques" n'est-elle pas impertinente, voire spécieuse ? Il suffit de penser à Drieu lui-même, écrivant dans la préface de Gilles (p.9) :

> "Ils (les critiques. P. G.) ne se donnaient pas la peine de voir l'unité de vues sous la diversité des moyens d'expression, principalement mes romans et mes essais politiques."

Il s'agit certes d'une question essentielle. Pour y répondre dans un premier temps, il nous a semblé, à la lecture des oeuvres littéraires et des textes politiques - nous entendons ici les articles politiques - que l'on pouvait, sans aucune malhonnêteté intellectuelle, séparer ceux-ci de celles-là ; que l'on pouvait séparer ce qui était sa vie (imaginée) et ce qui était moral ; que l'on pouvait séparer ce qui était, à proprement parler, littéraire et ce qui ne l'était pas ; ce qui était ouvrage de politique, doctrinaire ou non, et ce qui était oeuvre finalement non militante. Dans cette même préface (p.19), Drieu ajoutait :

> Je crois que mes romans sont des romans ; les critiques croient que mes romans sont des essais déguisés (...). Qui a raison ? Les critiques ou l'auteur ? Le saura-t-on jamais ?

En créant cette division, nous suivons par ailleurs l'exemple de la plupart des critiques qui se sont attachés à étudier Drieu. Nous pensons ainsi à un Marcel Reboussin qui s'est permis d'étudier les livres strictement politiques écrits par Drieu, voyant d'un côté un esprit remarquablement fin - et il s'agit du Drieu littéraire - et de l'autre, un homme qui, pour utiliser son expression, "cumule les aberrations" *(10).

Il s'agit à ce propos d'établir une distinction qui nous semble essentielle entre littérature d'idées et littérature militante. Drieu a pratiqué les deux genres avec des bonheurs divers. En tant qu'écrivain militant, il a été le valet de son parti, il se condamnait à ne pas dire tout ce qu'il pensait et, parfois, à dire ce qu'il ne pensait pas. Les résultats en sont, par exemple, les articles de l'Emancipation nationale, suffisamment médiocres pour être oubliés, ne possédant aucune authenticité. En tant qu'écrivain à idées, à parti-pris, à toquades, il a par contre produit un oeuvre littéraire que l'on s'accorde aujourd'hui à estimer "de qualité". Et ceci, parce que dans ces créations ce n'est pas un militant politique, mais un homme, avec sa fraîcheur et ses contradictions, qui s'exprime. Et songeons encore à Aragon qui, répondant aux questions de Grover, dira de Drieu :

"Vous savez, en politique, il était tellement ambigu qu'on ne peut pas se fier à ce qu'il disait". Quand il disait une chose, il en pensait au moins deux et d'abord le contraire de ce qu'il disait. *(11).

En effet, la production de l'homme de lettres, ou de l'essayiste, et celle de Pierre Drieu la Rochelle, militant au P.P.F., possèdent des caractères profondément différents. Tout d'abord - et c'est la chose la plus éclatante puisque la forme entre en jeu - parce que l'une se veut littérature, et par cela fiction, alors que l'autre se veut doctrine politique en contact proche avec la réalité ; l'une s'intéresse à l'homme-fiction (Gille(s), par exemple) et est quasi-uniquement de type analytique, introspectif ; l'autre s'intéresse aux hommes, français ou européens, et par cela est de type plus globalisant, généralisant, quelquefois même primaire. L'oeuvre littéraire est la sereine affirmation de soi et d'une Weltanschauung, même si l'esprit qui la baigne semble fort noir ; l'autre est justification, "défense et illustration" d'un engagement : en d'autres termes, il s'agit d'une transposition du fameux "Comment peut-on être Persan ?" devenu ici "Comment peut-on être fasciste ?" ...

L'une est encore description de la société bourgeoise française, ou de la "Jet Set", de l'époque. La chronique ainsi écrite est, et c'est le moins que l'on puisse en dire, critique désabusée. Mais la vision critique d'une société ne suppose en rien une solution politique que l'auteur pourrait choisir et prôner. L'autre représente la solution politique en question.

Le grand voyage germano-russe que Drieu a accompli en 1935 est particulièrement symbolique à cet égard. L'admiration qu'il témoigne dans une lettre à Béloukia à l'égard du régime national socialiste en Allemagne *(12) est la même que celle qu'il éprouvera quelques semaines plus tard, à Moscou *(13), pour le régime communiste russe. Ce n'est pas un régime politique aux institutions particulières qui attire Drieu, mais le spectacle que donne ce régime qui l'émeut. C'est l'impression de dynamisme, de mouvement, d'allégresse, que dégagent ces peuples dirigés - face au bourgeoisisme rassis qui lui semblait être alors typique de la France - qui enthousiasme Drieu, et non pas les constitutions, les systèmes légaux ou même l'idéologie de ces pays. Si,

par le biais de ses articles politiques, Drieu essaie de présenter une possibilité de Salut aux Français plongés dans la "mort tiède" - pour reprendre l'expression de Spengler - il n'en est absolument pas de même dans son oeuvre littéraire. Là au contraire, il est décrit une société bourgeoise raisonnable, uniquement préoccupée d'intérêts matériels qui, pour aggraver les choses, lui filent entre les doigts : c'est aussi la société déboussolée des années folles. On y voit décrits des gens dont on ne sait trop finalement si l'écrivain les méprise, ou prend leur chute en pitié.

Notre auteur pourrait fuir cette société, mais de quelle manière ? A la lecture de son oeuvre, toutes les possibilités sont ouvertes, aussi bien la fuite dans les paradis artificiels que la fuite physique; aussi bien les drogues que les périples africains - chers à Jünger - ou asiatiques - chers à Malraux. La religion, la guerre, la maternité même, l'Art, sont aussi présents. Un engagement politique est envisageable, aussi bien dans un parti réformiste que dans un parti révolutionnaire : toutes les directions sont possibles. Gilles nous donne peut-être, dans les dernières pages, une indication quant à l'une des manières dont Drieu peut envisager le salut dans son oeuvre littéraire : il s'agit de l'action. Mais encore, quelle action ? Et vers quel(s) but(s) ? Gilles a choisi un camp qui est celui du fascisme, mais on ne peut oublier l'agent double. Et l'action (politique) ne sera pas la seule solution proposée dans Gilles, pour arriver au Salut, loin de là.

On le voit, les deux genres auxquels Drieu s'est consacré sont différents, quant à leur forme, quant à leur problématique, quant à leur développement et surtout quant à leurs implications. Il sera bien plus enrichissant de s'attacher à comprendre la Weltanschauung qui se développe dans l'oeuvre littéraire de Drieu plutôt que de s'intéresser à l'idéologie *(14) qui ressort de ses textes politiques, dans lesquels Drieu se déforme - et accessoirement déforme le fascisme - afin de faire coïncider sa vue du monde avec l'idéologie mal comprise à laquelle il crut un moment adhérer. Son opuscule sur la vie de Doriot (Doriot ou la vie d'un ouvrier français, 1936) - texte militant que l'on peut à bon droit hésiter à qualifier d'oeuvre - possède une valeur littéraire fort discutable, est aussi fiable qu'une vie de Karl Marx écrite par un académicien soviétique, et n'aide que médiocrement à

comprendre la Weltanschauung de Drieu. Si la thématique de l'écrivain est présente dans cet opuscule aussi, on y voit avant tout apparaître le militant d'un mouvement politique, militant d'ailleurs vite déçu, qui s'est vite éloigné et qui est alors redevenu lui-même.

Le "je" politique et le "je" littéraire sont chez Drieu, malgré certains aspects parallèles, suffisamment différents pour que l'on puisse se permettre d'étudier l'un sans s'intéresser en profondeur à l'autre. Drieu lui-même accordera à la longue si peu d'importance à ce fugace "je" politique - quand il ne le reniera pas, songeons au roman Les Chiens de paille. - qu'il est clair que nous pouvons sans impertinence nous attacher au seul oeuvre littéraire, sans trop nous occuper de ce qu'a pu être le corpus des textes à proprement parler "politiques".

C'est donc le "je" littéraire que nous étudierons chez Drieu. Son "je" politique, s'il se plia tant bien que mal à la ligne du parti, ne correspond pas au vrai Drieu. Celui-ci a perverti son système de valeurs afin de le faire coïncider avec une idéologie, sans d'ailleurs parvenir à le rattacher à l'homme Drieu ou au système de valeurs fasciste.

Le premier travail auquel nous serons confrontés sera de donner une définition de ce que nous pouvons entendre par "fascisme" *(15) ; de déterminer si la chose est possible, les critères qui fondent la pensée fasciste à proprement parler : ce problème des critères propres à cerner la notion de fascisme correspondra à notre première partie. Au cours de celle-ci, nous étudierons les fondements mythiques - nous nous expliquerons sur ce mot - des régimes nationaux autoritaires, pour lesquels l'intelligentzia française, dans sa totalité ou peu s'en faut *(16), a éprouvé un penchant marqué tout au long de l'entre-deux guerres, et même au-delà.

Il nous faut faire ce travail de définition car, ainsi que l'écrivait fort pertinemment Alain de Benoist à l'occasion d'un article consacré aux maudits du temps des chemises (Figaro Magazine, n° 81) :

> "Le fascisme, c'est quoi le fascisme ? Historiquement, bien sûr, le mouvement de Mussolini et l'état auquel il a donné naissance. Par extension : les régimes nationaux autoritaires des années trente. Par extension encore : n'importe quoi."

En effet, où commence et où s'arrête ce que l'on peut raisonnablement appeler "fascisme" ? Comment peut-on cerner exactement la notion que renferme ce mot ? Quels critères peut-on employer à ce propos ? S'agit-il d'user de critères "larges" - nous entendons par cela des critères de type culturel - ou s'agit-il d'user de critères "étroits" - c'est-à-dire aussi purement que possible socio-historiques ? S'agit-il de suivre un Daniel Guérin pour lequel le fascisme n'est rien d'autre qu'une création du grand capital, des multinationales, des monopoles et du mur de l'argent ? *(17). S'agit-il de suivre un Jean Turlais, pour lequel...

> "le fascisme est une conception subjective du monde et de la vie, une morale, (...) une esthétique." *(18).

Mais l'hypothèse de Guérin nous semble singulièrement réductionniste, voire totalement erronée ; quant à l'hypothèse de Turlais, elle permettrait de ranger sous la bannière "fasciste" tous ceux qui n'ont pas été humanistes - de Corneille à Stendhal, de Kipling à Malraux, de Bernanos à Saint Exupéry, de Lovercraft à Claudel, d'Aragon à Drieu, ... - tant la définition qu'il donne peut être soumise à toutes les interprétations possibles.

> "En adoptant une perspective analogue [à celle de Turlais], écrit Paul Serant dans son Romantisme fasciste, j'aurais été amené à parler d'écrivains de la résistance (...) qui furent à certains égard plus proches de leurs adversaires "fascistes", que de leurs compagnons "antifascistes" de circonstance." *(19)

Si les critères culturels, "mythiques", nous semblent les mieux adaptés à l'étude d'une idéologie, il s'agira d'être malgré tout beaucoup plus précis que Jean Turlais, sous peine de tomber sous le coup de la condamnation - qui nous paraît justifiée - de Paul Serant.

Il nous faudra donc avant toutes choses adopter les critères qui

nous sembleront les mieux adaptés à la poursuite de cette étude - et si possible des critères précis quant à leur terminologie.

Nous n'ignorons pas combien le choix et la définition de termes destinés à cerner de manière précise une notion toujours aussi brûlante que celle de "fascisme" peuvent courir le risque d'être considérés comme spécieux ; nous n'ignorons pas d'autre part que cette étude, que nous voulons brève, court le risque d'être considérée comme incomplète. En effet, le fascisme, comme toute idéologie, se veut une vue du monde totale, si bien que nous ne pouvons aucunement envisager son étude intégrale, étude qui nécessiterait des connaissances historiques et philosophiques qu'il serait peu opportun de considérer. Mais il nous faut souligner que ce n'est pas le but du présent travail.

Nous ne nous proposons en effet aucunement d'entreprendre une étude critique des mouvements ou des idéologies que l'on a appelés "fascistes". Nous voulons simplement, au moyen de cette première partie, chercher à comprendre comment et pourquoi ce que nous nommons - par pure convention - le "fascisme" a pu attirer une frange aussi importante des peuples italien, allemand et russe, de leur intelligentzia et de l'intelligentzia étrangère ; comment il n'a, par contre pu attirer qu'une fraction négligeable de la population française alors que les personnalités les plus célèbres du milieu intellectuel parisien, s'engageaient sous les bannières "fascistes". Ce fut le cas d'Aragon, de Rebatet, de Sartre, de Malraux, de Drieu ou de Jacques Laurent...

Notre étude peut courir le risque de sembler, de prime abord, plus philosophique ou historique que littéraire. Il est de fait que nous aurons à nous intéresser à des champs d'étude étrangers, du moins le semble-t-il, à la critique proprement littéraire. Mais il nous semble difficile, voire impossible, de ne pas sortir d'un cadre purement littéraire quand on étudie un auteur du XXe siècle, à plus forte raison quand il s'est engagé politiquement - même s'il le fit de manière fugace.

D'autre part, nous l'avons laissé entendre, nous userons d'un modèle critique aujourd'hui connu sous le nom de "mythocritique". Ce genre se consacre à l'étude des textes littéraires par le biais des idéaux, des mythes qu'ils développent. Il nous faut donc nécessairement étudier - ne serait-ce que rapidement - les mythes d'une époque afin de pouvoir comparer ceux-ci à ceux que développe Drieu.

Cette étude, comment pourrons-nous la faire ?

Le fascisme est, nous l'avons dit, une philosophie totale : elle se trouve de ce fait en rupture complète, voire en opposition, avec les idéologies qui lui sont contemporaines et par cela concurrentes. Mais une étude philosophique des différents fascismes nous entraînerait trop loin. Une étude historique, ou même socio-historique, serait d'autre part probablement insuffisante pour expliquer l'émergence, l'essor et la victoire, dans certains pays, des mouvements fascistes, à cette époque si particulière de l'entre-deux-guerres. D'autres éléments entrent en ligne de compte. Ainsi que le dit Erra :

> "Les circonstances n'ont pas de vertus créatrices, ne suscitent pas d'idées, ne mobilisent pas les forces politiques, ne se produisent pas elles-mêmes, puisque ce sont les hommes qui les produisent : elles n'engendrent pas de mouvements, mais peuvent tout au plus en favoriser le succès (...)" *(20).

Ce n'est donc pas à l'histoire proprement dite, à l'histoire événementielle que nous accorderons le plus d'importance, mais à un état de fait culturel donné, influencé par des circonstances historiques, certes, mais relativement indépendant d'elles. Cet état de fait culturel spécifique à une époque peut expliquer l'écho considérable qu'a reçu le discours "fasciste" au cours de l'entre-deux-guerres dans certains pays, écho qui a amené finalement la victoire momentanée de mouvements qui, aujourd'hui, ne possèdent plus aucune audience parce que l'esprit, le contexte culturel, a changé.

En outre, notre étude du "fascisme" sera délibérément biaisée, pervertie, malhonnête. C'est que nous ne souhaitons aucunement prendre en considération les buts ultimes et éventuellement cachés qu'ont pu vouloir atteindre les différents mouvements que nous allons étudier. Nous porterons à peine notre attention, lors de cette première étude, sur ce qu'a pu être la doctrine de ces mouvements, nous bornant à définir celle-ci dans ses grands axes, tant ceux qui l'ont soutenue en France la connaissaient mal. Seule l'apparence nous intéresse.

L'étude que nous nous proposons de faire à l'égard des fascismes nous amènera avant tout à les distinguer, sur le plan de leur

IMAGINAIRE et de leur SYSTEME MYTHIQUE, des idéologies qui leur sont concurrentes et contre lesquelles ils luttent. Il est donc probable que l'étude que nous aurons à faire à propos de l'attirance de l'intelligentzia française à l'égard des fascismes sera de type psychologique : il s'agira d'une étude de l'irrationnel. L'intellectuel français n'a pas été attiré par une idéologie ou par les résultats matériels que cette idéologie au pouvoir avait pu obtenir (même si ces résultats ont pu lui permettre de rationaliser sa position, son engagement) mais d'abord par les résultats irrationnels, non matériels, non quantifiables qu'elle a engendrés. L'idéologie est irrationnelle, en ce sens qu'elle repose sur des prémices indiscutables, sur des théorèmes indémontrables, ce qui fait qu'elle est inattaquable ; et l'idéologie est complète : on en connaît les prémices illogiques, on en connaît un thème, et le reste vient en logique avec les prédicats.

L'histoire des mouvements en question ne nous intéressera que médiocrement ; leur réalisation, en bien ou en mal, pas du tout. Nous n'avons aucune intention de donner des fascismes une image historiquement aussi précise que possible ; nous ne parlerons que fort peu de ce que les mouvements fascistes ont pu promettre et réaliser : l'assèchement des marais pontins, pour prendre l'exemple du régime fasciste italien, les congés payés en Allemagne nationale socialiste, la modernisation du pays en Russie nationale bolchevique n'ont à nos yeux qu'une importance incidentielle. Ces réalisations se sont d'ailleurs produites après l'arrivée au pouvoir des mouvements que nous allons étudier. La chose est donc peu intéressante pour notre travail, tout entier axé sur l'examen d' une mythique apparemment assez dynamique pour porter des partis au pouvoir.

Notre étude sera malhonnête, disions-nous, et ce de manière délibérée. C'est qu'en effet, elle ne s'intéressera qu'au DISCOURS " fasciste", elle ne s'intéressera qu'à l'IMAGE que les différents régimes nationaux autoritaires, et parmi ceux-là ceux que l'on peut qualifier de "fascistes", sont parvenus à donner d'eux-mêmes aux peuples qu'ils dirigèrent ou aux intellectuels étrangers. Elle ne s'intéressera qu'aux MYTHES auxquels ces régimes se réfèrent. A cela, on peut ajouter que :

> "les idéologies ne sont des propositions scientifiques, mais des croyances. Leur puissance ne vient pas de leur degré de vérité, mais de leur degré de lyrisme. (...) L'homme est sous l'empire de mythes, qui tirent leur force de ce qu'ils se situent au-delà des catégories du vrai et du faux ; un mythe ne s'effondre que devant un mythe plus puissant". *(21)

On le voit maintenant, notre étude sera bien moins une recherche philosophique ou historique qu'une étude critique des mythes auxquels les mouvements fascistes ont fait appel et auxquels les populations qui les ont portés au pouvoir ont répondu ; ce sera une étude de l'image mythique que, **volens nolens** - et plutôt "**volens**" que "**nolens**" - les mouvements fascistes donnent d'eux-mêmes. Il nous faudra donc étudier seulement un discours, tout en s'intéressant à la manière dont ce discours a pu naître et comment il a pu rencontrer un tel écho Il s'agira donc, pour nous, de faire la critique de la réception d'un certain discours, ou même, plus largement, de l'affirmation d'une certaine identité, que nous cataloguerons de manière conventionnelle sous l'étiquette fasciste.

Il nous faudra donc présenter, en montrant tout d'abord sur quelles réalités culturelles il s'appuie, le discours des différents régimes fascistes auxquels Drieu, et avec lui la quasi-totalité de l'intelligentzia française, a pu s'attacher. Il s'agira du régime national autoritaire italien que dirigeait Mussolini, du régime allemand de Hitler et du régime russe, dirigé par Staline. (Nous les citons dans l'ordre dans lequel Drieu s'y est intéressé). Nous ne nous intéresserons pas, dans notre première partie, à l'idéologie totale que ce discours véhicule, mais seulement aux points qui ont pu apporter l'adhésion immédiate des forces vives des peuples concernés.

Il nous faudra ensuite nous intéresser tout particulièrement à la situation française, afin de déterminer les raisons pour lesquelles, quoique l'intelligentzia française se soit sentie attirée par ces idéologies fascistes, la population française elle-même n'y a aucunement versé, si l'on en excepte une frange somme toute négligeable *(22).

Cette étude du cadre culturel européen de l'entre-deux-guerres nous amènera à faire ensuite une "mise en place" de l'écrivain Pierre Drieu la Rochelle dans son cadre intellectuel et littéraire. En effet, quoique nous répugnions personnellement à cette idée aujourd'hui trop galvaudée de nécessaire "situation" de l'écrivain - dans son temps, dans son cadre social et intellectuel, dans ses préférences religieuses, philosophiques et politiques, dans ses goûts, etc, ... - qui fait de l'oeuvre littéraire une production logique issue de la vie de l'auteur (technique utilisée jusqu'à l'écoeurement par Sainte-Beuve) et sans pour cela rêver une création littéraire **ex nihilo**, il nous faut admettre que la plus grande partie des écrivains de l'entre-deux-guerres, Drieu entre autres, s'est voulu <u>miroir</u> d'une époque, miroir d'une certaine manière de vivre et de penser, miroir d'une société bien spécifique : ce sont aussi bien Aragon ou Rebatet, Malraux ou Drieu, Bernanos ou Sartre, auxquels on peut songer à ce propos. Dès lors, une "situation", aussi bien personnelle que sociale, est non seulement utile, mais encore nécessaire. Rares sont ceux qui, comme Mauriac ou Claudel (si l'on excepte pour le second une regrettable <u>Ode au Maréchal Pétain</u>, emplie de vénération pour le vieillard qui gouvernait alors l'Etat français), ne se sont pas ralliés à ce qui leur semblait être LA solution politique aux problèmes moraux de l'époque, solution déjà incarnée en quelque régime pour lequel ils luttaient.

Si l'oeuvre d'un Claudel, à l'exception du texte que nous avons signalé, n'est pas "datable", celle d'un Drieu, par les descriptions minutieuses qu'il rend de la société des "années folles" ou par la problématique, extrêmement précise dans ses avatars, qu'il développe, l'est très facilement. Et puis, comme le disait joliment Drieu lui-même, en entamant <u>Etat civil</u> :

> "J'ai envie de raconter une histoire. Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ?" *(23)

Il est de fait, nous le voyons, que tout au long de son oeuvre littéraire, Drieu raconte son histoire, ne raconte que son histoire, - même s'il la "fictionne", la remanie considérablement - celle de ses rapports avec lui-même et avec les autres, ses **alter ego**, vivant dans la société bourgeoise ou dans la "jet set" de l'époque. Disciple d'Amiel, il développe la genèse de ses problèmes intimes et ceux de la

société dans laquelle il vit, les analyse au jour le jour, ébauche des réponses, propose des solutions - morales -, qui pourraient assurer le salut commun, mais d'abord le sien ou; plus exactement celui de ses héros romanesques. C'est dans un champ qui ne nous intéresse pas qu'il essayera d'imposer par ses articles de journal la solution politique - et non plus morale - qui pourrait résoudre sa décadence personnelle et surtout celle de la société dans laquelle il vit.

C'est seulement alors, notre travail de définition accompli, tant à l'égard de l'idéologie à laquelle nous nous intéressons qu'à l'égard de Drieu, que nous pourrons tenter de donner une réponse à la question dont nous avons choisi de débattre dans notre thèse : l'oeuvre littéraire de Drieu est-elle par essence fasciste ? Pour parler plus précisément, les thèmes développés peuvent-ils entraîner à la conclusion que Drieu est un auteur fasciste, participant à une idéologie, si idéologie il y a - ce que nous aurons pu voir à l'occasion du chapitre que nous aurons consacré à cela ? Pour cette étude, il nous faudra donc entreprendre un travail de critique thématique sur l'oeuvre de Drieu.

Quels sont les thèmes précis qui pourraient nous éclairer à ce propos ? Nous avons évoqué ce problème précédemment : une vision du monde est, par définition, philosophie totale. C'est le cas du fascisme qui possède un point de vue sur tout, qui pose toutes les questions et donne à toutes une réponse ; c'est aussi le cas d'une oeuvre romanesque quelle qu'elle soit. C'est donc dire que l'on trouvera dans une oeuvre littéraire un point de vue sur tout, que ce soit de manière implicite ou explicite. Il est à peine besoin de dire qu'il n'entre pas dans nos ambitions de tout comparer. Nous nous limiterons aux quelques thèmes qui peuvent éclairer de manière décisive la problématique que nous nous proposons d'aborder.

Quels thèmes choisir alors ?

Il nous a semblé qu'il était possible, sans aucunement la déformer, de regrouper toute la problématique de Drieu sous trois rubriques, auxquelles nous pouvons donner des titres au caractère extrê-

mement religieux. Une chose est en effet notable à la lecture de l'oeuvre de Drieu : tout comme Balzac peut être considéré comme un chroniqueur de la troisième fonction, de la fonction marchande *(24), tout comme un Von Salomon est le chantre de la deuxième fonction, la fonction guerrière, Drieu - tout comme Jünger : les deux écrivains sont souvent comparés - est un écrivain de la première fonction, un écrivain RELIGIEUX - ce qui ne l'empêche nullement d'aborder les autres fonctions, mais de façon peut-être moins systématique.

Ce sera donc au travers de rubriques à consonnances religieuses que nous classifierons, pour l'étudier, la thématique de notre auteur. Ces thèmes, nous les étudierons dans un ordre autre que celui dans lequel Drieu a pu les placer ; mais notre classement possède l'avantage d'une chronologie rigoureuse qui nous permettra de nous fixer des repères.

Nous parlerons d'abord de l'EDEN. Tout commence là en effet. Chacun des héros que nous présente Drieu a suivi le chemin de l'homme tel qu'il est présenté dans la Genèse. Du jardin de l'Eden, toujours regretté, de l'enfance qui aurait pu être innocente, de la "bienheureuse ignorance" pour reprendre l'expression d'Ignace de Loyola, chaque roman et bien des nouvelles de Drieu portent la trace. Le mythe du Bon Sauvage, **infans** par l'esprit s'il ne l'est plus par le corps - le Jacky de Jacques Brel en quelque sorte - le pays rêvé dans sa sauvagerie, dans son état de nature inviolée, voilà, de manière non exhaustive, l'aspect protéiforme de l'Eden perdu que Drieu semble regretter.

Vient ensuite le récit, jamais terminé et repris dans chaque nouvelle, dans chaque roman, de la CHUTE - second thème que nous étudierons. Et bien des éléments de la mythologie chrétienne semblent présents ici aussi : la ville maudite, qui n'est plus Babylone ni Rome, mais Paris ; Sodome et Gomorrhe ; la sexualité vide ; l'horreur de la drogue ; des êtres humains salis, flétris - tel Camille dans Rêveuse Bourgeoisie - qui ont perdu leur pureté originelle, celle de l'enfance. La Chute semble être en fait LE thème de Drieu par excellence.

Drieu était partisan de ce qu'il appelait "la philosophie des saisons" - simple avatar de "l'éternel retour" nietzschéen. Mais s'il regrette le Paradis perdu estival de l'enfance, c'est l'hiver, le plus profond de l'hiver, qui le fascine.

A quelques reprises malgré tout, l'annonce du retour printanier est évoquée. Et cette annonce du printemps, si nous ne la rêvons pas, se matérialise d'abord - nous devions nous y attendre - par l'Apocalypse, par une apocalypse guerrière, par les "orages d'acier", pour reprendre l'expression connue, dont Ernst Jünger ou Erich Maria Remarque nous ont laissé la description de cauchemar...

C'est l'apocalypse plus ou moins feutrée qui amènera le SALUT - notre troisième thème. C'est par elle pour une large part, que l'homme peut vivre, voire naître. (Ainsi, Gille dans La Comédie de Charleroi ; ainsi Gilles, dans les dernières pages du roman du même nom.) Que la guerre, surtout telle qu'on la concevait dans les années vingt - une deuxième version de 14-18 - soit une horreur sans nom, Drieu l'admet sans peine, et certaines nouvelles (de La Comédie de Charleroi encore) nous le montrent bien. Il n'empêche que Drieu persiste dans son idée ; c'est la guerre, ou plus exactement les vertus guerrières qu'elle mettra en évidence qui pourront sauver l'homme, dont l'esprit aura été fondu par les orages d'acier et sera empli de vertu guerrière et de volonté prométhéenne. Le processus, sinon les idées, est au fond défendable : les épreuves forgent un caractère, voire le créent. Près d'un siècle avant, la Comtesse de Ségur intitulait bien un de ses romans Après la pluie, le beau temps, usant finalement de la même idée, quoique la finalité fût bien entendu différente...

D'autres solutions aussi seront proposées : celle de Geneviève qui, dans Rêveuse Bourgeoisie, assume sa condition de faible et, de ses faiblesses, fait une force. Celle de Geneviève encore qui continue l'aventure humaine et décide d'avoir un enfant. La troisième fonction, celle qui amène la Chute est aussi susceptible d'amener le Salut. Toutes les solutions que propose Drieu sont, à l'étude, fort ambiguës. Mais, après tout, chaque printemps préfigure l'automne et le beau temps annonce l'orage...

Enfin, la solution religieuse - en d'autres mots, les valeurs de la première fonction - peut aussi ouvrir une porte qui permettra l'accès au domaine du Salut. Nous le verrons avec Constant, dans les Chiens de Paille. Constant, revenu de tout, trouvera son équilibre, son bonheur peut-être, dans l'étude des religions. Peut-être même y trouvera-t-il

son nirvâna tout comme Liassov, autre héros de ce roman, l'a sans nul doute trouvé.

Les trois thèmes que nous avons choisis nous semblent, de par leur caractère globalisant, permettre une étude assez complète de l'oeuvre de Drieu et de la manière religieuse - et ce penchant s'accentuera chez lui, témoins ses deux derniers romans, Les Mémoires de Dirk Raspe et Les Chiens de Paille - dont celui-ci envisage les problèmes posés.

Philosophie cyclique et philosophie linéaire.

L'homme, "seigneur des formes" selon le mot de Ernst Jünger, est l'être qui donne - ou pour le moins s'essaie à donner - un sens aux choses et au monde qui l'entourent ; il cherche un sens à la vie. D'une morale à l'autre, d'un système à l'autre, les réponses aux questions fondamentales varient. Mais les mêmes questions elles-mêmes peuvent toujours être posées afin de mettre en évidence les tendances de chaque morale, de chaque philosophie - pour user d'un autre nom donné aux morales.

La réponse de Drieu peut être considérée comme faisant partie du groupe des philosophies "cycliques". C'est la fameuse "philosophie des saisons" - héritée de Nietzsche et d'Héraclite - à laquelle nous avons fait allusion précédemment. Pour Drieu, l'Eden appelle la Chute ; la Chute nécessairement amène le Salut ; et le Salut lui-même annonce une nouvelle Chute, un nouveau Salut... Chaque automne - pour reprendre la terminologie de la philosophie des saisons - annonce un nouvel hiver, un nouveau printemps, un nouvel automne...

Mais un problème de terminologie se pose : il s'agit de la barrière sémantique puissante des trois vocables aujourd'hui totalement christianisés, que nous avons choisis pour qualifier les moments du mouvement humain selon Drieu. Sans revenir aux détails des analyses de l'idéologie chrétienne développée depuis la fin du siècle dernier *(25), examinons en quelques lignes le problème que nous soulevons ici.

La réponse donnée par l'idéologie chrétienne à la question du

trajet humain est une réponse de type linéaire. En d'autres mots, elle suppose un début et une fin de l'histoire durant laquelle se déroule un fil univoque, allant tout uniment vers LE but - le Salut - par un courant puissant. L'Humanité avait à l'occasion d'un incident des plus regrettables perdu l'Eden, chuté dans les limbes d'ici-bas. Toute son histoire et tout son effort sont consacrés à la recherche et à la découverte de l'Eden perdu - alors confondu avec le Salut. Ce qui ne s'intègre pas à cette recherche n'est qu'épiphénomène négligeable. Et une fois le Salut obtenu pour l'Humanité, une fois le but atteint, tout est fini, l'aventure se termine.

La réponse que proposent les partisans des différents avatars de la philosophie des saisons est fondamentalement différente : il n'y a pas de but ultime. Tout comme les saisons, les périodes de la vie d'un homme se succèdent sans été éternel et final, sans but absolu qui, une fois atteint, amènerait l'Humanité à la grande Béatitude Eternelle... : Après la pluie, le beau temps ; et après le beau temps, la pluie.

> "Enfance et vieillesse se conjoignent pour fermer l'anneau". *(26)

On voit donc qu'il s'agit de ne pas confondre les mots que nous avons choisis afin de noter de manière claire les trois temps de la vue du monde de Drieu avec l'esprit linéaire qu'on leur associe généralement, du fait de leur utilisation dans la terminologie chrétienne. De par l'esprit qui anime l'oeuvre de Drieu, il sera nécessaire à chaque instant de se rappeler que nous avons ici affaire à une vision cyclique. Nous ne nous intéresserons donc pas au manichéiste "hiver limité - été infini" mais au déroulement incessant des saisons.

La trifonctionnalité. Les fonctions.

La morale de Drieu participe donc d'une philosophie de type cyclique. Aux questions fondamentales, elle donne les réponses d'un membre de la fonction religieuse, mais aussi à l'occasion de la fonction guerrière, et quelquefois de la fonction marchande.

"Fonction", qu'est-ce dire ? Ces fonctions auxquelles nous avons

déjà fait référence, que sont-elles ? De manière plus générale, à quoi se réfèrent-elles ? Notre étude reposant pour une part non négligeable sur cette notion encore peu connue de "trifonctionnalité", il nous semble utile d'en donner un aperçu.

Le mot "fonction" fait référence à la trifonctionnalité - système qui représente le modèle type des cultures et des sociétés indo-européennes - théorie mise en évidence par le Professeur Georges Dumézil. L'espace mental de la société indo-européenne *(27), dont le modèle s'est transmis à la quasi totalité des peuples européens et à certains peuples d'Asie, suppose une société qui regroupe en son sein trois visions du monde, trois ordres, trois FONCTIONS.

> "Un mot important, écrit le Professeur Dumézil, a été rencontré : celui de fonction des trois fonctions. Il faut entendre par là les trois activités fondamentales que doivent assurer des groupes d'hommes (prêtres, guerriers, producteurs) pour que la collectivité subsiste et prospère." *(28)

Mais le domaine des fonctions ne se limite pas - très loin de là - à cette perspective sociale. Chacune d'entre elles amène ses membres à posséder des structures de pensée spécifiques, des échelles de valeur, des modes de vie et d'action propres à la fonction à laquelle ils appartiennent.
Ainsi que l'écrit le Professeur Dumézil :

> "Il est facile, de mettre sur la première et sur la deuxième fonction une étiquette couvrant toutes les nuances : d'une part, le sacré et les rapports soit des hommes avec le sacré (culte, magie) soit des hommes entre eux sous le regard et la garantie des dieux (droit) et aussi le pouvoir souverain exercé par le roi ou ses délégués en conformité avec la volonté des dieux (...) ; d'autre part, la force physique brutale et les usages de la force : vertu guerrière, énergie, courage, héroïsme (...). La troisième fonction (...) ne comporte pas de centre net : fécondité, certes, humaine, animale et végétale, mais en même temps nourriture et richesse, et santé (...) et aussi l'importante idée du "grand nombre" appliquée non seulement aux biens (abondance) mais aussi aux hommes qui composent le corps social (masse)" *(28).

Pour illustrer cette présentation toute théorique, nous pouvons

user d'exemples littéraires ou plus généralement artistiques. Disons alors qu'à la première fonction - la fonction dite "religieuse" - pourraient être apparentées des oeuvres telles que la tragédie grecque dans laquelle les divinités et les lois qu'elles imposent tiennent une place essentielle. Le cinéma d'un Robert Bresson, d'un Rohmer, la peinture d'un Ferdinand Khnopff, les romans de Ernst Jünger *(29), tous textes ou films profondément religieux, imprégnés de divin, illustrent bien ce qu'est la vue du monde par cette fonction.

A la deuxième fonction - la fonction guerrière - on peut rattacher les romans de l'écrivain "militariste" par excellence : l'allemand Ernst von Salomon. L'armée, la guerre, sont pour lui une ascèse ; et il écrit :

> les soldats sont des artistes et les grands maîtres de la guerre sont le coeur mystique du monde. *(30)

Dans Les Cadets, il fait parler le lieutenant Kramer aux futurs cadets :

> Le lieutenant Kramer commença :
> "Messieurs !..."
> Il ne poursuivit pas, passa devant nous et regarda ces cadets de dix, onze, douze ans, profondément dans les yeux, d'un regard perçant. Il déclara :
> "Messieurs ! Vous avez choisi le plus beau métier qui existe au monde. Vous avez devant vous le but le plus élevé qui soit sur la terre. Nous vous apprendrons ici à atteindre ce but. Vous êtes ici pour apprendre une chose qui donne à notre vie sa plus haute signification. Vous êtes ici pour apprendre à mourir. *(31)

On pourrait aussi songer aux romans de Jean Lartéguy ou encore aux films de Schoendorffer qui indiquent avec clarté les valeurs auxquelles cette fonction s'attache.

La troisième fonction peut être illustrée par des écrivains aussi variés que l'unanimiste Jules Romains ou Giono - dont la fascination pour la terre mère et nourricière est connue - Balzac, Thomas Mann, chantres de la bourgeoisie et de sa mentalité - pour le meilleur et pour le pire. Les films de Cecil B. de Mille ou ceux d'Eisenstein, dans

une mesure moindre pour ce dernier, sont eux aussi représentatifs de la vue du monde de cette fonction que nous appellerons la fonction marchande.

Nous disions que la réponse que Drieu apportait aux questions de la vie était de type religieux, mais occasionnellement aussi de type guerrier ou marchand. Chacune des fonctions possède en effet ses éléments positifs et négatifs. Ainsi, la fonction marchande peut être considérée comme responsable de la Chute chez le héros drieusien de par le fait qu'elle a imposé ses valeurs de manière absolue ; elle est aussi apte à dépasser ces temps de décadence de par certaines de ses valeurs, de par son côté "producteur", aussi bien de produits matériels que de jeune chair. Voyons à ce propos Geneviève, l'un des possibles **alter ego** des Gille(s) drieusiens dont, symboliquement, elle partage l'initiale...

La fonction guerrière, dépouillée de ses valeurs par suite de l'envahissement de - pour utiliser l'expression de l'auteur - la "ferraille" mal dirigée, a failli détruire l'Europe à travers ce que Drieu considère comme une véritable guerre civile - songeons à ce propos à ses poèmes. Mais ces valeurs perdues dans la boucherie de 14-18 peuvent renaître. Bien dirigée, cette fonction et les valeurs qu'elle véhicule pourraient amener le Salut : celui de l'Europe, et surtout celui du héros drieusien.

Le cas de la fonction religieuse est directement lié aux deux autres. L'esprit religieux, le sens du Sacré apparaissent à peine dans l'Eden drieusien et semblent absents de la période de la Chute. C'est sans doute son absence qui est principalament cause de la Chute ; c'est son retour qui, entre autres amènera le Salut : on pense moins à ce propos au Constant des Chiens de Paille qu'au peintre russe Liassov. Liassov est en effet le seul héros qui ne meure pas à la fin de ce roman de Drieu. Nous pouvons considérer cette caractéristique comme révélatrice de son statut.

Notre recherche telle que nous la concevons sera menée de la manière suivante : nous analyserons la notion (Eden, Chute, Salut) telle

que Drieu la ressent, puis nous verrons rapidement, la forme sous laquelle l'idéologie fasciste la présente et nous comparerons alors les deux images afin de voir ce qui peut être amalgamé, ou non, entre la vision de l'un et celle des autres. Ceci nous amènera à formuler à chaque fin de chapitre une conclusion dans laquelle nous nous efforcerons de voir si Drieu et fascismes sont liés ou non ; s'ils possèdent ou non une mythique commune. Lors de notre conclusion générale, nous nous attacherons à mettre en évidence ce qui peut être commun à la vue du monde de Drieu et à l'idéologie nationaliste récupérée par les courants fascistes.

Dans chacun de nos trois développements, nous ferons donc une étude parallèle entre la manière dont Drieu s'attache à la problématique soulevée, et celle des idéologies fascistes. Ce travail de comparaison systématique nous semble le seul moyen de déterminer en connaissance de cause les orientations de l'oeuvre littéraire de Drieu. Il nous faudra aussi faire la part de ce qui, dans l'idéologie fasciste, est à proprement parler fasciste et de ce qui est emprunt... Et il semble de prime abord que seules les méthodes peuvent être appelées "fascistes", l'idéologie des fascismes n'ayant été qu'emprunt mal compris et déformé d'autres philosophies ou idéologies.

La fin que nous chercherons à atteindre à l'occasion de notre thèse sera donc la suivante : nous essayerons de montrer l'impertinence de cette idée selon laquelle Drieu serait un <u>écrivain</u> fasciste, même s'il a pu, <u>hors de la sphère littéraire</u>, être tenté par les différents mouvements fascistes, en tant que moyens ultimes de résoudre la problématique à laquelle il s'attachait. Nous soulignerons par cela le fait qu'il est d'abord, qu'il est avant tout, un écrivain.

Son engagement politique, pour autant qu'on puisse parler d'"engagement politique" et non de fugace toquade, résulte d'un malentendu qu'il a lui-même ressenti et par la suite, avoué. En est témoin son roman <u>Les Chiens de Paille</u>, et même plus largement son oeuvre littéraire toute entière, Drieu s'est cru homme politique parce qu'il avait été piégé - et avec lui, la plus grande partie des intellectuels qui lui

étaient contemporains - par des images, par un spectacle. Il en est revenu et a repris son rôle essentiel : celui d'écrivain.

Dans la préface des Chiens de Paille, Drieu écrivait :

"Je suis resté un artiste."...

Notes à l'Introduction

*(1). Choix d'une étude des thèmes littéraires. Nos raisons. Littérature et écrits politiques : deux parties du même dyptique. Est-il possible de ne travailler que sur l'oeuvre littéraire de Drieu ? Les difficultés d'une définition du "fascisme". Etude mythique des "fascismes". La définition de notre étude mythocritique : les thèmes "drieusiens" : Eden, Chute, Salut. Terminologies.

*(2). Nous préférons user de ce terme plutôt que de celui d'"idéologie" pour la raison suivante : l'idéologie n'existe que quand la "Weltanschauung", la "vue du monde", c'est à-dire la manière de vivre d'une société donnée, est mise en forme par écrit, quand elle est passée du côté de l'historicité. La vue du monde correspondrait à une notion qu'on vit, alors que l'idéologie est la mise en forme de la vue du monde - destinée par exemple à soutenir ou à critiquer celle-ci.

*(3). Vu de droite, Alain de Benoist, éd. Copernic 1978. p.20

*(4). Cette légende continue à prospérer dans certains milieux. Drieu fut récupéré après la guerre par une mouvance politique qui se réclamait encore du fascisme italien ou du national socialisme allemand.

*(5). Lucien Rebatet : Les Décombres. Pauvert 1976. p.19

*(6). Le plus bel exemple sans doute s'est présenté en 1963, lors de la renaissance officielle de Drieu, par les soins de Louis Malle qui avait adapté Le Feu follet. L'Express, Le Monde et France Observateur se livrèrent à une guerilla d'articulets dont l'ignorance de la matière traitée n'avait d'égal que le ridicule qui en découlait (nous exceptons bien entendu l'article de Bernard Franck dans France Observateur.)

*(7). Nous en revenons à la formule de Mac Luhan : le message est le media.

*(8). Pol Vandromme - Retour d'un Drieu in Cahier de l'Herne n° 42, 1982. p.223

*(9). Mais si lors de notre conclusion, nous avions à répondre à cette question en parlant de "problématique correspondante", il nous faut signaler à l'instant que le fait qu'il y ait une problématique correspondante n'indique en rien le moindre penchant de la part de Drieu pour cette idéologie précise. En effet, la plupart des philosophies (ou "vues du monde") sont développées à partir des mêmes questions. Seules les réponses changent.

*(10). Marcel Reboussin, Drieu la Rochelle et le mirage de la politique p.7 éd. Nizet. 1980

*(11). Conversation avec Aragon in Cahier de l'Herne n°42 , 1982. p.396

*(12). "Ce que je vois dépasse tout ce que j'attendais. C'est merveilleux et terrible (...). Il est impossible que la France continue à vivre immobile à côté d'une Europe pareille. (...) Je n'ai rien eu de pareil comme émotion esthétique (c'est nous qui soulignons. P.G.) depuis les ballets russes."
(Lettre du 15 septembre à Béloukia) citée par le magazine littéraire n°143

*(13). "Oui, il y a ici [à Moscou P.G.] indéniablement une atmosphère de jeunesse et de fraîcheur qui embaume. (...) Notre pays est vraiment un pauvre pays." (Lettre du 24 septembre à la même) citée par le magazine littéraire n°143.

*(14). Nous renvoyons à la note *2 de ce chapitre.

*(15). "Fascisme" devrait, la plupart du temps, être mis entre guillemets au cours de cette étude. Nous utiliserons ce mot à seule fin de nous conformer à un usage devenu courant.

*(16). Un Julien Benda lui-même, contempteur des intellectuels "engagés" dans son essai La Trahison des Clercs. (éd. Poche Pluriel), n'hésite pas - curieuse logique ! - à prôner l'engagement du "clerc" pour autant qu'il se fasse "du bon côté"... (cfr pp.326, 333 et 396)

*(17). Nous renvoyons aux deux instructions de Guérin et Mac Donald et au chapitre VII du livre de Daniel Guérin, Fascisme et grand Capital.

*(18). Jean Turlais. Introduction à l'histoire de la littérature "fasciste", in les Cahiers français, mai 1943

*(19). Paul Serant. Le Romantisme fasciste, introduction, éd. Fasquelle 1959 p.11

*(20). Enzo Ferra Le Fascisme entre tradition et progrès in Sei riposte a Renzo De Felice, éd. Volpe, traduit et cité in Totalité n° 5, été 1978

*(21). Alain de Benoist in Figaro Magazine n° 96

*(22). On peut bien entendu penser avec certains historiens marxistes (Guérin, Guillemin, par exemple) que les "ligues", fortes de centaines de milliers d'adhérents au cours des années trente, étaient d'obédience idéologique fasciste. Mais tout comme Georges Mosse qui, dans son livre Intervista sul Nazismo (éd. laterza), établit - comme Paul Serant - une différence très nette entre régimes nationaux autoritaires, que l'on peut qualifier de fascisme, et les autres (Espagne franquiste, Roumanie du roi Carol, Pologne de Pilduzki, ...), nous établissons une très nette

différence entre les ligues, d'esprit conservateur et réactionnaire en général, et certains hommes - à défaut de certains partis - qui furent probablement fascistes.

*(23). Etat civil. éd. Gallimard 1921, chap. I, p.9

*(24). Première, deuxième et troisième fonctions. Nous faisons ici allusion à la théorie mise en évidence par le Professeur Georges Dumézil, à propos de la tripartition des sociétés indo-européennes. Nous aurons à revenir plus loin sur cette théorie que nous développerons alors.

*(25). Pour une analyse développée et claire à ce sujet, nous renvoyons au livre de Louis Rougier : Celse contre les chrétiens. 1926 éd. du siècle.

*(26). Ernst Jünger Lettres et idéogrammes. Notes sur le Japon in Cahier de l'Herne consacré à Julien Gracq p.18.

*(27). L'existence d'un peuple indo-européen est une hypothèse rendue nécessaire pour expliquer les nombreuses correspondannces qui existent sur le plan linguistique, mythique, moral et social entre la plupart des peuples d'Europe et certains peuples d'Asie.

*(28). L'idéologie tripartite des indo-européens. pp.18-19

*(29). Nous songeons tout parriculièrement au roman fameux Les Falaises de marbre et aussi à Visite à Godenholm.

*(30). Cité dans l'introduction du roman de Ernst von Salomon Les Cadets. Ed. Buchet et Chastel 1953.

*(31). Les Cadets. Op.cit. p.45.

LE FASCISME : UN ESSAI DE DEFINITION

Le proconsul posait en maxime que la vraie politique n'est possible que là où la Poésie lui a frayé les voies.

Ernst Jünger. Heliopolis

Mais quand on connaît les idéaux du peuple. Changer de tyran, rien d'autre. Il est prêt à massacrer et ruiner la moitié de l'univers pour ce beau résultat. Qu'on lui lâche la bride, il hurle aussitôt à l'esclavage ; en acclamant la liberté, il se rue vers un joug cent fois plus dur. Il serait tentant de le commander, quand on sait quel est son vrai besoin. Mais comment alors ne pas le mépriser ? Et son choix ne va-t-il pas toujours au plus bête et au plus féroce des dompteurs ?

Lucien Rebatet.
Les deux Etendards.

LE FASCISME : UN ESSAI DE DEFINITION *(1)

Nous avons à nous intéresser à trois mouvements que l'on peut - de manière purement conventionnelle, nous l'avons dit - qualifier de "fascistes", pour autant que nous rappelions au lecteur que les mots ne sont pas les choses et qu'ils ne sont utilisés que pour ce qu'ils valent... Il s'agit de trois mouvements étrangers qui ont emporté de manière fugace les faveurs de Drieu et d'une grande partie de l'intelligentzia française : le fascisme italien, le national socialisme allemand et le national bolchevisme russe. Avant même de nous intéresser en profondeur à ces mouvements, il nous faudrait en donner une définition qui, même si elle est lapidaire, expliquera pourquoi nous avons tenu à souligner le caractère de convention que nous avons donné jusqu'à présent à l'utilisation des mots "fascisme" et "fasciste".

Un phénomène historique ?

Comment, au sortir de la guerre de 14-18, l'écrasante majorité du peuple italien, du peuple allemand, du peuple russe, a-t-elle pu soutenir et amener au pouvoir des mouvements qui, par le message qu'ils délivraient, prônaient, de manière plus ou moins claire, une seconde boucherie ? Quels sont les éléments qui ont pu amener l'essor, la mobilisation, d'un mouvement anti-démocratique de masse ? Voilà la nouveauté du XXe siècle, la problématique à laquelle nous avons à nous intéresser : l'essor et la victoire momentanée des idéologies fascistes ont eu lieu à un moment historique précis. Une explication historique pourrait-elle alors nous éclairer ? C'est ce que nous allons essayer de voir.

En effet, les explications unicausales abondent. Ainsi, il existe un essai d'interprétation historique dont il nous faut traiter, ne serait-ce que rapidement : ce sont les explications partisanes, mettant en cause certaines catégories sociales ou politiques qui auraient amené les fascismes au pouvoir. Suivant les préférences idéologiques de ceux qui se sont commis dans ce genre de travaux, ce sont soit les francs-

maçons, soit le grand capital, soit les Juifs, soit les monarchistes, soit les libéraux, soit les ligues (la liste n'est pas exhaustive) qui ont, par leurs manigances, provoqué volontairement ou non l'essor et la victoire des mouvements fascistes en Italie, en Allemagne ou en Russie, quitte à avoir ensuite été persécutés par ces régimes qu'ils avaient amenés au pouvoir. Mais comment croire qu'une minorité a pu amener sur quelques années la majorité à soutenir des idées qui - si une minorité (capitaliste, franc-maçonne, etc,...) avait vraiment "créé" le fascisme - n'étaient pas les siennes, voire auxquelles elle était opposée ?

Cette théorie peut, le cas échéant, expliquer un certain manque de réaction de la majorité supposée face aux poussées fascistes, mais nullement les poussées elles-mêmes.

Une explication démonologique ?

D'autres historiens spécialisés dans l'occulte et le magique ont cru longtemps pouvoir trouver la réponse au succès populaire qu'ont rencontré les mouvements fascistes dans la personnalité de leur chef, attitude parfaitement insoutenable, nous semble-t-il, et qui accessoirement absolvait les peuples qui avaient porté ces chefs au pouvoir, leur donnant le rôle de la proie fascinée par le serpent. On s'orienta très vite dans cet essai d'explication vers l'enquête de type démonologique - ou psychiatrique, ce qui, dans ces conditions, revenait au même. Les raisons de l'émergence et du succès des fascismes résidaient alors dans le fait que les dirigeants de ces mouvements étaient "fascinants". Et cette "fascination" qu'ils exerçaient auprès des foules venait de ce qu'ils étaient des malades mentaux : Hitler-Satan était somnambule ; Mussolini-Belzébuth était mégalomane - à moins que ce ne fut le contraire ; Staline-Lucifer était un fou furieux... Les fascismes devenaient alors "parenthèse historique", création **ex nihilo**, due à la personnalité démoniaque des dirigeants fascistes.

La chose est difficilement acceptable. Ainsi que l'écrit à ce propos le rabbin Julius Rosenthal :

"ils voient (ces historiens P.G.) ces mouvements fascistes comme composés d'une bande d'individus schizophrènes, pervertissant et déformant la réalité, qui prennent le pouvoir dans un pays puissant et qui mènent le pays à la ruine en mettant en pratique les délires que leur a suggéré leur cerveau malade ("oubliant" donc le fait qu'ils ont été d'une façon ou d'une autre, portés au pouvoir par le peuple ... P.G.). Pour étudier Hitler, disent-ils, il faut appliquer les mêmes méthodes que pour Charles Manson (...)
Cette explication est un moyen d'absoudre les millions de supporters, inconscients du fait que c'était un fou qui tenait les rênes du pouvoir ; qui plus est, c'est un moyen d'absoudre les Nazis eux-mêmes : ils n'étaient pas méchants, mais fous (...). Cette explication ne me satisfait pas (...)" *(2)

Nous pouvons faire confiance au rabbin Julius Rosenthal quand il écrit quelques lignes plus loin que "les fous ne dirigent pas les nations", car il a passé plus de dix ans de sa carrière ecclésiastique en milieu psychiatrique.

Après avoir réglé son compte à l'explication démonologique de l'émergence des mouvements fascistes, il ajoute un élément qui nous intéresse au plus haut point :

"Un tribun habile à mouvoir les masses sait qu'il ne peut créer une demande au sein de celles-ci. Il doit travailler à partir d'un sentiment déjà existant (c'est nous qui soulignons P.G.). Il doit, jusqu'à un certain point, dire au public ce que celui-ci a envie d'entendre." *(2)

Il faut reconnaître que le discours des dirigeants fascistes ne fait en aucune façon référence à la réalité objective mais au sentiment, nécessairement subjectif, des masses auxquelles ce discours s'adresse. Il se place dans la communauté réceptrice, dans le champ de ce qui est communément accepté et cru, dans la culture.

Néanmoins, nous ne suivrons pas le rabbin Rosenthal jusqu'au bout de ses conclusions. Si son analyse met en évidence le fait que l'importance qu'on a pu accorder à une époque à l'étude démonologico-psychiatrique d'un Hitler, d'un Staline, d'un Mussolini, ne cor-

respondait en rien à la réalité ; si nous souscrivons sans peine à ce qu'il écrit à propos d'un discours attendu par ceux qui viennent entendre le tribun, il nous semble malgré tout qu'une normalisation totale des chefs fascistes est une position exagérée - tout comme donner un caractère aussi déterminé et déterministe au discours. Outre la culture il faut prendre en compte l'aspect symbolique, charismatique, et même le caractère de chacun de ces chefs. Italiens, Allemands, Russes se sont certes reconnus dans leur Duce, dans leur Führer ou dans leur "petit père" Tsar mais ceux-ci étaient sans doute, de par leurs qualités, plus que l'Allemand, l'Italien, le Russe moyen. Et si nous sommes tous égaux, il faut bien admettre comme le fait Orwell dans Animal Farm que certains sont plus égaux que d'autres ; c'était sans aucun doute le cas d'un Mussolini, d'un Hitler, d'un Staline : ceux-ci possédaient le caractère, les qualités charismatiques qui ont pu les amener électoralement au pouvoir, pour prendre l'exemple allemand ; à cause desquelles les populations concernées se sont fait douce violence pour les accepter lorsqu'ils eurent accompli quelque marche sur Rome, pour prendre le cas de l'Italie ; grâce auxquelles un peuple que l'on assurait terrorisé par un tyran sanguinaire, soutint sans faille ce tyran et pleura longuement sa mort, si l'on prend l'exemple russe.

Un second point nous empêche de suivre le rabbin Rosenthal dans ses conclusions, point qui porte à la fois sur la normalisation des chefs et sur le discours - attendu selon le rabbin Rosenthal - qu'ils tiennent aux masses : le discours que tiennent ces tribuns fait appel à des notions ou à des références qui sont communes à tout le groupe issu d'une même culture. Ceci fait que le groupe accepte un discours formellement semblable à ce qu'il pense, formellement semblable à ce qu'est sa culture, même si fondamentalement, il s'agit d'un discours qui pervertit - ou disons qui transforme - celle-ci. On peut en effet penser sans pessimisme excessif que le groupe, le peuple, n'est pas apte à percevoir la différence de fond qui existe entre sa culture et le discours perverti qui lui est tenu, ce qui explique le succès d'un discours qu'il croit être le sien.

Un phénomène culturel ?

Où chercher les raisons de l'émergence des mouvements fascistes et de l'énorme popularité qu'ils avaient acquise sinon dans la culture ? En effet, il semble bien plus probable que si les différents mouvements fascistes que nous avons à étudier ont eu un tel succès, c'est parce que, à chaque instant, le discours que tenaient les orateurs fascistes référait aux croyances communément partagées, à la culture du peuple auquel chacun de ces discours s'adressait, même s'il était perverti. User de l'histoire possède sans doute un certain intérêt dans l'explication de l'émergence des mouvements fascistes : il est probable que les événements historiques ont joué un rôle dans l'arrivée au pouvoir des mouvements fascistes en amenant les conditions qui permettaient à de tels mouvements de se développer. Il est tout aussi évident que la personnalité charismatique du chef possède une importance non négligeable. Mais il nous semble qu'en fin d'analyse, l'élément essentiel de notre étude devra être l'élément culturel, et l'usage que le discours fasciste fait de la culture. Il est d'ailleurs remarquable - et significatif - que le livre préparé par l'Unesco sur le IIIème Reich soit composé de manière quasi exclusive d'articles s'intéressant aux fondements philosophiques et culturels du nazisme. (Cf notamment l'article d'Edmond Vermeil). Le fascisme nous semble être en somme, et pour pasticher une formule célèbre : "la continuité (du discours) dans le changement (politique)".

Culture et Mythes.

Ayant choisi notre axe d'étude privilégié - ce qui ne veut pas dire, unique - il nous semble que l'instant est venu pour présenter une définition culturelle du "fascisme" : par "fascisme", par mouvement ou par régime "fasciste", nous entendons tout régime autoritaire né de l'entre-deux-guerres, s'appuyant sur un DISCOURS nationaliste - le but réel de ce régime pouvant être différent, voire opposé à ce discours ; nous entendons tout régime doté d'un PROJET aux qualités charismatiques indéniables, possédant donc une volonté autre que seulement

Un phénomène culturel ?

Où chercher les raisons de l'émergence des mouvements fascistes et de l'énorme popularité qu'ils avaient acquise sinon dans la culture ? En effet, il semble bien plus probable que si les différents mouvements fascistes que nous avons à étudier ont eu un tel succès, c'est parce que, à chaque instant, le discours que tenaient les orateurs fascistes référait aux croyances communément partagées, à la culture du peuple auquel chacun de ces discours s'adressait, même s'il était perverti. User de l'histoire possède sans doute un certain intérêt dans l'explication de l'émergence des mouvements fascistes : il est probable que les événements historiques ont joué un rôle dans l'arrivée au pouvoir des mouvements fascistes en amenant les conditions qui permettaient à de tels mouvements de se développer. Il est tout aussi évident que la personnalité charismatique du chef possède une importance non négligeable. Mais il nous semble qu'en fin d'analyse, l'élément essentiel de notre étude devra être l'élément culturel, et l'usage que le discours fasciste fait de la culture. Il est d'ailleurs remarquable - et significatif - que le livre préparé par l'Unesco sur le IIIème Reich soit composé de manière quasi exclusive d'articles s'intéressant aux fondements philosophiques et culturels du nazisme. (Cf notamment l'article d'Edmond Vermeil). Le fascisme nous semble être en somme, et pour pasticher une formule célèbre : "la continuité (du discours) dans le changement (politique)".

Culture et Mythes.

Ayant choisi notre axe d'étude privilégié - ce qui ne veut pas dire, unique - il nous semble que l'instant est venu pour présenter une définition culturelle du "fascisme" : par "fascisme", par mouvement ou par regime "fasciste", nous entendons tout régime autoritaire né de l'entre-deux-guerres, s'appuyant sur un DISCOURS nationaliste - le but réel de ce régime pouvant être différent, voire opposé à ce discours ; nous entendons tout régime doté d'un PROJET aux qualités charismatiques indéniables, possédant donc une volonté autre que seulement

celle de se perpétuer, poursuivant un but exemplaire, mythique, légué par une forte tradition nationaliste, par un état de fait culturel donné.

Il s'agit donc - et nous aurons l'occasion de revenir sur ce point au long de notre développement - de régimes qui ont usé d'un discours populaire, d'un discours déjà accepté (le discours nationaliste) - la réception en était donc aisée - afin d'appliquer un programme fondé sur des idées qui n'étaient pas nécessairement, loin de là, en accord avec le discours.

Il s'agit par ailleurs de régimes qui engagent de manière totale - c'est-à-dire qu'ils ne demandent pas seulement l'acceptation mais aussi l'adhésion - la communauté nationale homogénéisée de gré ou de force, parce que tout entière engagée dans le projet en question - projet de type supérieur, porteur d'un mythe propre à soulever l'enthousiasme du peuple *(3).

Nous avons parlé de mythe. Qu'est-ce qu'un mythe ? Jean Markale, dans un livre consacré aux Celtes, définit le mythe de manière très claire :

> "Mircea Eliade (Aspect du mythe, page 9) le définit ainsi: "Tradition sacrée, révélation primordiale, modèle exemplaire" (souligné par nous. P.G.). Il n'est donc pas question de mensonge ni d'illusion. Un mythe n'est pas forcément faux ou vrai, réel ou irréel. Quand il y a mythe, il y a nécessairement réalité, et cette réalité peut comporter des aspects différents (...). Le mythe est une réalité culturelle (souligné par nous P.G.) complexe. C'est, ajoute Mircea Eliade (idem, page 15), "une histoire vraie, parce qu'elle se réfère toujours à des réalités".
> Cette assertion d'Eliade (...) est cependant discutable (...). Il n'est pas impossible qu'il (le mythe) soit faux, car le rapport logique de fausseté et de véracité ne repose que sur la comparaison entre l'élément matériel, le point de départ, et l'aboutissement idéal qu'est le mythe. Donc, si le vrai et le réel ne sont pas du même domaine, il est vain de prétendre qu'un mythe est une histoire vraie. Il est suffisant qu'il soit réel, qu'il ait une existence réelle. Il vaudrait donc mieux proposer de définir le mythe comme une réalité en soi, comparable à un concept (souligné par l'auteur) (...). Tout mythe étant une proposition, constitue un axiome (...) doué d'une réalité essentielle" *(4).

Pour reprendre Gustave Le Bon, nous pourrions ajouter que :

> les héros et les dieux condensent en lumineuses synthèses les obscures aspirations des peuples.

Les mythes d'un peuple représenteront donc ses vecteurs culturels et ses volontés du moment.

Nous disions que les régimes fascistes engageaient de manière totale la communauté qu'ils dirigeaient vers la réalisation d'un projet mythique, religieux, issu de la tradition nationaliste. De cela, nous pouvons tirer la conclusion que le fascisme se doit d'être populaire. Pour arriver à cela, quel discours tient-il ; quel est exactement le projet qu'il propose ?

Dans les trois cas auxquels nous avons à nous intéresser, il s'agit du mythe impérial, du rêve de la création ou de la recréation d'un empire, d'un "espace vital" divinement attribué à un peuple saint, méritant de par ses qualités intrinsèques la qualification de "Saint".

Cette définition, aussi globale qu'elle soit, nous permet de mieux cerner - et avec des critères plus scientifiques que ceux représentés par les préférences fugaces de Drieu - ce que peut être un régime fasciste. Nous pouvons remarquer que la plupart des régimes autoritaires de l'entre-deux-guerres ne répondent aucunement aux critères que nous venons d'aborder rapidement : l'Espagne franquiste, le Portugal de Salazar, la Roumanie du roi Carol II, tous ces pays sont dirigés par des régimes, dont les seuls buts, quand ils sont formulés, sont économiques - au mieux - sont de se perpétuer - en général. Le fascisme n'est finalement représenté que par les trois régimes auxquels Drieu s'est intéressé : l'Italie mussolinienne, l'Allemagne hitlérienne et la Russie stalinienne.

Les Mythes fondateurs.

Pourquoi le discours fasciste a-t-il eu une telle réception lors de l'entre-deux-guerres, et ceci de manière si ponctuelle ? Certaines

raisons peuvent sans doute être particulièrement avancées pour expliquer cela.

Nous avons, tout d'abord, affaire à trois pays à fortes traditions nationalistes. Italiens, Allemands et Russes ont tous vécu les invasions et, plus encore, vivent toujours l'idéologie de la "forteresse assiégée", incessamment attaquée et agressée par l'extérieur, que ce soit dans le domaine spirituel ou dans le domaine physique : l'Italie actualise sans cesse l'invasion subie autrefois, par le sud, des Arabes, par le nord, des Germains et des Slaves ; l'Allemagne, en jouant moins sur les faits, peut arguer d'une menace militaire perpétuelle, à l'est et à l'ouest ; peut souligner une menace culturelle tendant au déracinement, présente sur ces mêmes fronts. La Russie, quant à elle, peut garder en mémoire les risques d'invasion venant du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, qui se concrétisent chaque siècle ou peu s'en faut - et ceci, sur le plan intellectuel aussi bien que militaire.

Nous avons encore plus affaire à trois pays vivant le rêve impérial avec force : Italie, Allemagne, Russie, ont été - ou sont encore dans une certaine mesure - des empires, qu'il s'agisse de manière rêvée, mythique ou pratique. Leurs prétentions impériales, peu ou prou satisfaites, sont d'autant plus fortes que leurs buts sont éloignés. La réactualisation de ce mythe, opérée par les nationalistes, puis par les mouvements fascistes des trois pays que nous considérons, pourra amener les peuples italien, allemand et russe à suivre facilement ceux qui leur proposent la réalisation d'un tel mythe qui, après avoir enchanté le passé collectif, pourrait enchanter le futur.

Ainsi, Mussolini développera un discours tout entier tourné vers Rome - et non vers l'Italie - cultivera un style "césarien", romain, impérial, autant dans ses gestes que, par la suite, dans ses réalisations. Cette option romaine pourra être considérée comme un geste de défense de l'empire contre toute agression. Il en est de même avec Hitler qui sait faire renaître tout le rêve impérial germanique et le mythe de la pureté initiale de l'Allemagne proto-historique, "édénique", ne serait-ce qu'en usant d'attitudes, de musique et de littérature "impériales", en déclarant la naissance du troisième Reich, rêve popularisé par Möller Von den Bruck.

Notre thèse peut sembler achopper quand il s'agit de s'intéresser au national bolchevisme, mais c'est sans doute à ce propos qu'apparaît le plus clairement le sens que nous souhaitons donner à notre étude des fascismes européens. Nous avions tenu à écrire dès notre introduction que notre étude serait délibérément malhonnête car nous ne nous intéresserions que fort peu à l'idéologie des mouvements fascistes ou à ce qu'ont pu faire ces mouvements une fois au pouvoir, mais exclusivement au discours. Rien n'est plus éloigné du nationalisme que l'idéologie universaliste issue de la pensée de Marx et officiellement pratiquée dans la Russie contemporaine. Néanmoins, le discours tenu par les dirigeants de la Russie bolchevique, au cours de la période qui nous intéresse, est totalement emprunté à la tradition nationaliste "slavophile" encore vivace aujourd'hui, que l'on pouvait trouver dans la Russie tsariste *(5).

En effet, les erreurs de Lénine seront très vite réparées par Staline qui, au lieu du discours mondialiste développé par les intellectuels bolcheviques, présentera au peuple - précédé en cela par Trotsky - ce que celui-ci attend : un discours nationaliste pan-slave, par ailleurs bien nécessaire à cette époque où la Russie est envahie par les armées blanches *(6), renouant avec l'idée acceptée par tous du divin peuple russe, de la Sainte Russie.

Enfin, et surtout, ces sentiments nationalitaires et ces rêves - ces mythes - impériaux sont dominés de manière claire par un mythe religieux. Les trois empires sont d'abord et avant tout des cités de Dieu. Plus exactement, chacun de ces empires prétend représenter la seule cité de Dieu.

La chose apparaît sur un plan purement chrétien de prime abord. Selon que l'on est Italien, Allemand ou Russe, Dieu devient Italien, Allemand, Russe...

Songeons à ce propos à l'analyse que Pierre Gripari fait de la religion et du Dieu hébraïques, analyse que l'on peut sans peine transposer aux trois cas qui nous intéressent :

> "Le peuple hébreu, entouré d'ennemis aussi féroces que lui-même, devait chercher, tout naturellement, à se mettre sous la protection d'une puissance supraterrestre. Cette puissance devait être le Dieu universel, le seul vrai, le seul tout puissant, mais devait en même temps protéger le peuple élu à l'exclusion de tout autre. En somme un Dieu universel, mais nationaliste, assez analogue au dieu russe de Dostoïevski (ou au Dieu allemand de Luther. P.G.) *(7).

Cette analyse succincte peut être appliquée au Dieu russe, au Dieu allemand et aussi au Dieu italien ; le Dieu chrétien est universel certes, mais il réside, en la personne du pape, depuis près de seize siècles à Rome, et même près de vingt siècles, selon la tradition - et, de ce fait, a pu être "naturalisé" citoyen d'Italie.

De même, en Allemagne, le Dieu germanique existe avec force à partir de la Réforme. Celle-ci est en effet ressentie dès ses débuts comme un mouvement particulariste et l'on peut y voir, ainsi que le verront les penseurs nationalistes allemands, une religion chrétienne profondément remaniée, s'accordant maintenant à l'essence de l'esprit allemand. Luther lui-même insiste sur le caractère nationaliste de ce qui est d'abord simplement considéré comme une hérésie :

> "Nous, Allemands, sommes Allemands, et nous resterons Allemands".

Il en appelle à l'Allemagne et à son élite, parle de son Allemagne bien-aimée, etc... S'il rêvait d'un christianisme national, il faut noter qu'il a surtout favorisé l'émergence d'une religion plus nationale que chrétienne.

De même en Russie, le mythe religieux domine bien vite - pour le justifier - le rêve impérial. En 1453, Byzance, la deuxième Rome est prise par Mahomet II. La Russie, dernier rempart contre l'Islam, devient tout naturellement dans l'esprit russe, la troisième Rome.

Ainsi que le signale Alain Besançon :

> La vision romantique d'une "chrétienté" médiévale imprégnée dans sa masse par la religion, vivant un "âge de la foi", est aujourd'hui abandonnée par la plupart des historiens. La splendeur des cathédrales, des sommes et des saints, doivent être rapportées à une culture élitaire toujours minoritaire *(8).

La chose est évidente. Un point n'est malgré tout pas pris en compte : à ce stade de pensée, seule compte l'élite. C'est elle qui répercute l'idéologie au sein des populations. Nous soulignerons simplement que l'événement important est, une fois encore, d'essence religieuse, et tend à faire d'un pays donné le centre du monde - dans l'esprit de ses élites - car il est le seul à posséder le message religieux universel. Dans le cas de la Russie, le fait que l'objet du message ait changé importe relativement peu. La chose la plus importante est que l'idée de message religieux et universel à présenter et imposer à ceux qui ne le connaissent pas, reste.

Ces peuples dont chacun d'entre eux s'obstine à penser qu'il détient la réponse vraie, la seule foi acceptable, verront - par l'intermédiaire de leurs élites - le message s'élargir. L'on passe de l'idée de peuple dépositaire de la vraie foi à celle de peuple saint. Pour ne prendre que l'exemple russe, le plus brillant illustrateur de cette thèse est sans aucun conteste Dostoïevski, tout particulièrement dans son roman Les Frères Karamazov. Dans les débuts du livre VI (chapitre 3), Aliocha rédige la biographie du starets Zosime et présente sa doctrine qui est très exactement celle des nationalistes. Dès les premières lignes, le ton est donné. Parlant des religieux russes, Zosime/Dostoïevski dit :

> ... J'étonnerais bien des gens en disant que ce sont eux qui sauveront encore une fois la terre russe ! *(9)

... Parlant de l'idéologie étrangère, Dostoïevski fait dire au starets :

> Le monde a proclamé la liberté, ces dernières années surtout ; mais que représente cette liberté ! Rien que l'esclavage et le suicide ! *(10)

Le starets proclame aussi la santé du peuple russe :

> C'est le peuple qui sauvera la Russie. Le monastère russe fut toujours avec le peuple (...). Le peuple terrassera l'athée et la Russie sera unifiée dans l'orthodoxie. *(11)

... Ou encore :

> Quant à la Russie, le Seigneur la sauvera comme il l'a sauvée maintes fois. C'est du peuple que viendra le salut (...). Toute ma vie j'ai été frappé de la noble dignité de notre grand peuple *(11).

Enfin, parlant de l'idéologie russe qui fait ce peuple noble, aristocrate, digne... :

> Plus l'homme russe est pauvre et humble, plus on remarque en lui cette noble vérité (...). Il n'y a d'égalité que dans la dignité spirituelle et cela n'est compris que chez nous (souligné par nous P.G.) *(12) (13).

Il est à peine utile d'ajouter qu'un compliment aussi dithyrambique est accueilli avec ferveur par l'intelligentzia slavophile et, plus généralement par tous les Slaves ! Mais en changeant le nom de la nation, ce message est très exactement celui qui est dit aussi en Italie et en Allemagne...

D'autre part, cette idée de vraie foi amène, nous le voyons, l'intention sûrement fort louable de répandre cette vraie foi auprès du plus grand nombre, justifie l'empire et la volonté impériale comme il justifie le rejet de tout ce qui ne correspond pas au "soi" - particulièrement les autres peuples "élus/non élus" qui prétendent apporter le vrai message : les Israélites, par exemple... En d'autres mots, la croisade pour la seule foi entraîne l'impérialisme intérieur aussi bien qu'extérieur, la conquête de nouveaux territoires à italianiser, à germaniser, à russifier, à convertir à la vraie foi, la conquête des esprits à l'intérieur des frontières de l'empire, la conversion des peuples non élus à l'idéologie du peuple saint. Un problème intervient certes quand les peuples non élus refusent le message qui leur est apporté - le plus souvent par les armes. La chose est particulièrement

connue dans les cas russe et allemand : les réticences polonaises et israélites à la russification ; les réticences israélites et polonaises à la germanisation. C'est de cette résistance que naît, par contrecoup, la mise en forme de l'idéologie nationaliste.

En effet, le refus de la part des peuples enclos dans les frontières de l'empire à se soumettre à l'idéologie qui leur est imposée entraîne chez le dominateur le besoin de prouver et de souligner l'aspect raisonnable de l'imposition des valeurs de l'empire italien, allemand ou russe. Il entraîne aussi un échauffement des esprits face à ceux qui refusent la vraie foi : d'où les massacres anti-polonais et les pogromes dont les Russes - et les Allemands dans une moindre mesure - se sont rendus coupables, l'italianisation brutale que le pouvoir de Rome a imposée dans certaines provinces du nord (le Tyrol, par exemple) moins latines que germaniques, etc... Il s'agit, pour user de l'idée de Basile Karlinsky *(14), de flatter le sentiment nationaliste du peuple impérial et saint, tout en l'interdisant chez les peuples soumis, afin de les faire participer tôt ou tard aux rêves nationalistes du pays dominant, afin de les assimiler à cet empire. Cette idée particulièrement visible chez les Russes qui, il faut le reconnaître, vivent des problèmes permanents dans les territoires occupés qui refusent la bonne parole, existe tout autant chez les Allemands et chez les Italiens.

Pour prendre l'exemple italien, un Corradini, après avoir fait paraître en 1902 son roman Giulio Cesare où il exalte le génie et la force de Rome, tente d'imposer ces valeurs au public italien, puis au public de l'ancienne Rome. Avec d'autres intellectuels et écrivains tels que Oriani, Picordi, Papini, Castellani, Prezzolini, Marinetti ou Federzoni, il s'essaie au moyen de nouvelles et de romans aussi bien que par les revues Il Regno, La Voce, Leonardo, à persuader le public italien qu'il lui faut refaire l'empire - ce que le public accepte facilement. Il s'essaie aussi à persuader les habitants des anciennes provinces de Rome qu'il leur faut reprendre, pour leur bien, le collier romain. Un peu plus tard, après la première guerre mondiale, le prestigieux Gabriele d'Annunzio, idole littéraire - et militaire - de l'Italie, accom

plira ce qu'il est convenu d'appeler "l'immortelle équipée du fiume" destinée à prendre un territoire volé à l'Italie. D'Annunzio, lui aussi, adhère à tous les thèmes impériaux nationalistes.

Du côté allemand, nous trouvons de même des intellectueis, des écrivains, de grandes figures académiques pour soutenir cette idée d'empire saint et la nécessité de cet empire. A propos de l'aspect nécessaire du très grand Reich, ce sont Friedrich Naumann, Jackh et jusqu'à Luddendorff qui soulignent l'autarcie qu'aurait une "Mittel-europa", bien entendu dirigée par l'Allemagne. Quant aux côtés mystiques qui seuls peuvent mettre en branle cette idée, ils sont déjà présents chez Luther. Par la suite, Hegel, Fichte ne se contentent pas de prôner la différence allemande, mais - c'est du moins ce que le lecteur comprend - supposent une supériorité absolue du peuple allemand (de par ses valeurs et ses qualités), qui se doit dès lors de répandre la bonne parole. Moins "impérialiste" mais plus religieux, nous avons aussi un Möller van den Bruck qui, dans son livre intitulé Le IIIe Reich, développe le rêve du royaume du Dieu allemand. Son idée est reçue avec une ferveur exceptionnelle.

Enfin, nous le disions, ce sont les menaces aussi bien extérieures qu'intérieures qui échauffent l'esprit nationaliste jusqu'à permettre la naissance d'un fils possible mais accidentel et monstrueux de cet esprit : le fascisme.

Le peuple saint veut se garder pur d'influences étrangères à l'intérieur de ses frontières, et c'est l'imposition, dans les frontières de l'empire, de son idéologie. Il veut aussi se garder pur des menaces extérieures, de l'invasion. C'est de cet aspect avant tout que l'idéologie et les mouvements fascistes vont naître, de la fin du XIXe siècle, jusqu'au début du XXe, après la première guerre mondiale.

Défaites

C'est qu'en effet, dans les trois pays susceptibles de suivre la voie fasciste, de par leurs prétentions impériales fondées sur la religion

et l'histoire, de par leur nationalisme, de par leur mysticisme, ont lieu des événements qui peuvent féconder un terrain potentiellement fasciste : les défaites, les reculs par rapport au but ultime qu'est la reconnaissance générale de leurs ambitions. De ce fait, l'état culturel est transformé par les conditions historiques. Evoquons pour la forme les reculades et défaites tsaristes et italiennes du début du siècle et venons-en au fait principal : la guerre de 1914-1918, dont Italie, Allemagne et Russie sortent - ne serait-ce que moralement-vaincues : nous avons affaire à trois pays qui ont "perdu du terrain" dans la réalisation de leurs ambitions ; nous avons affaire à trois pays AIGRIS. Pour prendre le cas de l'Italie, elle estime avoir été bien mal récompensée de sa participation à la guerre 14-18 : presqu'aucune de ses revendications territoriales n'ont été satisfaites ; on l'a traitée en nation vaincue plutôt que en nation victorieuse ; la chose a pu créer quelques rancoeurs, autant à l'égard du gouvernement qui n'a pas su défendre l'Italie et qui, de ce fait, ne correspond peut-être pas au génie particulier de l'Italie, qu'à l'égard de l'ennemi, c'est-à-dire de l'extérieur... Si on prend le cas de l'Allemagne, elle a bien perdu la guerre mais, au moment de l'armistice de 1918, pas un arpent du territoire national n'était envahi, le front tenait encore vaille que vaille. et l'Allemagne venait d'écraser la Russie : l'armistice lui-même était anormal. Les conditions de cet armistice furent donc considérées comme injustes, car la défaite n'était pas reconnue. Comme l'a écrit Von Salomon :

> les conditions de l'armistice furent affichées. J'étais au milieu d'une grande foule devant l'immeuble d'un journal (...). D'abord je ne pus rien distinguer, mais quelqu'un se mit à rire nerveusement et dit que tout cela n'avait pas de sens, qu'il ne pouvait en être ainsi (...). *(15)

Ce fut l'apparition du mythe du "coup de poignard dans le dos", donné au combattant par une république aux valeurs non-allemandes, une république étrangère à l'Allemagne, et celle de la mentalité de "mauvais perdant". Dans ce cas aussi, on vit des rancoeurs apparaître, tant à l'égard de ceux qui avaient injustement puni - les mauvais - qu'à l'égard de ceux qui avaient laissé punir injustement - le nouveau

régime de Weimar. Quant à la Russie, elle a aussi perdu la guerre, tout en étant du côté victorieux, et tout en ne l'étant pas. Si la défaite matérielle est indiscutable - de grandes parties du territoire russe étaient occupées par l'ennemi -, elle est le fait d'un régime qui n'existe plus, d'un homme, Nicolas II, qui ne représente plus la Russie. Elle est le fait d'une dynastie qui était moins russe qu'étrangère. La preuve en est que Moscou avait été détrônée au profit de Saint-Pétersbourg. La Russie aspire à recouvrer ce qu'on lui a volé, et toute l'Europe anti-bolchevique (anti-russe pour le peuple) s'y refuse. Là aussi, le sentiment de rancoeur est né ; renforcé à l'instant par l'invasion blanche, étrangère.

L'impression de défaite, ou sa réalité, mène donc à des troubles violents vis-à-vis des gouvernements qui n'ont pas su sauver le pays, et les coups viennent de gauche ou de droite. Ce sont avant tout les coups nationalistes qui portent - c'est-à-dire, ceux dont les "puncheurs" tiennent un discours nationaliste - ni de gauche ni de droite.

Ni de gauche ni de droite, à gauche et à droite.

Les nationalistes, et bientôt les fascistes tenant le discours nationaliste possèdent en effet un atout majeur : ils ne sont pas étiquetés. Ils ne sont pas les valets de la bourgeoisie, selon les ouvriers ; ils ne soutiennent pas l'hydre prolétaire, selon les modérés et les bourgeois. Aussi leur discours est-il acceptable et accepté par toutes les couches sociales, y compris quand ce discours n'est qu'un objet, est utilisé pour des objectifs manifestement autres que ceux énoncés par le discours nationaliste. C'est ainsi qu'au lendemain de la guerre, dans ces trois pays impériaux, aux mythes nationalistes brûlants de la défaite, aura lieu l'avènement du fascisme. Les régimes qui ont immédiatement précédé au pouvoir les mouvements fascistes ont en effet échoué sur tous les plans. En Italie, le système de la démocratie parlementaire se débat dans d'énormes problèmes de structure, a perdu la face en perdant - ne serait-ce que psychologiquement - la guerre ; en Allemagne, la république de Weimar voit, sous sa direction, le pays traverser des crises économiques abominables et est tenu responsable de la défaite ; (c'est le fameux mythe du "coup de poignard dans le

dos"). En Russie, l'autocratie a rompu tout lien avec le peuple saint : il y a eu la fusillade du palais d'hiver qui a consommé le divorce entre le Tsar et son peuple ; la véritable boucherie populaire qu'a été la libération des serfs, qui a amené des millions d'individus dans les villes où, déracinés, perdant leurs valeurs russes, ils sont exploités d'une manière atroce dans l'industrie naissante ; déjà avant, une série d'échecs militaires, dont le plus flagrant a été la défaite face au Japon ; enfin, la Russie est écrasée par l'Allemagne lors de la première guerre mondiale, et d'abord à Tannenberg... A tout cela, en Italie, en Allemagne, en Russie, les nationalistes ne restent pas indifférents.

En effet, si le peuple est saint, s'il possède un lien privilégié avec Dieu (qu'il soit Russe, Allemand ou Italien), s'il possède des qualités propres qui le font supérieur aux autres - qualités tirées d'un sol *(16) particulier, sol qui détermine son sang - il n'en est pas nécessairement de même pour son chef qui peut avoir perdu le sang et les qualités qui en découlent de son peuple. Les nationalistes et les fascistes allemands pourront arguer que la république doit disparaître parce que non conforme à l'esprit allemand. Les nationalistes russes soulignaient l'aspect non slave de la nouvelle capitale, Saint Pétersbourg, choisie par les Tsars qui quittent ainsi Moscou et la Russie. *(17)...

C'est Pierre Gripari, grand spécialiste littéraire de la Russie bolcheviste, qui écrit :

> Eh bien, le communisme russe, ç'a été, au départ, un mouvement occidentaliste ; le coup d'état de Lénine n'a réellement marché qu'à Saint-Pétersbourg, ville cosmopolite, européenne, ouverte à toutes les influences occidentales, et d'ailleurs créée pour cela... Or, au bout d'une génération à peine, que voyons-nous ? Le communisme russe est devenu nationaliste, slavophile, panslaviste. La capitale n'est plus Saint-Pétersbourg, ni Petrograd, ni Leningrad, c'est Moscou, la bonne vieille Moscou orthodoxe, bien xénophobe et soupçonneuse... *(18)

Or, ce qui devait être un lien entre le peuple saint et pur et Dieu, Dieu accordant tous ses bienfaits au peuple par l'intermédiaire de ce lien qu'est le gouvernement, semble ne plus fonctionner. En d'autres mots, quoique le peuple saint soit toujours saint - et

comment pourrait-il ne plus être saint ? le sol sacré qui a constitué ce peuple saint n'a pas changé - les bienfaits n'affluent plus, bien au contraire. Les défaites ou semi-défaites, ou "victoires mutilées", pour reprendre l'expression italienne, sont un fait impossible dans le coeur de tous. Le déracinement et l'exploitation de millions de maintenant prolétaires est une chose ignoble, qui ne devait arriver à aucun prix. Le seul responsable possible de cela est le gouvernement. Les nationalistes deviennent révolutionnaires, s'apprêtent à changer le système, au besoin par la force, *(19) se lient suffisamment aux socialistes pour absorber leur message social, certains hommes apparaissent : Mussolini, Hitler, Staline, plébiscités par les masses. Après tout, comme l'écrit Oswald Spengler :

> le don politique d'une foule n'est rien d'autre que sa confiance en sa classe dirigeante.

Les Super-Hommes : leur spectacle, leur discours.

Ainsi que nous l'avions signalé, il y a dans le succès du fascisme, pour une bonne part, la récupération d'un message aux vecteurs culturels parfaitement acceptés au sein de la population - certains de ces vecteurs amplifiés même - et des événements historiques qui ont été saisis au bon moment par les mouvements fascistes et par leurs chefs. Il y a aussi un facteur peronnel non négligeable, à étudier pour comprendre l'accession du fascisme au pouvoir : le caractère et la personnalité de ceux qui ont mené le fascisme à être accepté et soutenu par les masses.

Mussolini, Hitler, Staline, représentent, pour les peuples qu'ils gouvernent respectivement, un pur produit du pays, mais encore plus représentatif et supérieur au ressortissant normal. *(20) En d'autres mots, tous trois sont des "plébéiens supérieurs". Un Mussolini est certes un orateur brillant, sachant user du discours attendu ; il est aussi un Italien aux pieds dans la glèbe, de par ses origines paysannes. C'est aussi un Italien supérieur, romain, un second Jules César, et, ce qui n'est pas pour déplaire en Italie, il possède la réputation - justifiée paraît-il - d'être un don Juan. Hitler, lui aussi, est un

orateur exceptionnel, possédant un sens aigu de la foule, sachant à chaque instant ce qu'elle attend de lui. Il est aussi et d'abord un Germain de petite extraction, "supériorisé" et bientôt divinisé par une propagande admirablement utilisée. Par lui, tout "petit Allemand" se voit élevé au rang de Wotan.

Staline enfin possède lors de son accession au pouvoir une remarquable machine de propagande qui insistera sur ses origines modestes et en fera, par l'intermédiaire du cinéma tout particulièrement, un dieu russe issu de la masse.

Outre cela, il est certain que les trois hommes possèdent une force de caractère et un ascendant personnels qu'il serait bien sot de passer sous silence. La puissance de leur charisme respectif est chose établie depuis longtemps.

Enfin, il ne faut pas négliger non plus la force de la propagande et principalement du spectacle populaire dans lequel les fascistes sont passés maîtres. Par spectacle, nous entendons la présentation du discours. A une époque que l'on peut déjà considérer comme étant dominée par les médias, l'idéologie commence à perdre du terrain face à la présentation qui en est faite. En d'autres mots, l'importance du contenu du discours décroît à l'égard de celle du contenant, du spectacle dans lequel ce discours s'insère. Le message ne passe plus par le média, mais devient le média. Le discours lui-même possède encore une certaine importance, mais cette importance est sans doute moindre que la manière de le présenter.

En effet, la chose qui va frapper les peuples italien, allemand, russe d'abord, les intellectuels français ensuite, qui soutiennent l'un ou l'autre fascisme, c'est le spectacle de la rue, celui des rassemblements fascistes - mais ne devrait-on pas plutôt parler de "messes" ? - celui d'une véritable ferveur populaire.

Ce sont particulièrement ces "messes" fascistes qui provoquent cette ferveur : elles possèdent de manière indéniable un caractère religieux ; elles possèdent leur propre liturgie, leur rituel, leur symbolique. C'est sans doute là que l'on peut voir ce qu'est le "style"

fasciste, ce qui lui est vraiment propre : non pas d'idées nouvelles mais essentiellement des méthodes nouvelles. Peu importe - à la limite ! - ce que dit le célébrant : grisé par une propagande incessante de déification du chef, le public est déjà chauffé à blanc avant même d'arriver à la "messe" dont la mise au point est voulue parfaite ; songeons à l'exceptionnelle "cathédrale de lumière" de Nürenberg dont le film réalisé par Leni Riefenstahl donne une idée saisissante. Ce qui importe est la manière dont les choses sont dites. L'important est d'être de la messe et non de la comprendre. La personnalité du célébrant possède quelque importance, notamment ses qualités d'orateur, dont nous avons parlé. Mais avant même la partition du solo, l'orchestre et le régisseur ont tout mis en place. Les "vedettes américaines" ont monté l'enthousiasme du public à son paroxysme et le dieu Mussolini - ou Hitler ou Staline - qui apparaît, n'est plus qu'un symbole dans l'église, le lien du passé et du futur, le Jules César, le Sigfried, le Tsar de demain. Echauffée par les défilés, la musique, la foule est prête à courir où bon semblera à l'orateur. Il indique la direction : le troupeau s'ébranle. L'idéologie ne vient qu'après, pour raisonner un engagement aussi peu rationnel qu'un autre ; comptent d'abord les recettes aujourd'hui abondamment utilisées pour transformer quelques centaines de milliers de personnes raisonnables en une meute enragée, en une masse vociférante, en adoration devant le dieu-vivant, leur semblable...

Conclusion

On peut donc noter que dans chacun des trois cas que nous avons étudiés, les trois cas auxquels Drieu s'est intéressé et qu'il a lâchés aussi vite, dès qu'il avait percé le tissu du discours, nous trouvons des éléments communs : un nationalitarisme - ou patriotisme - virulent, qui amène au XIXe siècle à un nationalisme, c'est-à-dire à une tentative de définition du peuple italien, allemand ou russe - de la nation italienne, allemande ou russe, accompagnée de l'idée d'empire, de messianisme salvateur. Cette définition prend d'abord un caractère théologique, mythique, puisque c'est - et les théoriciens nationalistes ont remarquablement pressenti la chose - à leurs dieux et à leurs mythes que l'on reconnaît la personnalité morale des nations. Cette

définition attribue au peuple les qualités, sans le moindre défaut en contrepartie, du bon sauvage dans la pureté originelle qu'il a connue au temps de son Eden. L'animal humain de l'Eden était profondément attaché à une terre dont il a tiré des vertus sans nombre. L'idéologie signale ensuite les dangers - toujours venus de l'extérieur - dans lesquels est engagé le peuple saint et indique donc, par voie de conséquence, les moyens de revenir à l'Eden.

Après la première guerre mondiale, dans les trois cas, un régime totalitaire a pris le pouvoir - et ceci après une échéance relativement brève dans les trois cas. Drieu ne s'est pas trompé à cet égard, et a vraiment été intéressé par les trois seuls régimes totalitaires européens, régimes qui auraient pourtant pu être noyés dans la masse des régimes dictatoriaux de l'après-guerre. A la différence des régimes simplement dictatoriaux, les régimes de type totalitaire, que nous avons appelés par convention les régimes fascistes, ne demandaient pas aux peuples qu'ils gouvernaient un silence résigné, voire un consentement (Espagne, Portugal par exemple) mais un soutien actif, un enthousiasme réel. Et ils l'obtinrent. D'où le caractère dynamique, annonciateur de grandes choses (à ne pas confondre avec "bonnes choses" !) de ces régimes, de ces pays ; d'où cet aspect, qui a pu enthousiasmer l'intelligentzia française, de régime prometteur d'un futur.

Une autre chose à ne pas négliger est le caractère purement "linguistique", si l'on ose dire, de ces régimes. Tous reprennent un discours traditionnel au pays où ils le prononcent, tous, en l'altérant gravement, d'autant plus gravement que le peuple ne note pas la différence entre le nouveau discours et le discours traditionnel ; tous reprennent un discours traditionnel destiné, que la chose soit consciente ou non, à récouvrir un projet dont les buts sont lointains, voire contradictoires, au discours en question.

Un dernier aspect doit être souligné dans la personnalité de ces trois régimes qui ont attiré Drieu et, avec lui, presque toute l'intelligentzia française. Il s'agit de la personnalité des chefs de ces trois régimes. Nous reconnaissons sans peine qu'il est fort dangereux de se livrer au petit jeu des "si", mais il semble difficile d'imaginer le

succès, et plus encore, la durée des mouvements "fascistes" sans la forte personnalité, sans le caractère messianique et charismatique d'un Mussolini, d'un Hitler, d'un Staline - pour prendre, avec ce dernier nom, celui qui gouvernait la Russie bolchevique à l'époque où Drieu, Aragon ou Malraux s'y intéressaient. On ne peut pas ne pas prendre en considération ceux qui ont su jeter les foules italiennes, allemandes ou russes, en avant. Ces foules, qui au commandement du Duce, du Führer ou du Petit Père, couraient vers l'avenir avec enthousiasme - voilà sans doute ce qui a pu amener les intellectuels français à soutenir ces régimes : face à la mort française, ces régimes "fascistes" donnaient au moins - peut-être à tort ? - une impression de vie ; en France, à cette époque, il ne se passait rien de semblable.

Notes au fascisme

*(1) Le problème des références est, dans une étude comme celle-ci, extraordinairement épineux. Aussi, outre la matière des Que sais-je? No 624; 1225 et 248 consacrés à l'histoire et aux nationalismes italien, allemand et russe, dont l'impartialité n'est généralement pas mise en doute, avons-nous choisi des ouvrages qui nous semblaient de valeur, et, autant que possible, dont le ou les auteurs ne pouvaient être considérés comme sympathisants qux causes qu'ils étudiaient. Nous avons, pour l'essentiel, utilisé un ouvrage de l'Unesco - institution dont les sympathies envers le fascisme peuvent être considérés comme nulles - consacré au IIIe Reich (The Third Reich, 1955, published by UNESCO) et plusieurs ouvrages du Professeur Mosse dont il serait inconcevable qu'il possède quelque attirance envers ces mouvements. Notre seule exception a été l'ouvrage de Monsieur Jacques Ploncard d'Assac: Doctrine des nationalismes (ed de Chiré, 1978) dont nous avons usé pour sa substance dans ce chapitre et dans le chapitre suivant; car l'essai de définition est réel et clair, même s'il est discutable. Nous tenons d'autre part à remercier les Professeurs Merry, Delic et Kunert pour leur aide.

*(2) Introduction à Hitler. Pictures of the life of the Führer. Peeble Press, New York. Traduit de l'américain par nos soins.

*(3) Ainsi que le signale le Professeur Mosse : "Ce que le Professeur De Felice (auteur de Clefs pour comprendre le fascisme. Editions Seghers, 1967, NDLA) a écrit à ce sujet l'Italie est très juste : le fascisme donnait aux gens un sentiment de participation, la sensation d'être en train d'expérimenter en avant-première une utopie à venir, une utopie qui parlait plus à la majorité des hommes que les institutions parlementaires et la rhétorique qui s'y rapportait." (p. 128 in Intervista sul nazismo. Ed. Lazerta, traduit de l'italien par nos soins).

*(4) Jean Markale. Les Celtes et la civilisation celtique. Payot, 1979 pp 8-9.

*(5) Un merveilleux exemple en est Soljenitsine, chantre du panslavisme religieux, considéré en Europe comme l'opposant le plus important au panslavisme athée du régime communiste. D'un côté comme de l'autre, nous restons dans le panslavisme.

Nous renvoyons aussi au livre de Janov : The russian new right (Bekerley 1978) qui souligne la persistance du panslavisme dans l'état russe moderne.

*(6) La volte-face du discours mondialiste vers le discours nationalisme panslave donna des résultats inespérés. Le peuple accepta parfaitement ces schèmes, les reconnut et se battit avec la dernière énergie contre l'envahisseur étranger. Le succès de ce discours fut tout aussi éclatant au sein de l'armée ex-tsariste. Ainsi que le signale Philippe Conrad dans un article consacré au livre de Dominique Venner: Histoire de l'armée rouge:

> Le cas de Toukhatchevsky, ancien lieutenant de la garde impériale, rallié aux rouges, est particulièrement intéressant. L'idéologie bolchevik lui est totalement étrangère et il déclare détester les socialistes, mais il voit dans la révolution une gigantesque lame de fond qui peut mettre en mouvement les immemses réserves d'énergie du monde slave, lui rendre son autonomie par rapport à l'Occident et aboutir à la "rouge symphonie que la Russie doit donner au monde". Attaché à un nationalisme panslave, très élémentaire, (...) il voit pour la Russie, avec un sens prophétique étonnant, la possibilité d'étendre ses frontières bien au-delà de celles de l'empire des Tzars...

Philippe Conrad. "Une histoire de l'armée rouge". in Eléments No 39, pp 39-40.

*(7) P. Gripari : Diable, Dieu et autres contes de menterie. La Table ronde, 1965, p 95.
C'est, il faut le signaler, sur cette notion évoquée par Gripari de l'entourement. de l'assiègement, que toute notre étude du fascisme se fonde.

*(8) Alain Besançon. Les origines intellectuelles du léninisme. Calmann Lévy, 1979. p 60.

*(9) Dans la traduction Gallimard, il s'agit du chapitre qui commence p. 418 dans le tome I.

*(10) Les Frères Karamazov p. 419 Ed Gallimard 1972.

*(11) Les Frères Karamazov p 421.

*(12) Nous renvoyons à la critique de Spengler à propos de cette idée, abondamment utilisée par les nazis : une "nation d'aristocrates" est une chose impensable aux yeux de celui-ci. Une masse ne peut être aristocratique : il y a contradiction dans les termes. (Cf à ce propos les notes posthumes de Spengler : Frühzeit der Weltgeschichte, pp 123-134 - et l'introduction à son essai : Les Années décisives. Copernic 1979).

*(13) Les Frères Karamazov. pp. 422-423.

*(14) Basil Karlinsky. Une Religion pour les athées. in Le Monde. 3.1.1982.

*(15) Ernst Von Salomon. Les réprouvés. Ed. Plon p 21.

*(16) Ce qui implique que les peuples soumis à l'empire, même s'ils sont russifiés, germanisés, etc... ne seront néanmoins pas aussi "bons" que le peuple impérial. Ce qui implique aussi un déterminisme absolu du sol sur l'homme.

*(17) Il est clair que dans le cas de la Russie, un déphasage a lieu entre les premiers communistes et le peuple dans sa majorité. La pluplart des chefs marxistes russes sont issus d'une bourgeoisie mondialiste par idéologie, ont vécu à l'étranger pendant des décennies. Dès lors, le message mondialiste qu'un Lénine délivre n'est pas compris par le peuple qui, de ce fait, défend assez mollement la révolution lors de l'invasion par les armées "blanches". Tout rentrera dans l'ordre avec Trotsky, chef de l'armée rouge qui sait dire ce qu'il faut au peuple : selon Trotsky les armées blanches sont composées de hordes d'étrangers, lesquels étrangers viennent pour détruire la sainte Russie,

- et non remettre en question la révolution bolchevique - dont les vieilles valeurs nationales sont remises en valeur, ainsi que l'idée de la Russie sainte et impériale. On le voit, le discours s'oppose fondamentalement aux idées marxistes, mais seul le discours compte. Nous renvoyons aussi le lecteur à l'annexe no 1.

*(18) P. Gripari. Miracle à Moscou. in Paraboles et Fariboles. Ed. L'âge de l'homme 1980. p 32.
Avec cela, nous en revenons à ce que nous écrivions à la note *7 du présent chapitre.

*(19) Il est intéressant, à propos de la Russie, de citer Jacques Bergier qui écrit:

> Je pense que le parti communiste bolchevique est une émanation directe de l'okhrana, la police secrète des Tsars. Je pense que l'okhrana, composée de patriotes russes fanatiques, a décidé en 1917 que le seul espoir de la Russie éternelle était le bolchevisme. (...) Ayant pris le contrôle du parti bolchevique, l'okhrana, à mon avis, a continué à travailler pour le panslavisme et pour la Très Sainte Russie.

Jacques Bergier. La grande conspiration russo-américaine. Albin Michel 1973.

*(20) La chose est assez amusante quand on songe que Staline est géorgien, non russe, et qu'Hitler est d'origine autrichienne.

ET LA FRANCE ?

Ainsi, la fille aînée de l'Eglise,
devenue la Salope du monde...

Bloy. Le désespéré.

Et la France ?

En France, nous l'avons dit, à cette époque, il ne se passait rien de semblable. On peut estimer cette phrase aventureuse. En effet, qui n'a pas en mémoire l'affaire Dreyfus ? La première guerre mondiale où les Français se battirent, ou encore les émeutes de 1934, le Front Populaire, les ligues et plusieurs autres événements qui peuvent donner l'impression de mouvement en France. Mais, nous le verrons, ces derniers événements n'ont pas un caractère d'épiphénomène, ils sont tout simplement épidermiques. La chose s'explique aisément : la France à l'époque qui nous intéresse, ne possède qu'une faible tradition patriotique - ou nationalitaire -, sa tradition nationaliste est certes puissante et sa doctrine bien établie, mais elle est aussi politiquement cataloguée, de son plein gré, dans une position intolérable : le royalisme ; et elle possède, comme nous le verrons, un aspect artificiel dû au pays lui-même. La France possède une tradition religieuse alors très ambiguë. Enfin, si elle a perdu la grande guerre, elle aussi, presque personne ne s'en est encore rendu compte, sinon certains membres de l'intelligentzia.

Certaines de ces affirmations peuvent peut-être surprendre, aussi nous faut-il nous en expliquer.

Nous estimons en effet que la France ne possède pas, sinon très tard dans son histoire, et seulement par périodes, de sentiment patriotique. Les peuples de France seront unis par une volonté politique (royale, républicaine/jacobine) qui ne rencontrera pas de volonté populaire. Laissons à ce propos la parole à Henri Gobard qui, dans un raccourci saisissant, illustre assez bien notre pensée *(1) :

> "(...) il est des Etats contre-nature. La France, par exemple, qui tire sa dénomination d'une tribu d'étrangers (1), traîtres à leur propre religion (2) et qui ont colonisé une colonie romaine en voie de décomposition. La France est un concept contre-nature car ce n'est ni un pays, ni un peuple, ni un territoire, ni une nation (...)

---

(1) Les Francs
(2) L'arianisme

La France n'est pas un pays mais une zone plus ou moins hexagonale où se trouvent plusieurs peuples et de nombreux individus cohabitant sur des territoires divers.

La Bretagne et les Bretons (3) (...) forment un pays car ils sont à la fois peuple et territoire ; ils forment aussi une nation car ils ont conscience de leur identité nationale (ou nationalitaire) face aux autres nations ; mais ils n'ont pas d'Etat. Une nation sans Etat, c'est une colonie (...). La France est l'état le plus artificiel et le plus étatique qui existe au monde, car la France, quand on y songe, est un état exclusivement formé de colonies. Il n'y a pas un noyau de "Francs" qui aurait colonisé les autres peuples, car les Francs se sont trahis eux-mêmes dans leur conquête du pouvoir.

Les Francs (4) sont des renégats qui ont changé de religion par opportunisme politique, ont inauguré le carriérisme étatique avec Clovis, ont élevé le reniement (5) à la hauteur d'un mythe national avec Henri IV, ont poursuivi l'accaparement territorial avec Louis XIV, ont morcelé les nations en départements avec la révolution bourgeoise, ont systématisé le carcan étatique avec Napoléon - l'apatride bien connu - ont ouvert la voie du cosmopolitisme avec la troisième république, jusqu'à la débandade de 40 et aux fanfaronnades de 45 : d'une chienlit à l'autre, 80 millions de girouettes acclament et Pétain et de Gaulle au fil de l'histoire (...).

La France hexagonale en tant que zone géographique est une abstraction politico-bureaucratique, c'est une pseudo-unité, un pseudo-territoire" *(2).

---

(3) Y compris les Gallos
(4) Pas les Français pour qui le changement est une religion
(5) "Paris vaut bien une messe !"

Le refus.

Les mots de Gobard sont sans doute polémiques, mais il est de fait qu'il est difficile de voir en France la moindre tradition nationalitaire. L'invasion romaine menée par Jules César est particulièrement facilitée par les dissensions tribales qui agitent l'espace géographique gaulois et elle ne crée en rien un sentiment patriotique, tant ce qu'on pourrait appeler avant la lettre le "régionalisme" est puissant. Les

invasions barbares, quelques siècles plus tard, n'amèneront pas plus ce sentiment patriotique. La première création d'une sorte d'espace français résulte d'une volonté politique - celle de Charlemagne - aucunement d'une volonté populaire. A partir de François Ier, les rois de France poursuivent une politique d'unification d'un espace géographique comprenant des peuples de langue différente (Provence, Bretagne, Flandre, Pays basque, ...), des peuples qui n'ont pas grand-chose en commun. Les guerres n'intéressent que fort peu les populations du domaine royal qui, suivant les traités, les victoires ou les défaites, passent d'un suzerain à l'autre, le second étant aussi discret que le premier. La guerre de Cent Ans amènera sans doute un ressentiment anti-Anglais, mais ce ressentiment ne paraîtra - et encore de manière très irrégulière - qu'au XVIIIe siècle, ou plus nettement lors des tout débuts du gouvernement de Philippe Pétain. Et cette guerre sera surtout l'occassion de célébrer la sainteté de la pucelle d'Orléans. Disons que la haine que les peuples soumis à la couronne des Capétiens éprouvent envers les Anglais n'est pas plus forte que celle qu'ils éprouvent alors à l'égard de leurs voisins soumis à cette même couronne.

L'intelligentzia, quant à elle, n'éprouve aucun sentiment patriotique, s'occupe pendant des siècles de problèmes exclusivement scolastiques et gnostiques, ayant affaire à la dogmatique chrétienne. Le jour où les poètes de la Pléiade choisiront de s'exprimer en français et non plus en latin, ils montreront simplement qu'ils sont au service d'une maison, et non pas de la France. Le "français" est en effet tout simplement le dialecte issu du latin, parlé dans l'Île de France, le dialecte de la maison royale. Cette maison possède probablement un sentiment disons "impérialiste", mais certes pas nationalitaire ou nationaliste et messianique. Et il en est de même pour le peuple d'Ile de France. L'intelligentzia italienne avait longuement discuté pour savoir quelle langue devait être utilisée en Italie pour la création littéraire, balançant longuement entre le latin et le dialecte florentin : elle avait finalement choisi une langue véhiculaire qu'on appelle aujourd'hui l'italien. La position "française" est, on le voit, fort différente.

C'est à cette époque aussi qu'interviennent schismes et hérésies qui vont profondément opposer les provinces - car ces problèmes religieux se mêlent aux problèmes tribaux - ou disons ethniques - toujours latents. Les différentes provinces assemblées sous la couronne des Capétiens se livreront donc une guerre sans merci, nord contre sud *(3), afin d'imposer "la vraie foi" aux hérétiques. En sus, le roi très chrétien - entendons, catholique - du moment s'essaie à la pacification des régions gangrenées par l'hérésie - Louis XIV s'illustre tout particulièrement dans ce genre de tâches - au moyen de "dragonnades" ou à l'aide de l'inquisition quand, à l'exemple de Charlemagne en pays saxon, il ne tente pas d'anéantir les populations mal-pensantes. Il est évident que ces interventions venant du nord et écrasant les provinces du sud n'amèneront pas une concorde exemplaire entre les diverses provinces du domaine royal... Car, à la différence de la situation allemande, tout se passe entre Français, sans interventions étrangères qui pourraient détourner le ressentiment des peuples de France contre d'autres peuples de France en un ressentiment contre l'étranger, et créer ainsi, malgré tout, un patriotisme.

Jusqu'à la fin de la monarchie absolue, les haines interrégionales resteront vivaces, et la révolution de 1789 fera empirer les choses, pendant un temps. L'espace géographique connu sous le nom de "France" vivra une guerre civile idéologique d'une violence extraordinaire, symbolisée à Paris par l'affrontement entre les Girondins et les Montagnards. Ces derniers gagneront. Mais l'affrontement Paris-Provinces et les affrontements interprovinciaux connaîtront d'autres rebondissements.

L'Empereur.

Quand l'invasion étrangère commence à toucher la France à l'occasion de la contre-révolution, on voit pour la première fois, apparaître avec netteté un réflexe patriotique. La conscription obligatoire amène des soldats de tous horizons à vivre ensemble et à combattre pour la république. Ce n'est pas encore la république française, mais il est indubitable qu'il s'agit d'un premier pas dans la voie d'une unification : la langue véhiculaire de l'armée est le

français, la langue qui est le facteur sine qua non de l'unité. Mais il est bon de relativiser le fait. Ainsi que l'écrit Stendahl :

> A peine les soldats qui ont servi cinq ans sont-ils de retour au pays, qu'ils oublient bien vite tout ce qu'ils ont appris au régiment et les cent ou deux cents mots de français qu'on leur avait mis dans la tête *(4).

C'est alors qu'apparaît Napoléon. C'est lui qui va véritablement créer la France, ne serait-ce que pour un temps. En effet, jusqu'à son arrivée sur la scène de l'Histoire, à la question "Pourquoi la France?", seul le "placet" du pouvoir politique fournissait une réponse. A son arrivée, et durant son règne, la question ne se pose même plus. Il réussit à faire la France pour la gloire, par la guerre, par le mythe d'invincibilité qu'il incarne, il devient la France, chacun se reconnaît en lui. A la question "Pourquoi la France ?", la réponse reste "placet", mais ce n'est plus le pouvoir politique qui la donne, c'est - comme dans le cas que nous avons étudié - le peuple. C'est Stendahl encore qui disait :

> "Les peuples furent électrisés par Napoléon"

mais il ajoutait :

> "Depuis sa chute et les friponneries électorales et autres qui suivirent son règne, les passions égoïstes et vilaines ont repris tout leur empire : il m'en coûte de le dire (...), mais je ne vois plus rien de généreux. *(5).

La révolution avait proposé un idéal messianique et universaliste, propre à créer le patriotisme, surtout si cet idéal universaliste pouvait être considéré comme français, surtout si la "patrie" était envahie. Napoléon réussit à devenir de son vivant un mythe *(6), l'image, le symbole, auquel tous veulent se rallier et de ce fait, constituer - pourquoi pas ? - la France. Grand acteur de l'Histoire, faisant par cela la France actrice de l'Histoire - sujet et non pas objet -, il fait la France. Mythe déjà de son vivant, de son époque de gloire, son culte - ses adversaires parleront de "napoléonâtrerie" - ne connaîtra

plus de bornes à la suite de sa mort qui, selon ses fidèles, a lieu dans des circonstances étranges : après une épopée enthousiasmante, - même si elle fut cruelle - tout au long de laquelle France et Français ont passé pour des demi-dieux vainqueurs, avec, comme chef de l'Olympe, Napoléon, voilà la France retournant à une société gouvernée par des valeurs bourgeoises, à une société qui, comme le dit Stendahl :

> a une âme de soixante-dix ans ; elle hait l'énergie sous toutes ses formes *(7).

Devant un état sans projet autre que bourgeois, refusant l'aventure et le risque à tout prix, le sentiment patriotique qui avait pu exister disparaît, se réfugiant dans l'avatar de la "napoléonâtrerie" *(8) ... Le sentiment nationaliste, c'est-à-dire un sentiment qui aurait été partagé par tous les membres de la société, qui dès lors aurait soudé toutes les composantes de ce qui n'était que l'Etat français, qui aurait pu naître en 1815, avorte avec la mort de son père spirituel : le nationalitarisme, le sentiment patriotique.

Première agonie.

C'est le culte de l'Empereur qui explique le soutien immense que recevra Louis-Napoléon Bonaparte en 1852. Avec lui revient le rêve de l'aventure, de la puissance, revient le rêve de la France, d'une France qui existe de par la volonté populaire, parce que dotée d'un projet. Mais Napoléon III n'est pas Napoléon I. Son projet se révèle bientôt n'être guère exaltant, et consacre en fait le triomphe des valeurs bourgeoises ; sa présence sur le champ de bataille ne sera pas couronnée de succès (Mexique, Solferino, Sedan ...) et la guerre de 1870 contre l'Allemagne amènera la perte de deux provinces, la chute de la dynastie et la commune de Paris. Malgré cette période catastrophique, chaque fois que se représente l'espoir d'un nouveau Napoléon, le peuple le suivra, l'ayant immédiatement choisi comme chef unique, et refera par cela la France. Réapparaissant très exactement comme avec Napoléon, le peuple attend un chef doté d'un pro[illegible] Il croira une dernière fois *(9) le trouver avec le général Boulanger, mais

sera déçu. Ce sera la fin des espoirs de réalisation du mythe, et, momentanément, la fin du nationalitarisme. De ce fait, la doctrine nationaliste naissante sera coupée de sa base naturelle et aura peu de succès.

Le siège de Paris et la perte de l'Alsace-Lorraine purent amener une fraction de l'opinion à un ultra-nationalitarisme - nous songeons aux rassemblements hebdomadaires de "choristes" que Déroulède rameutait sur la frontière franco-allemande *(10) - ; une partie de l'intelligentzia française put aussi verser dans un travers "patriocard" - songeons au médiocre Daudet des Contes du lundi ; et, à l'opposé, au Bloy génial de Sueur de sang - ; mais, en fait, ce mouvement n'eut jamais grande importance, et ceci pour au moins une raison, extrêmement simple : le nationalitarisme français et, ensuite l'école nationaliste française, très vite, sont "situés".

En effet, à la différence de l'Italie, de l'Allemagne ou de la Russie, où le discours nationalitariste et nationaliste peut être entendu dans toutes les tendances politiques, le discours français ne se fait entendre que dans une frange limitée, socialement et idéologiquement, de la société : il s'agit de l'extrême-droite royaliste et chrétienne *(11). Alors que l'Etat Français, et le peuple de France et l'idéologie française sont dans leur grande majorité acquis à l'idée républicaine, ne veulent aucunement remettre en question le système en place alors que les mouvements socialistes naissent, anticléricaux, voire anti-religieux. En effet, dans une république guidée par les valeurs bourgeoises, on ne songe plus tant à la France qu'à un espace économique. Ceci amène à l'idée des colonies ; ceci amène surtout à l'idée du gouvernement mondial, ou pour le moins de paix mondiale qui faciliterait le commerce. Dans la guerre culturelle, la victoire revient aux valeurs bourgeoises.

L'Action française.

C'est à cette époque qu'apparaissent Edouard Drumont et Maurice Barrès. Le premier sera connu surtout de par ses prises de

position et son action politique mais, avec Barrès, il développera une théorie nationaliste sur laquelle nous ne nous étendons pas. Il s'agit en effet très exactement, avec, à l'occasion, d'autres arguments, du même schéma idéologique que celui que nous avons pu aborder en étudiant les nationalismes russe, allemand et italien, traité par ailleurs avec beaucoup de finesse. Le peuple de France - mais plus souvent, de chaque province - déterminé par son sol, qui détermine lui-même son sang, est le peuple élu. Une phrase lapidaire de Bloy pourrait conclure leurs travaux :

> La France est tellement le premier des peuples que tous les autres, quels qu'ils soient doivent s'estimer honorablement partagés lorsqu'ils sont admis à manger le pain des chiens. *(12)

Néanmoins, le brillant travail de Barrès n'empêche aucunement le fait que les valeurs bourgeoises restent maitresses du terrain idéologique.

Face à cet état d'esprit, les patriotes s'organisent en ligues et associations, se dotent bientôt d'un organe de presse, mais il est trop tard, et la position des nationalistes est difficile. A la différence des nationalistes d'autres pays, les théoriciens français se sont lancés dans la politique, soutenant un système dont plus grand monde ne veut, s'attachant à des causes pour le moins douteuses, telles que l'affaire Dreyfus. Le 21 mars 1908 quand le premier numéro de l'Action Française est mis en vente ce journal ne peut toucher qu'un "créneau" extrêmement étroit ; de par son anti-sémitisme post-dreyfusard, il se met à dos une bonne partie de l'opinion publique ; de par ses positions royalistes - car c'est seulement sous la monarchie, selon l'Action française, qu'il y a eu une volonté de créer et de conserver la France- elle s'aliène une bonne fraction de la bourgeoisie ; de par son apologie de la France du sud, de la France latine, elle se fait des ennemis de tous les intellectuels - et pas seulement eux -, de tous ceux qui sont, malheureusement, issus de Flandre, de Bretagne, de Picardie, de Bourgogne, d'Alsace, etc ... Enfin, de par son nationalitarisme patriocard, elle se fait haïr par un gouvernement bourgeois qui ne rêve

que de paix. Seul son catholicisme pourrait la sauver... Son public se réduit finalement à une aristocratie légitimiste et à une frange somme toute fort maigre de la petite bourgeoisie revancharde *(13), attirée par sa germanophobie obsessionnelle, par son "aspect polémique", qui permet aux petits bourgeois de satisfaire leurs appétits de violence à peu de frais. Nous en voyons un bon exemple avec Camille Le Pesnel dans Rêveuse bourgeoisie.

Située très précisément, peut-être à tort, sur l'échiquier politique, l'Action française - seul organe nationaliste qui existe en France - ne s'attache qu'à prêcher des convaincus, - les fameux "genoux" de la droite selon l'expression de Lucien Rebatet -, et ces convaincus ne sont pas fort nombreux au regard de la population totale comprise dans l'espace géographique de la France. La condamnation papale et le désaveu du Comte de Paris n'arrangeront rien.

L'inopérance d'un discours.

L'idéologie développée par l'Action française touche néanmoins une bonne partie de l'intelligentzia française, Bernanos, les Daudet (Léon et Philippe), Montherlant, Rebatet, Brasillach, Drieu, Blond, Aymé, Béraud, etc... mais elle ne fait que les toucher. Ayant pris la suite de Barrès, Maurras excommunie avec une facilité déconcertante et déçoit la plus grande partie de ses admirateurs d'un moment. D'autre part, le problème de la faible progression de l'idéal nationaliste reste présent : Napoléon exécuté par l'Action française, il n'y a plus de mythe qui puisse rassembler la France. De ce fait, le discours nationaliste français restera inopérant, mort, pour une grande partie de son public potentiel.

La mort de Dieu.

La France du XXe siècle a d'autre part perdu ce qui pouvait - ou aurait pu - être un ciment d'union : la religion. En effet, si elle a pu témoigner d'esprit religieux à une époque - le Moyen Age est supposé exemplaire à ce propos -, on peut assister dès les XIVe et XVe siècles et de plus en plus vite ensuite, à une déchristianisation ou

plus exactement à une perte de la foi, à une dévaluation de la religion caractéristique de la France. L'irruption et le triomphe des valeurs matérialistes, puis de la philosophie des lumières, n'y sont sans doute pas étrangers. On voit donc aux XIXe et XXe siècles une église vide de croyants - mais non d'habitués - à laquelle la bourgeoisie ne demande que de faire perdurer par son discours, si la chose est possible, l'état de fait social de l'époque. Mais les ouvriers ont été, eux aussi, touchés par les valeurs marchandes et demandent à la terre ce qu'ils réclamaient précédemment au ciel, quand ils bâtissaient des cathédrales : le paradis. De plus, l'Eglise, pendant des siècles seule force dotée d'un projet mythique, réussit à s'engager dans toutes les mauvaises querelles : elle soutient le royalisme sous la révolution, elle embrasse la cause bourgeoise quand le milieu ouvrier exprime ses besoins, se trouve, officiellement du moins, du côté anti-dreyfusard, etc... Disons en bref qu'elle commet une faute majeure : elle s'engage, que ce soit en bien ou en mal. Par cela, à chaque nouvel engagement, elle parvient à déplaire à de nouveaux groupes de la population ; elle parvient à diviser les populations françaises.

Un dernier point, le point essentiel peut-être, pour expliquer la "disparition" de l'Eglise du champ mythique en France, pour expliquer son effondrement au XIXe - XXe siècle : il n'y a pas de tradition nationale dans l'Eglise catholique et universelle ; il n'y a pas non plus d'Eglise nationale, de religion propre à la France : elle reste une "fille aînée de l'Eglise" - italienne ... Le fait qu'il n'y eut pas de Dieu (ou de Dieux) français, propre(s) à exalter les sentiments nationalitaires et nationalistes qui apparaissent quelquefois - nous exceptons le court intermède de la déesse Raison -, peut avoir amené les citoyens français à un support modéré ou nul à l'égard de ce qui n'était pas leur Eglise, leur(s) Dieu(x). De par le fait qu'il était représenté physiquement à Rome, le Dieu chrétien était devenu Italien: les Allemands et les Russes avaient créé leur propre divinité, leur propre Eglise, leur propre liturgie, leur propre religion même ; rien de ce genre n'était arrivé en France. Le sentiment particulariste français n'avait existé que de manière bien trop faible, s'il avait jamais existé, pour avoir mené à la création d'une Eglise nationale, d'une religion

spécifique à la France, qui seule aurait peut-être pu cimenter ces provinces hostiles les unes aux autres, qui seule peut-être aurait pu créer la France et la faire brûler dans le coeur de tous, des membres de toute classe et de toute obédience politique.

On le voit, si la France d'avant la grande guerre est réputée pour être une grande puissance parmi les grandes puissances, et pour être de surcroît le centre intellectuel du monde, sa puissance est par certains côtés extrêmement fragile : elle possède une tradition nationalitaire - le patriotisme - relativement faible, et a perdu le culte du tyran (dans le sens grec du terme) salvateur, ne possède presque aucune tradition nationaliste (même s'il existe une doctrine nationaliste complète) et, l'esprit matérialiste dominant le champ culturel, aucun esprit religieux *(14) : la France est un pays sans projet, sans mythe propre à exalter ceux qui sont réunis dans ses frontières. A l'aube de la grande guerre, la France n'est pas sacrée aux yeux des Français *(15).

La "victoire".

Arrive la première guerre mondiale. A la différence des trois pays dont nous avons parlé, la France ne sort pas vaincue, ni dans les faits, ni psychologiquement, tout au moins dans l'esprit d'une majorité écrasante des citoyens français de la boucherie de 14-18. Opinion sans doute fausse, car, ainsi que le remarque Drieu la Rochelle, les Français ont eu besoin des Anglais, des Belges, des Italiens, des Russes, des Roumains, des Américains et de tous les peuples soumis à l'empire colonial pour arrêter les seuls Allemands ! La victoire n'est en tout cas pas recueillie par l'Europe ; la grande gagnante de cette guerre est l'Amérique qui commence, ex-colonie de l'Europe, à coloniser son ancien colonisateur : la décadence, phénomène qui touche les peuples vieillis, a atteint la France.

Il est évident, d'autre part, que cette guerre a pu créer dans l'esprit collectif un amour de la France, un amour pour ces terres si

chèrement payées. Il s'agit d'un sentiment nationalitaire confus, certes, mais puissant. Il entraînera une immense partie de l'intelligentzia vers les thèses nationalistes, et un éloignement presque aussi général de Maurras et de l'Action française pour les raisons que nous avons évoquées. Mais les gouvernements en place vont éteindre presque immédiatement la flambée nationalitaire et nationaliste en les exprimant par une seule préoccupation : les réparations. Le gouvernement ne s'intéresse à la France que par un seul aspect, l'économie. Après un moment d'unité, la France recommence à se défaire, le seul projet économique étant insuffisant pour unir les peuples de France. Et les Allemands ne payèrent pas ...

La bourgeoisie française avait vécu la guerre pour la première fois de son histoire - la conscription était universelle et obligatoire ! - et elle en avait gardé un souvenir des plus déplaisants. Elle n'alla donc pas jusqu'à recommencer la guerre, sans alliés américains cette fois, pour obtenir les fameuses réparations. Accepte-t-on de mourir pour des avantages économiques si l'on risque de ne pas en profiter ? Et une nouvelle guerre contre l'Allemagne correspondait exactement à se battre, à risquer de mourir, pour des avantages économiques, pour qu'"ils" paient. La France ne possède plus aucun projet apte à transcender ses populations. C'est l'époque où fleurissent - en opposition à l'Italie, à l'Allemagne ou à la Russie - les sociétés pacifistes; c'est l'époque des gouvernements radicaux ; c'est l'époque du vide mythique total.

La fuite.

La quasi totalité de l'intelligentzia s'insurge et réagit contre cela. Certains vont quêter ailleurs l'idéal disparu en France. Cet "ailleurs" est protéiforme, tant chacun va vers ce qui peut l'attirer.

Cet "ailleurs" est d'abord recherché au moyen des "paradis artificiels", plus exaltants que le royaume de médiocrité qui a gagné l'Europe et plus particulièrement la France. En utilisant l'expression "paradis artificiels", nous ne songeons pas tout particulièrement aux

drogues - quoique celles-ci jouent un rôle non négligeable dans cette recherche d'un absolu - mais surtout aux paradis-refuges de la vie imaginative. Baudelaire et Rimbaud déjà, s'insurgeant contre l'invasion de la sphère de l'idéal par les valeurs bourgeoises, avaient quitté ce monde pour celui du rêve ; mais l'exemple le plus frappant - avec, aussi, dans une certaine mesure, Claudel - est Huysmans, Huysmans qui fuit un monde matérialiste ignoble pour, avec des Esseintes, l'onirisme le plus pur, le plus troublant, le plus démesuré. Qu'on en juge à la lecture de A rebours ... Ce n'est même plus le matérialisme qui est rejeté, mais la matière.

Lors de l'entre-deux-guerres, les écrivains, les membres de l'intelligentzia, fuient physiquement le nouvel ordre des choses matérialistes, tel Malraux, qui quitte le vide français pour aller se perdre quelque temps en Extrême-Orient ; tel le groupe surréaliste avec son pape André Breton, qui "importe" l'Etranger en France, condamne radicalement la société française et occidentale, essaie de détruire l'"establishment" bourgeois, présente ses voeux au grand Dalaï-Lama ... Leur attitude qu'on a pu qualifier d'infantile traduit simplement le mal de civilisation qui affecte l'intelligentzia française.

> Pour ma part," écrivait André Breton, "il me plaît que la civilisation occidentale soit en jeu. Je n'attends pas de l'Orient qu'il nous renouvelle ou qu'il nous enrichisse en quoi que ce soit, mais bien qu'il nous conquière.
>
> La part du feu étant faite," écrit Jean Piron à ce propos *(16), "c'est-à-dire du besoin impérieux de scandaliser à tout prix, il n'en reste pas moins que la haine de la civilisation occidentale reste une attitude constante du surréalisme.

Par "civilisation occidentale", il faut comprendre (quoique les surréalistes vivent sur ce plan-là dans une confusion de pensée inquiétante et qu'ils comprennent le monde "blanc" en entier dans leur rage destructrice) la civilisation matérialiste née en Amérique et fort bien acceptée comme produit d'importation en France. Mais l'anathème se double d'un espoir. Une autre civilisation, peut-être, apportera un idéal, un mythe qui ramènera à la vie, qui régénérera le mon-

de - même si ce monde est conquis, même si ce monde n'est plus l'Europe !

Les Fausses Solutions.

D'autres encore pensent avoir trouvé la réponse aux problèmes du vide français en Italie, en Allemagne, en Russie. Aussi insatisfaits que les autres de l'état d'esprit régnant en France, ils vont tenter d'imposer leur solution par le biais de la politique, et ceci aussi bien dans les rangs de l'extrême-gauche que ceux de l'extrême-droite. Ainsi que le dit Germaine Bree *(17):

> Le besoin d'héroïsme qui, chez les romantiques dressait l'individu contre la société, s'inverse, se veut collectif et s'empare des idéologies ; qu'elles soient fascistes ou communistes importe peu.

Pour corriger un peu cette pensée, disons que l'après-guerre voit ceux qu'agite encore la passion, s'insurger contre l'idéologie dominante, qui se veut rationnelle et, surtout, paisible ; ceux qui veulent encore vivre luttent contre le rêve de "la mort tiède". Parmi ces vivants, qui ont choisi de vivre par le biais de l'action politique, de l'idéologie importée, puisque la France n'a pu créer une "philosophie de la vie", nous trouvons Bernanos, Malraux - revenu de ses périples asiatiques -, Rebatet, Giono, Aragon, Giraudoux, d'autres encore, et enfin, un certain Drieu.

Mais cette solution sera insatisfaisante car les clercs sont de mauvais politiciens. Quoique naïfs, ils se rendront vite compte, pour la plupart, qu'ils se sont engagés sur la mauvaise voie - et en entrant en politique, et en choisissant les partis qu'ils ont choisis. Il ont choisi l'extrémisme quand les valeurs bourgeoises ont imposé l'idée du moyen terme - du "ni chair ni poisson" - ; ils ont rêvé de l'unité des Français quand les chefs de parti défendent une classe de la population; ils ont cherché le chef, et ils ont trouvé - aussi bien chez Dorior que chez Thorez ou chez le colonel de la Rocque - des bourgeois timorés qui ne pensaient pas en termes de renaissance, mais en termes d'avantages matériels.

Bien vite pour la plupart, - mais trop tard, quelquefois -, ils quitteront la politique, quelquefois après avoir déchanté, ayant vu de plus près le paradis dont ils rêvaient, et tenteront de découvrir et de créer le sublime - pour reprendre l'expression stendhalienne - au seul endroit où on peut le trouver en France : dans l'art, qu'il soit littéraire, musical ou pictural ; dans l'oeuvre. La société bourgeoise, quant à elle, vivra sa mort tiède jusqu'à la débandade de juin 1940.

Notes à "Et la France ? "

*(1) Tous les mots soulignés dans cette citation l'ont été par l'auteur.

*(2) Henri Gobard, La guerre culturelle, Ed Copernic 1979. Il est à noter que ce point de vue est partagé de la gauche la plus extrême à la plus extrême droite par tous les intellectuels régionalistes, de Xavier Grall à Olivier Mordrel.

*(3) Il est intéressant de noter que, pour la plus grande partie, ces hérésies et schismes se sont développés de manière régionale. Ce sont les provinces d'Aquitaine, du Roussillon et de Provence, le sud en général qui étaient gagnées aux hérésies.

*(4) Stendhal. Mémoires d'un touriste. Tome I, Ed. du Divan p 131.

*(5) Stendhal, Id Tome I, p 122.

*(6) Par mythe, nous voulons signifier toute image exemplaire, propre à émouvoir, à faire mouvoir, les foules.

*(7) Stendhal, Id Tome I, p 82.

*(8) Nous pourrions renvoyer à ce propos à une remarquable pochade de Jean Dutourd, Mascareigne (Julliard, 1977) qui raconte l'histoire d'un nouveau Napoléon et de ses relations avec la France dite "profonde". Elles sont excellentes, en dépit de la censure, de la police, de la famine, de par le fait que, par la grâce de Mascareigne, la France redevient le centre du monde.

*(9) Nous nous arrêtons bien entendu à la vision des choses telle que l'on pouvait l'avoir au cours de l'entre deux-guerres.

*(10) Pendant près d'une décennie, des dizaines de milliers de militaires-choristes s'égosillèrent à tous les postes frontières, à chanter aux gardes frontières allemands : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorrai-ne!..." etc.

*(11). L'une des très rares exceptions, la seule peut-être, est Elie Faure - "nietzschéen de gauche", ainsi que l'appelait Montherlant - qui dans La sainte face (1916), exalte le génie créateur de la France dans la multiplicité de son tissu ethnique et historique qui, estime-t-il, a fait la France.

*(12). Léon Bloy. Introduction à Sueur de Sang. Ed. Mercure de France 1967.

*(13). Ceci peut expliquer le fait que de nombreux intellectuels, de Bernanos à Rebatet, après quelques contacts avec L'action française, s'en soient fort vite séparés.

*(14). Tout ce qui avait un nom était irreligieux ... Renan régnait ... La forte idée de l'individuel et du concret était obscurcie en moi ... La première lueur de vérité me fut donnée par la rencontre d'un grand poète ... Arthur Rimbaud. Pour la première fois, (ses) ... livres ouvraient une fissure dans mon bagne matérialiste ...
Claudel. Prose. Pléiade p.1109

*(15). La chose sera particulièrement éclatante lors de l'occupation allemande de 1940-1944, au cours de laquelle une écrasante majorité de Français s'accommodera fort bien, du moins dans un premier temps, de la présence étrangère, quand elle n'aidera pas l'occupant dans ses investigations contre les "mauvais Français", c'est-à-dire ceux qui sont patriotes ... Les mouvements autonomistes breton, flamand, basque, picard, etc... profiteront de l'effondrement du pouvoir central pour relancer avec succès le combat régionaliste.

*(16). In Le [illegible]n Sauvage, éd. Polemos, 1973

*(17). Littérature française, tome Le XXe siècle

UN ESSAI DE MISE EN PLACE DE DRIEU LA ROCHELLE DANS SON SIECLE.

Sans doute nous faut-il tout d'abord souligner la raison pour laquelle nous avons préféré user du terme de "mise en place", plutôt que de celui de "biographie", en titre de cette étude : il nous fallait indiquer, dès les premières lignes de ce chapitre, les limites que nous entendons lui donner. Un risque se présente en effet dès l'abord d'un travail de recherche qui, quoique essentiel à notre sujet, se doit ici d'être bref : il s'agit de ne pas confondre brièveté et vide : dans le cadre de notre travail, nous n'envisagions pas d'établir une biographie de Drieu la Rochelle - surtout après la somme de MM. Andreu et Grover publiée en 1979 chez Hachette. De ce fait, cette étude, que nous souhaitions faire aussi brève que possible, risquait d'être alors simple liste de dates, liste quelquefois étoffée jusqu'à devenir une étude de type "behaviouriste", bref une accumulation de faits. Même s'ils correspondent à des connaissances nécessaires, ceux-ci ne peuvent en rien expliquer les comportements, les engagements de l'auteur - et encore moins les thèmes qui jalonnent son oeuvre littéraire.

Il est de fait qu'une "mise en place" de Drieu est nécessaire, ne serait-ce que pour poser des jalons, pour situer un artiste dans sa société spécifique, possédant ses valeurs propres. Mais c'est bien plus au moyen d'une explication psychologique de l'écrivain - laquelle ne peut faire fi de son environnement - que l'on pourrait s'essayer à répondre aux questions que posent l'oeuvre et les thèmes que développe Drieu la Rochelle.

Nous ne souhaitons dans ce chapitre que mettre en place notre auteur, poser les jalons de sa vie, pour autant qu'ils nous aident à expliquer la thématique qui nous intéresse. La biographie fera, quant à elle, le corps de notre thèse, puisque chaque roman de Drieu est confession de lui-même, ou de son double rêvé du moment...

Qui est en fait Drieu ? En tant qu'"animal littéraire", la chose est éclatante, il est, pour une part non négligeable, produit de son époque. Par le choix de certains de ses thèmes, peut-être même de la

plupart d'entre eux, il est comparable à la plus grande majorité des artistes de sa génération, ceux qui ont entamé leur carrière littéraire à la fin de la première guerre mondiale, ou immédiatement avant. Que l'on songe à Paul Morand, à Bernanos, à Céline, à Aragon, à Malraux ou à Drieu, c'est la même thématique qui apparaît ; c'est la même décadence, la même fin du monde qui est décrite, très souvent dans un esprit semblable, de "journalisme sublimé". C'est le fameux "Tout est foutu." des derniers jours...

Cette thématique de la décadence est développée dans des mondes différents, dans des classes sociales de tout type ; elle indique des préoccupations variées, d'aspects aussi bien moraux que matériels ; elle se place à des degrés d'intensivité divers, certes. Mais tous les écrivains de cette époque développent, chacun à leur manière, la même problématique : celle des derniers jours d'un monde qui est le leur - et qu'à l'occasion, ils cherchent à quitter.

A quoi tient cette quasi-unicité thématique de la production littéraire - et même, de manière beaucoup plus générale, artistique et philosophique - de l'époque ? Les débuts du XXe siècle voient naître les premières attaques dirigées contre l'idéologie bourgeoise en France, idéologie jusqu'alors incontestée - sur le terrain - depuis son triomphe en 1789. La plupart des artistes - romantiques, symbolistes et autres - avaient déjà déploré, voire attaqué, l'état bourgeois, l'état de fait bourgeois, sans résultats tangibles. Or, un ébranlement semble soudain avoir lieu à la suite de la grande guerre. Ce sont d'abord les mouvements ouvriers - bientôt marxistes - puis les mouvements fascistes, qui semblent non seulement remettre en cause les prédicats de la vue du monde bourgeoise, mais encore faire vaciller la société qui en est issue. On voit alors apparaître une nouvelle forme de guerre, permanente, totale, "froide", une guerre idéologique : et au cours de cette guerre, les valeurs bourgeoises donnent l'impression de reculer. Drieu, parmi d'autres, assiste fasciné à cet affrontement discret et capital. Il prendra parti de manière naïve, de peur de rester hors du jeu qui se déroule. Il va surtout décrire le lent effondrement, tel qu'il le perçoit, du monde bourgeois dont il est issu, dans lequel il

a vécu. Il va, de manière à peine transposée, raconter la décadence de son monde et la sienne propre. Il va aussi raconter sa vie, de manière à peine transposée quelquefois, considérée par lui comme révélatrice de la mentalité bourgeoise qui s'effondre. Intéressons-nous donc à ceile-ci.

Les ouvrages qui nous seront essentiels pour mener à bien l'objet de notre étude dans ce chapitre seront tout d'abord la manière d'autobiographie que Drieu a écrite et fait publier sous le titre d'Etat civil. Les études consacrées à Drieu et à sa vie semblent toutes converger vers l'idée que la biographie du petit Cogle est en fait l'autobiographie de Drieu. Nous pouvons donc utiliser ce livre-confession sans la moindre vergogne.

Nous aurons aussi à user des renseignements que peut nous procurer la biographie de Drieu préparée par MM. Pierre Andreu et Frédéric Grover (Drieu la Rochelle, éd. Hachette 1979) afin de corriger la malhonnêteté avec laquelle Drieu a l'habitude de se présenter au lecteur...

Ce livre nous permettra d'arriver à donner brièvement une image extérieure que nous espérons plus exacte que celle que notre auteur développe avec tant de complaisance. Nous aurons par ailleurs à revenir sur ce véritable masochisme intellectuel, caractéristique de Drieu.

D'autre part, il faut penser que, tout comme le fera Sartre par la suite, Drieu estime qu'après un certain âge, tout est joué, l'homme est "programmé" pour son action future. Aussi Etat civil se consacre-t-il aux années d'enfance de l'auteur-Cogle, et s'arrête quand le héros a franchi le cap de la première adolescence *(1). A la suite de Drieu, de Sartre et de la grande majorité des psychologues modernes, nous adoprons ce point de vue et notre travail de "mise en place" qui insistera sur les années cruciales - celles de l'enfance, celles qui influencent une destinée - sera donc à plus que "mise en place", et passera plus vite sur les années ultérieures au cours desquelles Drieu offrira ce qui aura été engrangé.

Enfin, nous présentons dès l'abord nos excuses au lecteur pour notre recours systématique au nom "littéraire" des jeunes femmes qui

auront à apparaître ici et qui nous amèneront à utiliser sans cesse une formulation bien "alambiquée" lors de leur présentation. Les raisons qui nous ont amené à user de ce recours sont suffisamment claires pour que nous n'ayons pas à nous attarder à ce propos.

I. ENFANCE

> "Nous nous garderons bien de tirer de graves conséquences de ces petits faits, d'ailleurs fort peu prouvés ; nous sommes persuadés que des choses semblables arrivent tous les jours à beaucoup d'écoliers, qui deviennent des hommes fort insignifiants."
>
> Stendhal, Mémoires sur Napoléon.

Pierre Drieu la Rochelle naît le 3 janvier 1893 à Paris, d'Emmanuel Drieu la Rochelle et d'Eugénie Marie, née Lefèvre. Il est issu de lignées chouanne et "nordique". D'esprit peu sectaire, la grand-mère Lefèvre, "chouanne" de naissance, fera connaître à Pierre aussi bien la saga royaliste que la geste napoléonienne. C'est un aïeul de la lignée paternelle, soldat de l'empire, qui a incorporé au patronyme "Drieu" le sobriquet "la Rochelle", afin de se distinguer d'autres Drieu du régiment. Drieu se plaira à rappeler ce fait qui l'attache à l'épopée impériale , à la guerre.

Toute l'enfance et la jeunesse de Drieu seront dominées par des problèmes financiers incessants. En effet, d'une fortune coquette établie par le grand-père maternel - travailleur acharné et bourgeois dans toute l'acception du terme - il ne restera pas grand'chose après le passage dévastateur du père, Emmanuel. Celui-ci n'épouse Eugénie que dans un but lucratif, réservant son affection à sa maîtresse et faisant ainsi le désespoir de sa femme *(2). Il mangera la dot de celle-ci - et bientôt une bonne partie de la fortune Lefèvre - pour éponger les dettes incessantes qui résultent de son incapacité en affaires et les besoins d'argent qu'entraîne l'entretien de deux ménages. Ainsi que Drieu l'écrira dans une partie de son journal encore inédite *(3) :

> J'ai haï, craint mon père. Très tôt, j'ai pris parti pour lui contre ma mère parce qu'elle était attachée à lui. Mais le drame de la jalousie et le drame de l'argent étaient si déclarés dans ma famille (voir Rêveuse Bourgeoisie) qu'ils développaient puissamment au point de le transformer mon drame oedipien.

Ces drames le marqueront suffisamment pour qu'il lui soit nécessaire de régler ses comptes avec sa famille en 1934-35 à l'occasion du roman qu'il écrit alors : Réveuse Bourgeoisie, publié en 1937, roman où les personnages principaux - Camille, sa femme et son fils - revêtent un aspect presque caricatural *(4) et se perdent tous par l'argent. Quand le fils - Pierre Drieu la Rochelle, ou plus exactement son double rêvé - se rendra compte qu'il tient son "héritage génétique" - c'est-à-dire, outre l'aspect physique, la manière de penser et de vivre - de son père, il préférera disparaître, se "suicider" au moyen de la légion étrangère, et mourra, heureux, durant la grande guerre.

Son enfance se passe donc dans une atmosphère familiale des plus troublées. Il y échappe souvent lors de séjours chez ses grands--parents. Là, il va rencontrer un étranger de quelque stature, le dieu de la maison, et être dominé par lui : il s'agit de Napoléon. C'est ainsi qu'il pourra écrire :

> J'ai connu Napoléon avant la France, avant Dieu, avant moi. (Etat civil, p.37)

Celui-ci est considéré, ne serait-ce qu'à cause du patronyme, comme le père spirituel de la lignée paternelle, et les grands-parents maternels lui vouent un véritable culte - la grand-mère surtout - l'aspect guerrier de ce personnage compensant sans nul doute leur faiblesse dans le champ de l'héroïsme.

Certaines légendes familiales que Drieu rapporte - sans trop y croire visiblement - dans Etat civil (chap.V Traditions, p.39) s'essaient à remédier à ce trop grand pacifisme, mais sa grand-mère souffre trop de la poltronnerie de son mari pour ne pas s'évader dans le rêve avec son petit-fils, et dans l'espoir que celui-ci rétablira la situation.

C'est donc ainsi que Drieu vivra à l'heure impériale au moyen des albums illustrés que lui lit sa grand-mère, à l'heure - mais non à l'école - de la force et de la dureté *(5), à l'heure du chef. C'est en effet sans doute dès cette époque qu'apparaît dans sa pensée le culte de l'idée du chef - personnage charismatique, apte à émouvoir, à enthousiasmer et à unir un peuple - et celui de la nation en mouvement afin de réaliser les mythes que ce chef propose.

C'est aussi dans sa petite enfance, à l'âge de six ou sept ans dans son opinion, que Drieu fait connaissance avec la mort, la sienne et celle de l'Autre. Ce que l'on peut appeler le "flirt" de Drieu avec la mort commence en effet dès les premières années de sa vie par l'expérience ébauchée du jeu de "se donner la mort" - plutôt que du suicide - et par le jeu d'être mort. Il écrit son plaisir "d'être mort" dans Récit secret (pp.14-15) :

> ...il m'arrivait de jouer (...) "à être mort". C'était une ivresse triste et délicieuse (...) de m'imaginer dans un tombeau. (...) c'était être dans un lieu si obscur, si inconnu, que ce n'était nulle part et qu'on pouvait y entendre tomber goutte à goutte quelque chose d'indicible qui n'était ni de moi ni d'autres, mais quelque chose de subtilisé à tout ce qui vivait (...), qui vivait d'une autre façon infiniment désirable. (souligné par nous. P.G.)

C'est très peu de temps après qu'il reçoit une véritable révélation : on peut se donner ce plaisir d'une manière autrement efficace ; on peut être l'arbitre, le juge, de la durée de sa propre vie ; on peut se tuer, se faire mourir. Le jeu prend alors un caractère autrement attirant... Ainsi qu'il écrit dans Récit secret encore :

> ... à la suite d'une conversation entendue, j'avais compris qu'un homme peut "se donner la mort". (...). Le fait est que (...) l'extrême facilité, imaginais-je, le prodigieux résultat, la puissance d'irrémédiable de ce geste me fascinèrent. *(6).

De cette fascination au passage à l'acte, il n'y a qu'un pas qui sera - c'est toujours le cas chez l'enfant - vite franchi. Drieu peut se rappeler la scène, le lieu, l'heure, avec une précision photographique. Et jusqu'au moment où l'expérience s'interrompt à la suite d'un bruit dans le couloir, la fascination de l'acte dépassera toujours la douleur qu'il entraîne. C'est seulement lors d'une expérience ultérieure que la peur naîtra. Mais cette peur prend un caractère fugace et ambigu. Lisons encore Drieu dans Récit secret (pp.17-18) :

> Soudain, en effet, j'eus peur. Je regardais avec effroi le couteau qui restait engagé dans mon linge, dont je sentais la pointe. Ma volonté, possible, passait en lui ou elle m'échappait. (...). Je me faisais mal. Il me faisait mal. Ce ne fut plus de la peur (souligné par nous. PG.) ; une réaction de mécontentement, de colère m'occupa.

L'ennemi n'est pas la mort, mais le couteau. Le jeu de se donner la mort reste encore possible ; et si Drieu l'oublie un temps, chaque déception, chaque embarras, chaque contrariété pourra l'y ramener. Ce sera à l'occasion d'un examen qu'il rate "Sciences po", ou de l'ennui de la guerre *(7), ou du désespoir que lui amène la victoire des idéologies de la "mort tiède", en 1945, ou tout simplement du mal de vivre qu'il éprouve à se mouvoir dans un monde avec lequel il ne se sent aucune affinité.

Le véritable malaise associé à la mort - mais il s'agit de celle d'autrui - viendra plus tard, avec Bigarette. L'histoire est fort simple : au cours de vacances à la mer, le petit Drieu "s'amourache" d'une poule de jardin, Bigarette. Il la tuera à force de soins pervertis.

> Par exemple, je prétendais que l'écorce qui recouvrait les pattes frêles de mon amie était de la crasse et que je devais l'ôter. Avec mes ongles, je m'enhardissais petit à petit à l'écorcher vive. (...). Ce manège dura quelques jours. (...) ma grand-mère flaira quelque chose et m'épia. Ce fut ce jour-là que Bigarette mourut. *(8)

Lors d'une "cérémonie" particulièrement marquante pour l'enfant, c'est un véritable tribunal de famille qui se réunira de manière solennelle, afin de lui faire honte et de tuer dans l'oeuf les tendances criminelles qu'il manifeste. Il découvre alors "l'isolement superbe et effaré de l'assassin" (Etat civil, p.54). Mais les résultats de la scène familiale ne seront pas ceux que l'on peut imaginer... Ce n'est pas tant "mort" et "peur" qui seront associés dans l'esprit de l'enfant que "peur" et "oiseau".

> Depuis cet événement, écrit-il quelques lignes plus loin, je n'ai jamais pu toucher un oiseau sans pâlir.

Quant au flirt qu'il a vécu avec la mort, flirt dénué de charge émotionnelle négative, il pourra se poursuivre. Le second contrecoup de ce procès familial est intéressant aussi : Drieu va découvrir le complexe de culpabilité permanente. Au moment même où commence ce procès, il se voit monstrueux, prend à son égard la position de l'avocat général le plus sanguinaire, réclame la mort. Cette attitude restera chez lui permanente.

II. ECOLES

Le proscrit. Le nietzschéen. Le voyageur.

C'est seulement à l'âge de neuf ans en 1902 qu'il aura à fréquenter l'école. Il s'agit en l'occurence du collège mariste de Sainte Marie de Monceau. Il vivra là la solitude des forts en thème... De par sa faiblesse physique d'une part, et de l'ostracisme dont est presque toujours frappé le premier de la classe d'autre part - il semble s'agir d'une quasi-constante scolaire en France - Drieu n'est plus rien dans la cour de récréation. Plutôt que d'être un élève brillant, il souhaiterait dominer ses condisciples par les muscles ou tout au moins être populaire, être intégré au groupe. Mais, bien malgré lui et quoiqu'il en soit partiellement responsable *(9), il est rejeté déjà dans la tour d'ivoire des intellectuels des bancs d'école, dans le désert social. Dans son esprit - la chose est sensible dans Etat civil - ce sont ses condisciples qui ont raison, puisqu'ils forment la majorité, puisqu'ils pensent - à raison sûrement - du mal de lui... Mais ce rejet le trouble : on peut penser que ce sont cette solitude au milieu de la foule et cette faiblesse corporelle qui, parmi d'autres raisons, amèneront par la suite Drieu à abandonner quelquefois son rôle d'écrivain, d'artiste qui se met à l'écart - ou qui est mis à l'écart - pour s'engager dans les mouvements de foule, dans des mouvements politiques où une commune vision du monde unit l'un à l'autre, l'unit lui aux autres.

Drieu subit, peut-être un peu plus tard que ses condisciples, la crise religieuse traditionnelle à l'adolescence : en 1907, à l'âge de quatorze ans, il perd la foi. Il aura la chance de ne pas vivre alors cette période troublée au cours de laquelle aucune question ne trouve de réponse : sa mère lui a offert un livre fabuleux - dans le sens propre du terme : Ainsi parlait Zarathoustra.

Frédéric Nietzsche, philosophe-poète qui commence à peine à être connu en France, marquera Drieu pour le reste de sa vie. Il y retrouve avec bonheur, nombreuses, les notions qui ont dirigé sa vie jusqu'à présent : la mort de Dieu, le surhomme, l'idée d'aristocratie destinée à conserver et créer les valeurs (n'est-il pas le premier de sa

classe ?) - et il ignore superbement celles qui contredisent d'autres tendances qu'il manifeste *(10) - notamment l'éloignement de la masse *(11), le refus de l'embrigadement dans les querelles des médiocres. Son besoin des autres, des "frères humains" qu'il n'a jamais fréquentés, qu'il ne connaît pas, est trop grand pour qu'il suive les conseils d'un Zarathoustra. Montherlant écrivait dans Service inutile une admirable lettre d'un père à son fils qui se terminait par ces mots :

> Quand vous serez devenu ce rare exemplaire humain, qui seul me justifiera de vous avoir fait, alors sans doute le temps sera venu que vous vous fassiez tuer, pour les démêlés d'une civilisation dont vous ne vous sentirez pas solidaire". *(12)

Drieu, lui, se voudra toujours solidaire ; peu importe de quoi dans un premier temps. Qu'il admire et aime Zarathoustra, la chose est claire : on peut estimer qu'il souhaite lui ressembler ; mais il sera longtemps le Zarathoustra dégradé, celui qui a été parmi les hommes et voudrait y rester.

Il accomplit en 1908 - il a donc quinze ans - son premier voyage à l'étranger. Celui-ci a lieu en Angleterre. Il est reçu le temps des vacances dans la ville de Shrewsbury, dans la famille d'un pasteur *(13). L'Angleterre sera avec Nietzsche, l'un des grands coups de foudre qui parsèment l'adolescence de Drieu. Ces quelques mois de vacances lui permettent de percevoir une mentalité qui l'attire violemment ; ce sera à proprement parler une émotion et une joie de même intensité que celles qui assaillissent Stendhal quand, à la fin de Henry Brulard, il arrive en Italie. Tout comme Stendhal avec l'Italie, il va adopter l'Angleterre, sa patrie d'élection ; il va en adopter les habitudes, l'hygiène, les sports, la manière de s'habiller... Il va en adopter la culture *(14). Il ira même - Stendhal une fois de plus - jusqu'à s'attribuer des ancêtres anglo-saxons, rassemblant en un seul groupe Normands, Germains, Saxons..., groupe dans lequel il se sent intégré. Drieu se sent enfin membre - ne serait-ce que de manière spirituelle - d'un groupe. Mais il faudra bientôt rentrer à Paris, retrouver la solitude, le désert. La recherche d'intégration physique à un groupe continue...

III. APPRENTISSAGES

Littérature. Amours. Etudes.

Influencé, comme tous les lecteurs de sa génération, par le Journal d'Amiel, Drieu va se lancer lui aussi vers 1910 dans l'aventure du journal intime, poussant alors très loin l'introspection. Il commence d'autre part à écrire des poèmes et des contes d'inspiration nietzschéenne et d'annunzienne - Gabriele d'Annunzio vit à l'époque un succès phénoménal en France. Ces premières créations circulent dans un champ extrêmement étroit d'amis sûrs. On y retrouve l'esprit de Drieu, l'esprit de ceux qui ont pu le marquer : Nieztsche, avec l'esprit de dépassement, de surhumanité ; d'Annunzio qui, suivant les traces de Corradini, parle lui aussi d'hommes tels le Jules César de son maître à penser, durs et solitaires.

Parallèlement, il entame des études de droit - et d'anglais... -, entre à l'école des sciences politiques : il veut toujours cette intégration au groupe ; le moyen d'être intégré pourrait être un métier prestigieux, un rôle utile... D'autre part, il lit énormément, et de tout : aussi bien des ouvrages traitant de philosophie, que d'histoire, d'économie, de politique, de critique littéraire, etc,...

Il vit sa première expérience sexuelle avec une prostituée, à la veille de son dix-huitième anniversaire. L'expérience, telle qu'il la raconte dans l'Homme couvert de femmes (pp.115-116) est grotesque, proprement désastreuse. Pour ajouter à la chose, il en tirera une maladie vénérienne. Mais son attrait - sa fascination même - pour les prostituées, et tout ce qui peut rappeler la prostituée dans une femme, ne se démentira jamais : on n'oublie jamais la première fois. La position qu'il gardera à l'égard de la femme (et ceci aussi bien dans son comportement que dans son oeuvre) sera en cela constante.

Peu avant les examens de sortie de l'Ecole des sciences politiques, il tombe amoureux de la soeur de son meilleur ami, André Jeramec ; il épousera cette jeune fille - Colette - cinq ans plus tard. Entretemps, il rate ses examens, songe à se suicider, se voit proposer l'aide des Jeramec

l'aide des Jeramec afin de recommencer "Sciences po", la refuse, - l'histoire est racontée, à peine transposée, dans Rêveuse bourgeoisie - demande finalement son incorporation, commence son service militaire et découvre bientôt les "orages d'acier" ; il démentira l'hérédité : il ne sera pas un gigolo, comme son père.

IV. LA BIENHEUREUSE APOCALYPSE

Guerre. Extase. Création littéraire.

Nous avions soutenu dans les premières pages de notre chapitre que, dans une biographie, seule comptait l'enfance, voire, à en croire Sartre, la petite enfance. Cette règle se doit néanmoins de souffrir quelques entorses et c'est le cas chez Drieu comme chez tous les intellectuels de sa génération sans doute de par l'expérience vécue de 1914 à 1918. L'expérience de la guerre n'est peut-être pas essentielle dans la majorité des cas : toutes les générations - ou peu s'en faut - l'ont vécue sans pour cela évoluer de manière notable. Elles y ont seulement appris ce que l'on apprend depuis toujours, dans toute armée, ainsi que le dit Gide dans la préface de Vol de Nuit :

> Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir.

Mais la guerre de 14-18 a été une boucherie inqualifiable et d'une durée telle qu'elle a pu marquer en profondeur ceux qui l'ont subie. Ce fut le pour Drieu.

Drieu avait commencé son service militaire en novembre 1913. Peu avant d'être nommé caporal, le 25 avril 1914, il avait été passer une permission en Allemagne *(15), ce qui lui avait donné l'occasion de voir des Allemands, de les apprécier et, ainsi que le signale Pierre Andreu, d'admirer leur force allègre. Drieu fera son devoir, mais le déchirement qu'il vit à devoir se battre contre ceux qui sont ses frères au même titre que les Anglais est sous-jacent, d'autant plus qu'il méprise déjà cordialement les Français qui lui sont contemporains. Ses premiers essais mettent la chose en évidence *(16). Mais, ceci mis à

part, la guerre sera pour lui le théâtre d'un événement extraordinairement positif : il va être intégré au groupe. Pour prendre un autre exemple du même phénomène, songeons à Montherlant dans son roman Le Songe : Alban, le héros, s'engage uniquement pour faire partie du groupe, de la communauté guerrière : pour devenir un "homme total". Mieux encore dans le cas de Drieu, celui-ci découvrira qu'il est un "alpha" *(17) au sein du groupe.

En effet, le 23 août, il vit la bataille de Charleroi. Lors de la charge, il connaît une véritable extase qu'il essayera de retranscrire quelques années plus tard dans la nouvelle La Comédie de Charleroi. Après avoir rêvé de Napoléon à la lecture des albums que possèdent ses grands-parents, après avoir rêvé du chef à la lecture de Nietzsche, il devient le chef, le surhomme, celui qui se dépasse, se transcende et transcende le groupe : il mène la charge. Mais cette extase ne dure qu'un moment, le temps de courir quelques dizaines de mètres ; et d'autres nouvelles du recueil montrent les doutes qu'il éprouve quant à ses qualités de meneur d'hommes (nous songeons tout particulièrement à Le Voyage des Dardanelles) et plus généralement quant aux justifications de cette guerre. De plus, son ami André Jeramec est tué, il est lui-même blessé et évacué :

> Trop de ferraille. (...) Ca n'est pas une guerre pour guerriers. *(18)

Lors de sa permission de convalescence, il compose ses premiers poèmes de guerre. Il retourne au front - plus d'extase cette fois -, est promu sergent, est évacué à nouveau à la suite d'une grave blessure au bras à laquelle il fera allusion dans Gilles. De retour à l'armée, il se présente comme volontaire en 1915 pour le front d'Orient. Il racontera ses impressions de voyage et de guerre dans l'une des nouvelles qui composent le recueil La Comédie de Charleroi : Le Voyage des Dardanelles. Il est bientôt évacué pour dysenterie et découvre à l'occasion d'un séjour dans un hôpital toulonnais les Cinq grandes Odes de Claudel. La jeune femme qui lui a apporté cette oeuvre marquera suffisamment Drieu pour que, treize ans après, il l'utilise comme protagoniste dans l'un de ses plus beaux romans : Blèche. Andreu signale qu'il écrivait trente ans après la rencontre de cette femme :

[qu'] elle était restée une des présences féminines les plus constantes et les plus impérieuses dans la vie de [mon] âme. *(19)

Les Cinq grandes odes détermineront le style dont Drieu usera pour écrire ses propres poèmes. Ils sont en effet très claudéliens par la forme ; l'inspiration quant à elle est fort différente : c'est l'expérience de Charleroi ; l'impression d'avoir été l'un de ces êtres quasi-divins - les chefs - qui, poème après poème, est ressassée. Le souvenir du Napoléon d'Arcole et les influences nietzschéennes y sont sensibles. On y trouve aussi le déchirement de l'Européen impliqué dans une guerre fratricide, voire l'admiration ou même l'amour de l'Allemagne, de l'ennemi. Il s'agit pour lui d'unité européenne, pour d'autres de traîtrise ; l'agent double naît... Drieu vivra ses premières expériences avec la censure lors de la publication de ce recueil... Les poèmes seront finalement édités en 1917 sous le titre d'Interrogation.

Rétabli, Drieu est versé au 146ème régiment d'infanterie et est envoyé à Verdun en février 1916. Il évoquera plus tard cette bataille dans le Chien de l'Ecriture. A la fin du mois, blessé, il est évacué de l'enfer. Il passe une permission de convalescence à Paris, où il rencontre Louis Aragon avec lequel il se lie d'amitié. Celui-ci sera l'un des premiers, sinon le premier, à donner un compte-rendu du recueil Interrogation. Ce sont les débuts d'une grande amitié qui ne finira qu'avec la mort de Drieu. *(20)

En décembre 1916, Drieu est classé "service auxiliaire", probablement à la suite de pressions exercées par la famille Jeramec, extrêmement puissante et influente sur l'administration militaire. La chose a lieu à l'insu de Drieu qui fera des pieds et des mains pour être réintégré dans le service actif.

Interrogation paraît à la NRF en août, sans grand succès. Drieu entame sa carrière d'auteur pour initiés - d'auteur destiné au happy few, si l'on veut utiliser l'expression consacrée. Il subira ce destin jusqu'à sa mort, peut-être même encore plus aujourd'hui.

V. MARIAGE

> "Il paraît absurde qu'hommes et femmes partagent la même existence"
>
> Compton-Burnett,
> Family and Fortune.

En octobre, il épouse Colette Jeramec. C'était de la part de Colette, et pour utiliser l'heureuse notation de Gripari,

> un mariage d'amour, c'est-à-dire un mariage de raison fondé sur de mauvais calculs. *(21)

Drieu, lui, se marie la mort dans l'âme, n'éprouvant déjà plus - dès avant le mariage - aucun sentiment à l'égard de celle qui devient sa femme. C'est pour lui un mariage d'argent. Le mois suivant, à sa demande expresse, il est à nouveau versé dans le service actif, au désespoir de sa belle-famille qui fera tout - usant notamment du traditionnel chantage à l'affection - pour le faire changer d'avis. N'y parvenant point, elle multipliera les pressions auprès de l'administration militaire pour qu'on lui donne des postes peu dangereux et pour qu'enfin on le reclasse dans le service auxiliaire, à sa grande fureur. Retrouver l'extase de Charleroi lui semble interdit.

D'autre part, Colette a définitivement perdu son mari. Alors qu'il était au front, en effet, il est tombé amoureux de la femme qui deviendra l'infirmière Alice dans Gilles. Dans son esprit, la guerre, l'instabilité qui on résulte et l'amour - instable par excellence ? - semblent être liés.

Il passe les derniers mois de la guerre dans une position de "planqué" qu'il considère comme fort pénible. Le voilà interprète attaché à un bataillon américain, puis officier du train. En septembre 1918, il est promu adjudant. En mars 1919, il est démobilisé. De retour à Paris, il se met à fréquenter différents groupes littéraires, collabore de manière épisodique au magazine Littérature et bientôt à la NRF, déclenchant l'ire de Marcel Proust à l'égard de ce Monsieur Durieu de la Carelle... *(22). Drieu qui n'est capable que de "flirt"

vis-à-vis de la femme, Drieu pour qui la liaison, le collage, le mariage avec l'aimée (?) correspondent à différents degrés de la mort ; Drieu qui a peur de l'engagement, va se comporter vis-à-vis du groupe très exactement de la manière dont il se comporte vis-à-vis de la femme. Drieu sera à proprement parler "une coquette". On le verra tout au long de sa vie se lier avec tous les mouvements et à leur contraire, puis s'éloigner avec plus ou moins de fracas. Dans ses amitiés seulement, il sera fidèle. Ainsi, en octobre 1919, à Bruxelles, il rencontre Aldous Huxley. Ce sera le point de départ de relations qui ne se démentiront jamais, chacun d'entre eux surveillant la production littéraire de l'autre avec l'oeil de Chimène, en établissant des comptes-rendus extrêmement élogieux.

Au cours de l'année 1920, le second recueil de poèmes de Drieu, Fond de cantine, est publié. Celui-ci reste dans la droite ligne du premier, de par la forme, de par le fond, et de par le succès qu'il obtient. Dans un style qui reste très claudélien, ce sont les mêmes sentiments à l'égard du combat et de la fraternité qu'il engendre, du chef, de la mort, des "ennemis" allemands ...

Parallèlement, Drieu continue à fréquenter tous les cercles littéraires imaginables, papillonnant de l'un à l'autre et ne s'engageant dans aucun. En 1921, il participera malgré tout aux côtés des surréalistes au procès Barrès organisé par André Breton. Mais il déposera d'une manière tellement ambiguë, refusant de condamner en bloc, cité comme "témoin à décharge", que la chose sera des moins satisfaisante pour la chapelle surréaliste.

En 1921 aussi, Drieu et Colette divorcent. Vivant dès l'abord la position-type du héros qu'il créera plus tard - ou qu'il décalquera de lui-même...- ("Un homme embêté qui aussitôt trouve une femme, lui plaît, et par cela se tire d'affaire"), il continue sans nul doute à plaire à Colette qui lui laissera une petite fortune afin qu'il puisse se consacrer exclusivement à son oeuvre ; l'hérédité a parlé : Drieu est bien le fils de son père, le gigolo... Il est à noter que cet argent n'aidera Drieu que de manière très détournée à concevoir cette oeuvre. En effet, l'argent sera dépensé dans tout ce que Paris compte alors d'endroits à la mode, en alcool et en prostituées.

Cette vie de bâton de chaise n'empêchera pas Drieu de publier Etat civil en 1921. Dès la première ligne, le ton est donné :

> J'ai envie de raconter une histoire. Saurais-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? *(23)

L'oeuvre entière de Drieu sera une autobiographie, plus ou moins romancée, transposée, et ceci aussi bien à travers ses romans qu'à travers ses essais. En sont témoins ses premiers poèmes, et Rêveuse bourgeoisie, et Gilles, et Blèche, et L'Homme couvert de femmes, et Le jeune Européen, etc...

Etat civil publié, Drieu va s'empresser de dépenser le reliquat de la somme qui lui a été donnée par Colette en faisant un voyage en Algérie. C'est là, en janvier 1922, qu'il rencontrera celle qui deviendra Pauline dans le roman Gilles. Il accomplit avec elle un long périple qui les amènera finalement au Tyrol. C'est là qu'il écrira Mesure de la France. Ils quittent le Tyrol pour Venise où Pauline tombe malade. Drieu la quitte alors : elle mourra seule. Il écrira plus tard l'histoire de ses amours avec Pauline telles qu'il aurait aimé les vivre, après réflexion. Il avouera malgré tout (ne devrait-on pas dire "bien entendu" ?) *(24) dans ce roman l'abandon de Pauline. En décembre, Mesure de la France est publié.

Préfacé par Daniel Halévy, cet essai va agiter de manière étonnante, quand on voit son peu de diffusion, le cénacle intellectuel français. La raison de cette agitation est, semble-t-il, un problème de forme. Les Boileau du XX^{e} siècle ne peuvent admettre qu'un essai soit écrit à la manière dont Drieu le fait : ce genre interdit au "je" de se manifester. Or, Drieu ne sait toujours pas raconter une histoire autre que la sienne... Il développe ici, à la manière d'un flâneur, tous les thèmes qui ont pu marquer son enfance ou sa jeunesse : on retrouve l'idée de l'alliance entre les races nordiques - même si le mot n'est pas dit - témoignage de son éblouissement anglais et, plus tard, allemand et américain ; on y retrouve aussi exprimée ce qu'on a appelé "la loi des nombres". Selon Drieu, les nations ne pèsent que du poids de leurs hommes et de leurs femmes vivants. Cette idée, qui

vaut ce qu'elle vaut, amène par corollaire l'idée suivante : si la France n'est plus grand-chose dans le domaine contemporain, c'est parce qu'elle...

> a commis un crime. (...) [elle a] étouffé un fils dans son lit, elle perdra l'autre à la guerre. (...) La France n'a plus fait d'enfants. Ce crime d'où découlent les insultes, les malheurs qu'elle a essuyés depuis cinquante ans, (...) (Mesure de la France, p. 23)

Ceci explique aussi pourquoi elle n'a pu gagner la "grande guerre" qu'avec l'aide essentielle d'une multitude d'alliés ; que, seule face à l'Allemagne, elle l'eût inéluctablement perdue. Pire encore, cet effondrement de la natalité - comparé à d'autres pays européens - qui a amené l'amenuisement du poids de la France dans le monde, n'est lui-même que l'une des conséquences d'un fait initial : la France a perdu toute énergie, tout idéal ; la France est en état de mort tiède... Y a-t-il un remède à cela ? Pour l'instant, Drieu n'en voit pas. Au premier indice de mouvement, de vie, Drieu joindra ceux qui donnent l'impression de lutter contre cette mortelle tiédeur qui envahit la France : ce sera, mais bien plus tard, février 1934, et l'engagement.

Au cours de l'année suivante, Drieu rencontre Jacques Rigault, lequel lui inspire la nouvelle La Valise vide qu'il fait publier en août 1923 à la NRF où il est par ailleurs présent à chaque parution. Vers la fin de l'année, il écrit dans la Revue de l'Amérique Latine un article sur le mouvement politique, où l'on voit bien que tel parti ne lui plaîra pas de par son idéologie, mais de par le fait qu'il bouge. Face à l'état de mort français, Drieu cherche la vie, ou ce qui lui ressemble.

En vacances avec Aragon, de juillet à octobre 1924, Drieu écrit L'Homme couvert de femmes. Il rencontre Dora - c'est le nom qu'il lui donne dans Gilles - l'un de ses nombreux rêves américains. Elle songe à divorcer pour l'épouser. Un an plus tard, en avril 1925, le rêve volera en éclats : Dora retourne en Amérique et signifie à Drieu la fin de leur liaison. Cet incident sera rapporté, à peine transposé, dans Gilles.

En 1924, la NRF publie Plainte contre inconnu. Cette nouvelle rencontre d'emblée un grand succès... auprès de la critique... Le public quant à lui continuera à bouder les oeuvres de Drieu.

VI. FIN D'UNE LIAISON, FLIRTS DIVERS.

L'année suivante, deux faits extrêmement importants prennent place, outre la rupture avec Dora. Tout d'abord, en juin 1925, la mère de Drieu meurt, jeune encore mais ravagée littéralement par les soucis que lui a causés son mari. Drieu avait déjà ressenti avec sa grand-mère le drame du vieillissement, de la dégradation de l'être aimé, voire de soi-même. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne détestait pas l'idée de mourir jeune, en pleine vie. Cette hantise du vieillissement et de la dégradation était visible déjà dans Mesure de la France ; on la verra partie intégrante, de plus en plus envahissante, de son oeuvre, aussi bien philosophique que littéraire, et de son "action politique".

Le second fait important est la grande rupture que Drieu opère avec les surréalistes à l'occasion de la lettre ouverte à Aragon, publiée dans la NRF. Que reproche-t-il aux surréalistes ? De son point de vue, ils trahissent leur rôle et, selon une vieille habitude des intellectuels français, sombrent dans la fange politique. On le voit, le Drieu de 1925 est à l'opposé absolu de celui dont certains ont voulu imposer l'image d'Epinal. S'il ressent toujours le besoin d'être intégré au groupe, à la vie, il refuse totalement, à cette époque, la solution du parti et des masses qu'il agite. Aragon répond à cette lettre d'une manière qui s'apparente moins à la discussion de fond réfléchie qu'à la bordée d'injures. La rupture entre Drieu et Aragon est consommée, quoique... L'un et l'autre se dédieront respectivement leurs oeuvres et Aragon fera tout pour sauver Drieu en 1945, tout comme Drieu avait fait beaucoup pour éviter à Aragon les méfaits de l'occupation allemande.

En septembre, un mois après cette "rupture" retentissante, Drieu envoie à la NRF le manuscrit de L'Homme couvert de femmes. La NRF publiera le livre, dédié justement à Louis Aragon, en novembre de la même année. A peine a-t-il envoyé le manuscrit à la

NRF qu'il part pour l'Italie. A Florence, il fait connaissance de Norman Douglas et rencontre celle qui sera Edwige dans la nouvelle intitulée L'Intermède romain, écrite en 1943. Une liaison s'ébauche entre Drieu et Edwige, ce qui n'empêchera pas Drieu de se fiancer à la Marianne d'Intermède romain au cours d'un séjour qu'il passe à Nice avec Edwige ! Après ces fiançailles sans suite, il repart avec Edwige en voyage à Rome, où il séjourne avec elle jusqu'en février 1926, date de leur rupture.

Lors de vacances qu'il prend en été de la même année, en compagnie d'Emmanuel Berl, Drieu écrit le jeune Européen. L'arrivée de Béatrix, l'une des protagonistes et la fiancée de Drôle de Voyage, va bouleverser sa retraite. Il va en tomber amoureux et être repris par ses rêves de mariage. Il partage alors son temps entre l'Espagne, où Béatrix est partie passer l'hiver avec ses parents, et Paris, où il poursuit une liaison avec une comtesse - de Bécourt dans le roman. La chose se terminera sur la rupture avec les deux femmes.

D'autre part, 1926 voit la première plongée de Drieu dans le débat idéologique, voire politique. A l'occasion d'une enquête menée par la Revue hebdomadaire à propos de "la jeunesse littéraire devant la politique", Drieu commettra un article intitulé La jeune Droite dont toutes les idées, remarque Paul Souday dans Le Temps, sont de gauche. Il adhère aussi à un mouvement créé par Ernest Mercier : Le Redressement Français. Il assistera à une séance de ce mouvement, mortellement ennuyeuse ; la leçon sera suffisante pour qu'il ne songe plus à adhérer à quelque mouvement politique que ce soit pendant plusieurs années.

L'année 1927 sera extrêmement remplie. Tout d'abord, la NRF publie Le jeune Européen, qui vit le même sort que les oeuvres précédentes - soulevant des polémiques passionnées et ne vivant aucun succès commercial - , et les éditions du "Sans Pareil" publient La suite dans les idées. De février à juillet, en collaboration avec son ami Emmanuel Berl, il publie une revue à caractère moral, plutôt que politique et littéraire : Les derniers jours (dans Gilles, L'Apocalypse), qui connaîtra un succès relatif. La parution en cessera après sept

numéros. Et aussi, Drieu rencontre Olesia Sienkiewicz, fille d'un banquier parisien, et il en tombe amoureux. Une fois n'est pas coutume, après de brèves fiançailles, ils se marient en septembre de cette même année. Mieux encore, après la cérémonie du mariage, après même le voyage de noces qu'ils passent à Guethary, Drieu est toujours amoureux de sa femme. Mais ce très long feu de paille, presque inimaginable chez lui, touche à sa fin. En attendant, il écrit Blèche et, de retour à Paris, Genève ou Moscou, pendant qu'Olesia passe quelque temps aux sports d'hiver. Il rencontre ainsi Malraux : c'est le début d'une grande amitié.

La publication, début 1928, de Genève ou Moscou, entraîne les phénomènes habituels au "cas Drieu" : empoignade des critiques et indifférence du public. Comme c'avait été le cas lors de la parution de Mesure de la France, les positions ambiguës - qui peuvent être appréciées à la fois par la droite et par la gauche - que Drieu défend tout au cours de cet ouvrage amènent les politiques de toutes tendances à s'emparer de lui, ou tout au moins, à tenter la chose. C'est qu'on trouve chez Drieu de quoi satisfaire aussi bien les intellectuels de l'Action française que ceux des mouvements du centre ou de gauche. Mais il ne va pas assez loin dans aucune des directions, ce qui peut expliquer les invites plus ou moins brutales qui lui sont faites. Drieu acceptera, selon son habitude, de se laisser conter fleurette quelques moments - par les communistes, les royalistes et les radicaux - puis signifiera leur congé à ses soupirants.

Bientôt, il part en Grèce - ce voyage lui inspirera sans doute Une femme à sa fenêtre - sans Olesia. Est-ce vraiment l'exemple de ses parents, ainsi que le suppose Aragon dans le portrait qu'il brosse d'Aurélien, qui amène Drieu à ne jamais aimer longtemps une femme, surtout quand il l'a épousée ? Quoi qu'il en soit, la preuve est maintenant faite : pour Drieu, il n'y a pas d'amour durable.

Blèche a été publié et figure en bonne place dans le groupe des candidats au prix Goncourt, avec un roman de Malraux, Les Conquérants, qui prendra finalement le pas sur Blèche. La chose n'influe aucunement sur l'amitié qui est la leur, car Drieu - dans la rage auto-dépréciative qui est la sienne depuis l'enfance - prise le roman de Malraux qu'il met bien au-dessus du sien.

La rupture officielle entre Drieu et sa femme a lieu en janvier 1929, quand Drieu rencontre Victoria Ocampo. Il entame une liaison avec elle et l'accompagne lors d'un voyage en Angleterre. Revenu à Paris, alors qu'elle retourne en Argentine, il abandonne le domicile conjugal, au désespoir d'Olesia. Ils passeront néanmoins les vacances d'été ensemble, cette année, ainsi qu'en 1930 et 1931. C'est seulement alors que la séparation, puis le divorce auront lieu.

Entre-temps, sous le coup du suicide de Jacques Rigault, il écrit en novembre 1929 Adieu à Gonzague et se lance dans Le Feu follet, tous deux publiés en 1931. Il finit et publie Une femme à sa fenêtre, écrit et fait jouer, en mai 1931, L'eau fraîche, qui connaît un succès relatif (52 représentations), collabore à la NRF à l'occasion de deux articles, l'un consacré à Aldous Huxley *(25), l'autre à Malraux *(26). Encouragé par le succès de L'eau fraîche, il écrit aussi une comédie, Gilles, sur la jalousie des hommes dans l'amitié : elle ne sera ni publiée ni jouée. Il s'attèle enfin à la rédaction de L'Europe contre les patries, publié en 1931, qu'il dédie à Gaston Bergery. Il y est ferme partisan de l'Europe et demande aux nationalistes d'oublier les patries puissantes pour s'atteler à un destin plus grand : l'Europe.

VII. L'ARTISTE INDEPENDANT

En juillet, il a signifié au gouvernement son refus d'accepter la légion d'honneur que celui-ci lui propose. Il écrit à Louis Planté, haut fonctionnaire du ministère chargé de ces questions :

> Vous avez bien voulu m'écrire au sujet d'une proposition à la légion d'honneur qui me concerne. J'ai le regret de vous avouer que la conception extrêmement libre que je me fais de l'art m'interdit de rechercher et aussi bien d'accepter tout honneur officiel. (cette dernière phrase soulignée par nous. P.G.)

Nous sommes encore fort loin de l'écrivain engagé.

Les formalités du divorce bientôt en train, il participe à la création de la revue Sur, dirigée par Victoria Ocampo, devenue l'égérie de Drieu. Il comparera l'influence qu'elle possède sur lui à

celle qu'une Madame de Stael pouvait avoir sur Benjamin Constant. Quelques mois plus tard, à la demande de Victoria, il entame une série de conférences en Argentine, consacrées à la crise de la démocratie en Europe. C'est là qu'il est amené à se rendre compte que quelque chose bouge vraiment dans l'ancien monde. D'abord, le 31 juillet, les Nazis gagnent les élections ; 250 députés nationaux-socialistes entrent au Reichstag. Ensuite, les élites argentines sont passionnées par ce qui a lieu en Russie, en Italie, en Allemagne, par la fracture qui semble apparaître en Europe entre un esprit vieillissant et ce qui pourrait être une renaissance. Sommé par son public à choisir entre fascismes italien, allemand et russe, Drieu semblera se déclarer pour le national- bolchevisme russe.

VIII. L'ENGAGEMENT : LE CHOIX COMMUNISTE

"Il ne m'agrée pas de voir un peuple jadis si grand, désormais couché sur le sol, impotent..."

A. de Gobineau
Les pléiades.

Mais la chose la plus importante de ce voyage est sans doute la rencontre avec Borgès. Ce sera le coup de foudre réciproque. Au cours de l'une de leurs promenades nocturnes, Borgès racontera à Drieu l'histoire d'un petit dictateur bolivien qui, plus tard, fera la matière de L'homme à cheval.

Revenu d'Argentine, il passe un court moment en France, où tous ses amis marxistes espèrent bien, en l'entendant, le voir rejoindre tôt ou tard les rangs de la gauche communiste. Il décide d'ailleurs de rejoindre le Front commun, organisation politique de tendance gauchisante, regroupant pacifistes, syndicalistes, jeunes radicaux n'espérant plus de réforme de leur parti, socialistes et communistes dissidents. Mais cet engagement politique ne sera qu'un feu de paille. La dichotomie socialisme ou fascisme ne lui plaît guère, et il écrit dans un article intitulé Nietzsche contre Marx (repris dans Socialisme fasciste par la suite) que fascisme italien et communisme russe sont fondés sur la même philosophie à caractère

nietzschéen, reposent tous deux sur le chef et le groupe qui entoure le chef.

L'année 1933 sera aussi extrêmement chargée quant au rythme de travail. Il commence à écrire La Comédie de Charleroi, recueil de nouvelles qui sera publié l'année suivante ; publie Drôle de voyage qu'il dédie à Victoria Ocampo, fait un voyage en Espagne avec Nicole B. au cours duquel il rencontre Ortega y Gasset ; écrit le Chef, pièce qui sera jouée par les Pitoëff mais qui n'obtiendra qu'un succès relatif ; publie dans La Nacion de Buenos Aires un long article sur La Condition humaine de Malraux. Dans les derniers jours de l'année paraît la traduction qu'il a faite - avec Jacqueline Dalsace - de la nouvelle écrite par D. H. Lawrence, L'homme qui était mort.

La préface de cette nouvelle, écrite par Drieu est extrêmement intéressante pour comprendre la position de Drieu à cette époque, face au monde auquel il se trouve confronté. Il développe ici ses idées sur la politique et la sexualité, établissant - à juste titre peut-être - qu'il existe un lien étroit entre l'une et l'autre. Pour reprendre la formulation d'Andreu, Drieu dit dans cette préface que :

> il y a une bonne politique de la sexualité : faites-moi de la bonne politique, vous aurez une bonne sexualité... *(28).

C'est-à-dire, dans la vision de Drieu, qu'il y aura enfin une bonne relève des générations ; les couples ne vivront plus dans l'égoïsme dû aux valeurs bourgeoises qui gouvernent la France *(29). Selon Drieu, quelques gouvernements ont entendu ce discours et l'ont mis en pratique ; ce sont les régimes totalitaires, Rome et Moscou. Berlin est toujours inexistant dans son esprit. Début 1934, La Comédie de Charleroi est publiée et obtiendra le prix Renaissance.

IX. L'ENGAGEMENT : LE CHOIX FASCISTE

Sur les instances de Bertrand de Jouvenel, Drieu part à Berlin, à l'occasion d'un colloque du "Sohlbergkreis", association de rapprochement franco-allemand dirigé par Otto Abetz. Drieu y fait une

conférence importante et a ensuite l'occasion de voir ce qu'il imagine être l'Allemagne profonde, remuée de fond en comble par le phénomène nazi. Pour un homme que la tiédeur mortelle de la France effraie, l'Allemagne de 1934 a de quoi séduire, il faut le reconnaître. Les jeunes que l'on présente à Drieu sont enthousiastes, croient en un idéal et agissent en fonction de celui-ci. Drieu est donc séduit, avec des réserves de taille...

Revenu en France, il vit les émeutes de février 1934, émeutes antiparlementaires, mais plus encore anti "ordre établi". C'est aussi la réaction violente d'anciens combattants déçus, ce qui rapproche encore plus Drieu, l'ancien combattant, de ces émeutiers.

C'est sans doute le déroulement des émeutes des 4 et 6 février qui amènera Drieu à prendre la position que l'on sait, et à s'engager pour quelque temps sous une bannière - le fascisme - derrière laquelle il croit percevoir une éthique. Rappelons la fascination qu'il éprouve pour le groupe, pour le mouvement - le dynamisme - qui en émane ; rappelons le lien qu'il établit entre politique et sexualité - laquelle doit amener le nombre... Rappelons encore la France, que tous les intellectuels de l'entre-deux-guerre s'accordent à considérer comme individualiste, pusillanime - lâche peut-être - et diminuée ; une France gouvernée par un système parlementaire qui n'a, selon ces mêmes intellectuels, résolu aucun des problèmes qui se posent à la génération de Drieu, par attentisme, mollesse ou corruption. Le premier mouvement de masse à contester cet état de fait qui semble désastreux est mené par ceux qu'on appelle à tort - il s'agit tout bonnement des ligues - "les fascistes". Drieu se mêlera aux rangs de ceux qui ont bougé les premiers. Et les communistes de l'"ARAC" ne manifesteront que deux jours plus tard.

Le fait que les fascistes n'aient su que faire, une fois la foule lancée *(30), ne gêne pas Drieu. La situation a bougé par la grâce d'une droite, dite fasciste, il la rejoint - sans jamais rencontrer un seul de ses représentants sinon son ami, Bertrand de Jouvenel. Il se déclare fasciste, rompt avec le front commun, collabore à la Lutte des jeunes, hebdomadaire lancé par Jouvenel.

Mais bientôt son père meurt. Drieu, qui s'est déjà redétaché du combat politique, entame ce qui sera le grand roman-règlement de compte familial : Rêveuse Bourgeoisie. Il prépare aussi, lors de vacances qu'il passe à Belle-Ile, un recueil d'essais, décide Pitoëff à monter Le Chef et, à partir du mois d'août, entreprend un long voyage en Europe centrale pour le compte du journal Marianne, que dirige son ami Emmanuel Berl. Les reportages paraîtront de fin novembre 1934 à fin janvier 1935. Il y dénonce le danger que le nazisme fait planer sur l'Europe, et son racisme zoologique aberrant. En 1934 encore, il fait paraître son Journal d'un Homme trompé et un volume d'essais politiques. Celui-ci provoque les empoignades traditionnelles de la critique et le traditionnel racolage de la part de partis politiques opposés qui suit chacun de ses essais. Comme toujours, il satisfait, en les laissant sur leur faim, intellectuels de gauche, de droite, et partisans de la "tour d'"ivoire" *(31). Malgré son titre - Socialisme fasciste - le livre gardait une totale ambiguïté, bien propre à Drieu. Le titre de l'essai lui-même est fort ambigu dans sa brutalité.

En janvier 1935 a lieu la rencontre avec Beloukia. C'est le début d'une liaison qui durera jusqu'à la fin de sa vie. Drieu, dans son journal, soupçonnera Beloukia d'avoir influé, sans l'avoir voulu sans doute, sur son engagement politique. Il aura cependant l'honnêteté de balayer ces soupçons en considérant le fait qu'il s'était engagé dans les rangs fascistes près d'un an avant cette rencontre *(32). De plus - hasard ou résultat de la rencontre - cette rencontre coïncide avec une période de pause politique de la part de Drieu.

Il faut dire ainsi que le signale Grover dans son Drieu la Rochelle que :

> Dans La Comédie de Charleroi, (...) il avait diagnostiqué en lui le besoin de se désengager aussitôt après un bref engagement. "Je n'ai jamais eu besoin d'action que par spasmes. (...) il m'a bien fallu composer un rôle qui est de toucher à tous les côtés d'une situation, sans jamais m'engager à fond dans aucune de peur de perdre des moyens de comparer".
> La Comédie de Charleroi. p.238 .

conférence importante et a ensuite l'occasion de voir ce qu'il imagine être l'Allemagne profonde, remuée de fond en comble par le phénomène nazi. Pour un homme que la tiédeur mortelle de la France effraie, l'Allemagne de 1934 a de quoi séduire, il faut le reconnaître. Les jeunes que l'on présente à Drieu sont enthousiastes, croient en un idéal et agissent en fonction de celui-ci. Drieu est donc séduit, avec des réserves de taille...

Revenu en France, il vit les émeutes de février 1934, émeutes antiparlementaires, mais plus encore anti "ordre établi". C'est aussi la réaction violente d'anciens combattants déçus, ce qui rapproche encore plus Drieu, l'ancien combattant, de ces émeutiers.

C'est sans doute le déroulement des émeutes des 4 et 6 février qui amènera Drieu à prendre la position que l'on sait, et à s'engager pour quelque temps sous une bannière - le fascisme - derrière laquelle il croit percevoir une éthique. Rappelons la fascination qu'il éprouve pour le groupe, pour le mouvement - le dynamisme - qui en émane ; rappelons le lien qu'il établit entre politique et sexualité - laquelle doit amener le nombre... Rappelons encore la France, que tous les intellectuels de l'entre-deux-guerres s'accordent à considérer comme individualiste, pusillanime - lâche peut-être - et diminuée ; une France gouvernée par un système parlementaire qui n'a, selon ces mêmes intellectuels, résolu aucun des problèmes qui se posent à la génération de Drieu, par attentisme, mollesse ou corruption. Le premier mouvement de masse à contester cet état de fait qui semble désastreux est mené par ceux qu'on appelle à tort - il s'agit tout bonnement des ligues - "les fascistes". Drieu se mêlera aux rangs de ceux qui ont bougé les premiers. Et les communistes de l'"ARAC" ne manifesteront que deux jours plus tard.

Le fait que les fascistes n'aient su que faire, une fois la foule lancée *(30), ne gêne pas Drieu. La situation a bougé par la grâce d'une droite, dite fasciste, il la rejoint - sans jamais rencontrer un seul de ses représentants sinon son ami, Bertrand de Jouvenel. Il se déclare fasciste, rompt avec le front commun, collabore à la Lutte des jeunes, hebdomadaire lancé par Jouvenel.

Mais bientôt son père meurt. Drieu, qui s'est déjà redétaché du combat politique, entame ce qui sera le grand roman-règlement de compte familial : Rêveuse Bourgeoisie. Il prépare aussi, lors de vacances qu'il passe à Belle-Ile, un recueil d'essais, décide Pitoëff à monter Le Chef et, à partir du mois d'août, entreprend un long voyage en Europe centrale pour le compte du journal Marianne, que dirige son ami Emmanuel Berl. Les reportages paraîtront de fin novembre 1934 à fin janvier 1935. Il y dénonce le danger que le nazisme fait planer sur l'Europe, et son racisme zoologique aberrant. En 1934 encore, il fait paraître son Journal d'un Homme trompé et un volume d'essais politiques. Celui-ci provoque les empoignades traditionnelles de la critique et le traditionnel racolage de la part de partis politiques opposés qui suit chacun de ses essais. Comme toujours, il satisfait, en les laissant sur leur faim, intellectuels de gauche, de droite, et partisans de la "tour d'ivoire" *(31). Malgré son titre - Socialisme fasciste - le livre gardait une totale ambiguïté, bien propre à Drieu. Le titre de l'essai lui-même est fort ambigu dans sa brutalité.

En janvier 1935 a lieu la rencontre avec Beloukia. C'est le début d'une liaison qui durera jusqu'à la fin de sa vie. Drieu, dans son journal, soupçonnera Beloukia d'avoir influé, sans l'avoir voulu sans doute, sur son engagement politique. Il aura cependant l'honnêteté de balayer ces soupçons en considérant le fait qu'il s'était engagé dans les rangs fascistes près d'un an avant cette rencontre *(32). De plus - hasard ou résultat de la rencontre - cette rencontre coïncide avec une période de pause politique de la part de Drieu.

Il faut dire ainsi que le signale Grover dans son Drieu la Rochelle que :

> Dans La Comédie de Charleroi, (...) il avait diagnostiqué en lui le besoin de se désengager aussitôt après un bref engagement. "Je n'ai jamais eu besoin d'action que par spasmes. (...) il m'a bien fallu composer un rôle qui est de toucher à tous les côtés d'une situation, sans jamais m'engager à fond dans aucune de peur de perdre des moyens de comparer".
> La Comédie de Charleroi. p.238 .

Andreu, Grover (op. cit. p.296), l'agent double est là, en filigrane. Il écrit encore quelques articles dans Révolution et dans l'Europe nouvelle, mais consacre en fait tout son temps à rédiger Rêveuse Bourgeoisie - et à aimer Beloukia. Il écrit aussi la nouvelle intitulée l'Agent double qui paraît en juillet dans la NRF. Pour la première fois est développé le personnage du traître, le thème de la trahison. On l'a déjà bien vu lors de "l'incident Bigarette", lors de son expérience scolaire : Drieu prend avec une facilité extraordinaire la position de l'Autre, son opposé *(33). Il ne peut adhérer à quoi que ce soit sans être aussitôt violemment attiré par son contraire. Il est significatif à ce propos que le héros de cette nouvelle, jamais nommé, soit "communiste" d'abord, "tsariste" ensuite. Drieu pourrait à tout moment passer du "tsarisme" - ou du fascisme - au communisme ; il pourrait être un traître.

En septembre, il est invité à faire un séjour en Allemagne par Otto Abetz. A Berlin, on lui fait rencontrer tous les dignitaires du régime, mais la rencontre essentielle sera celle de Ernst Von Salomon. De lui, il écrit à Beloukia :

> C'est beau de voir un homme au-dessus des événements. Il a tout fait pour créer ce régime *(34) et il refuse les honneurs, un vrai aristocrate.

Etre au-dessus des événements, se détacher du cirque politique . Rêve fugace.

La politique le reprend : du 10 au 15 septembre, il assiste au congrès de Nürenberg. Le film que Leni Riefenstahl en a fait, peut nous donner une idée précise du spectacle extraordinaire que donne ce congrès. Drieu, comme tout le monde, est ébloui. Quelques jours après, il part pour Moscou où il restera une semaine : c'est le même éblouissement. Ces vacances d'automne sont bien représentatives de l'attirance qu'éprouve Drieu pour ce que l'on assure être des "contraires" ; il montre son esprit d'"agent double" quoique, à la réflexion, le spectacle qu'offrent ces deux pays est-il différent ?

Aux sports d'hiver, il finit de rédiger Rêveuse Bourgeoisie et écrit un petit roman, Beloukia, sur le thème de la trahison. L'agent double encore... Ce roman paraîtra en 1936.

L'année 1936 sera l'année "politique" de Drieu. Dès la création du P.P.F. par Doriot, le 28 juin, il adhère au parti, devient membre du comité central, écrit régulièrement dans L'Emancipation nationale, organe du parti. Dans Avec Doriot, il explique sa position, ou disons son engagement, en quelques lignes :

> Oui, nous avons tous été tentés par Moscou. Ça a été la grande tentation pendant des années. La tentation de notre faiblesse *(35). Comme nous ne faisions rien en France, nous rêvions de ce qu'on faisait là-bas (c'est nous qui soulignons. P.G.). Mais depuis, nous nous sommes aperçus qu'on se remuait partout, en Italie, en Allemagne, aux Etats- Unis, etc... Et qu'il fallait tout de même que nous nous y mettions. *(36)

X. LE DESENGAGEMENT

Drieu "s'y est donc mis". Il retourne en Allemagne, visite un "camp de chef" au sujet duquel il publie un article enthousiaste dans Marianne, puis part en Italie. C'est là, le 26 juillet, soit un mois après son engagement au P.P.F., que son besoin spasmodique d'action marque un signe d'essoufflement *(37). Il part voyager en Algérie, puis va en Espagne sur le front. Ses "notes espagnoles" lui permettront d'écrire le dernier épisode de Gilles. La politique ? Elle s'enfonce peu à peu dans le passé. En date du 10 octobre, dans une lettre citée par Le Magazine littéraire, il parle de "déception politique" ; bon moyen de dire que tout est fini. Drieu restera membre du P.P.F., malgré tout, vaille que vaille, jusqu'à la fin de l'année 1938 : ne pas abandonner si vite... Nous avons d'autre part donné dans notre introduction, les raisons pour lesquelles, selon Jouvenel, Drieu était resté si longtemps au Parti alors que celui-ci ne l'intéressait plus.

Mais ces années 1937-38 seront surtout pour lui des années de production littéraire intense, au cours desquelles il livrera ce que l'on peut considérer commes ses deux chefs-d'oeuvre, ou, pour le moins, ses deux romans les plus ambitieux : Rêveuse Bourgeoisie d'abord, qui paraît en février 1937, et Gilles, qui ne paraîtra qu'en 1939, "caviardé" par la censure.

Début 1939, il vit un moment de dépression alors qu'il est

revenu - volontairement mais avec regret - dans la tour d'ivoire des intellectuels selon Julien Benda. Il se désole en voyant la guerre approcher, et il voit la défaite probable de l'armée française. De plus en plus déçu par la tournure que prennent les événements, il s'enferme dans sa cage et commence à s'occuper de l'histoire des religions. Il semble que ses connaissances en ce domaine aient été, jusqu'à la fin, presque nulles. Ainsi que le signale Glover *(38) :

> Les notations du Journal des deux derniers mois sur la religion (...) sont d'une affligeante banalité.

A l'exemple de Gide, il commence à rédiger son journal. D'autre part, il cesse de collaborer à la NRF, à la suite de "l'introduction" d'Aragon par Paulhan dans la revue. Cette "bouderie" envers la NRF peut expliquer, mais seulement de manière très partielle, le fait qu'un an plus tard, Drieu acceptera de quitter momentanément sa tour d'ivoire pour diriger la NRF de l'occupation.

Gilles paraît le 5 décembre et, une fois n'est pas coutune, connaît un honnête succès de librairie ; la critique est unanimement élogieuse pour le livre. Drieu revoit tous ses amis, qu'ils soient chrétiens, bourgeois, fascistes, communistes. La période publique, celle de l'engagement politicien et partisan, semble bien révolue. Déjà quelques mois avant, le 1er juin 1939, il écrivait à Beloukia :

> Je ne comprends plus rien à la politique. Je n'ai jamais rien compris parce que je crois toujours que les gens vont faire des choses merveilleuses.

Si la politique en général, et les fascismes en particulier - qu'ils soient italien, allemand ou russe - relèvent bien de la religion, comme nous le pensons, Drieu a au moins l'immense qualité d'être sur ce plan raisonnablement agnostique ; ou peut-être même athée... et il le restera.

Lors de la débâcle de 1940, Drieu, comme quarante autres millions de Français, se déplace vers le sud et s'arrête en Dordogne. Il considère sans grande confiance la venue au pouvoir du Maréchal

Pétain, vieillard à l'esprit fort peu révolutionnaire. Il est tout aussi sceptique à l'égard du Général de Gaulle. La France en mouvement est un rêve qui s'écroule. La chose n'a pas eu lieu, n'aura pas lieu : ni sous l'occupation, ni aux temps d'une problématique libération. Quarante millions de pétainistes par intérêt deviendraient autant de gaullistes, par intérêt... Quant aux Allemands, aux Nazis, Drieu qui les rencontre enfin réellement se rend compte qu'ils ne valent pas grand'chose : le nationalisme européen qu'il croyait voir en eux n'est que pan-germanisme. Les croyances de Drieu se sont effondrées ; il n'a plus qu'à disparaître.

Il entame son processus suicidaire.

XI. LA COURSE A LA MORT

> Et si je prêche le néant, c'est en fin de compte parce que je l'aime.
>
> Gripari, L'Evangile du Rien.

Drieu entame son voyage vers la mort par un suicide social. A peine revenu à Paris, il rend visite à Otto Abetz, maintenant tout puissant. Ayant pris la décision de quitter la tour d'ivoire, il veut se jeter, non pas dans l'arène politique - il a maintenant compris qu'il ne peut rien et ne comprend rien sur ce terrain - mais dans la collaboration. Abetz lui déconseille vivement cela *(39), tout comme le lui déconseille sa conscience *(40). Mais la pulsion de mort est la plus forte. Dès le 15 septembre, Drieu a apporté à Chateaubriant un article qui paraît dans La Gerbe : Un homme marche dans Paris. Il accepte aussi la proposition d'Abetz de diriger la NRF qui avait cessé de paraître après le numéro de juin. Il se lie aux inspirateurs du P.P.F., la fameuse "bande de la banque Worms", sans pour cela posséder la moindre influence politique - le besoin du groupe toujours... Il n'usera de ses relations importantes que pour sauver de nombreux "amis-ennemis" : la femme de Malraux-le-gaulliste, Paulhan-le-résistant ; sa première femme qui est juive, etc .

Très vite, son rôle social lui pèse ; dès l'automne 1941, il songe à abandonner son poste à la NRF. La chose amenant des

"bagarres épouvantables" pour utiliser son expression, il acceptera d'en rester jusqu'à la fin directeur en titre, mais s'en désintéressera totalement, se reposant sur Paulhan pour faire le travail. Il se contentera d'y publier à l'occasion - comme dans d'autres journaux - des articles qui sont des provocations inqualifiables, de véritables appels à le tuer, et ceci aussi bien par la résistance que par les pouvoirs en place.

En octobre 1941, il retourne en Allemagne. Drieu en est maintenant sûr : le national-socialisme n'est que nationaliste, et aucunement socialiste. Pire encore, ce nationalisme n'est pas européen, mais purement pan-germaniste. De plus, il ne croit plus en la victoire de l'Allemagne, et il l'écrit...

En avril 1942, c'en est fini de son exhibition politique, de son besoin d'action compromettante. Il reste certes directeur en titre de la NRF, écrit encore à l'occasion un article pour les journaux considérés comme les plus "fascistes" - Je suis partout par exemple - (dans lesquels il fait l'apologie du communisme !) mais le coeur n'y est plus. Un indice révélateur, il se lance dans la composition d'un nouveau roman, l'Homme à cheval, merveilleuse petite fable sud-américaine dont le sujet lui avait été fourni par Borgès, qu'il écrit d'avril à octobre 1942. Pour pouvoir se consacrer au roman, il passera quelques semaines dans le midi, avec Béloukia.

Ayant retrouvé l'énergie nécessaire pour se réinsérer dans son rôle social, Drieu entame une nouvelle phase de son suicide. Il devient à nouveau membre du P.P.F. où son inaction sera complète. Cette décision surprend, tout particulièrement quand on sait que Drieu ne croyait plus ni en la victoire de l'Allemagne, ni dans la collaboration, mais Drieu s'en explique. Andreu peut à ce propos écrire :

> A mon retour de captivité, comme je m'étonnais qu'il ait pu réadhérer au P.P.F., Drieu me dit : " (...) mais alors qu'il y a tant de gens qui me haïssent, j'ai voulu leur donner une raison bien claire de me haïr et de me tuer *(42).

Il note dans son journal, le 17 décembre 1942 :

> Je me suis mis dans une situation qui m'ennuie affreusement : la revue, la collaboration, tout cela m'embête depuis le début presque tout le temps (...). Je suis excédé par le rôle qu'il me faut tenir jusqu'au bout. J'ai souvent envie de me suicider tout de suite (souligné par nous P.G.).

Une fois de plus, son besoin d'action et de contact avec l'Autre est éteint. Il restera membre du P.P.F. jusqu'à la fin, directeur de la NRF jusqu'au dernier numéro (juin 1943), mais tout cela est bien fini. Il écrit maintenant, revenu à la solitude, et ne s'en laissera arracher que pour aider un ami à l'occasion. Il commence Les chiens de paille, fable morale sur la France occupée. Il va voir Combelle - avec lequel il collabore régulièrement dans Révolution nationale - il devient le parrain du second fils de Malraux et de Josette Clotis : les amis de Drieu-l'instable se "situent" partout, d'un bout à l'autre du spectre politique.

Quoiqu'il continue à s'étiqueter fasciste, la politique le laisse toujours indifférent et la morale a pris le pas. La chute de Mussolini, en juillet 1943, l'amuse plus qu'autre chose. Certains des articles qu'il donne à Révolution nationale sont si ouvertement méprisants à l'égard de l'Allemagne nazie, si ouvertement favorables à l'égard des communistes russes, qu'ils sont interdits par la censure. Drieu, rêvant toujours de mouvement, de peuple en mouvement, imagine voir ce rêve plus facilement réalisé par les révolutionnaires russes que par les conservateurs anglais. Il lit des textes religieux, rêve de tradition ésotérique...

En novembre a lieu le fameux voyage en Suisse. Fameux, certes, parce qu'au lieu de rester en territoire neutre et inviolable, au lieu de choisir la paix et la sécurité, Drieu revient. Ainsi qu'il écrit dans Récit secret (p.29) :

> Je mis du raffinement à jouer avec le sort. J'aurais pu facilement me retirer à temps, cesser d'écrire, de manifester (...). C'eût été même mon devoir politique, mais je n'en voulus rien faire... Je pouvais quitter la France ; je m'en allai, mais pour revenir. Ce fut à Genève, bien reçu par les Suisses, bien abrité, bien

pourvu d'argent pour demeurer là deux ou trois ans qu'à l'automne de 1943, je décidai de rentrer et du même coup de me donner la mort en temps utile.

Il passe le début de l'année 1944 à terminer les manuscrits, puis à corriger les épreuves de son roman, Les chiens de paille et de son recueil d'articles moraux - plutôt que politiques - Le Français d'Europe. Il faudra attendre 1964 pour pouvoir lire Les chiens de paille détruit alors que le livre était sous impression.

En juin, constatant que le débarquement anglo-américain a réussi, il songe au suicide physique, maintenant, préférant la mort qu'il peut se donner à un procès grotesque tel que celui que subira bientôt Brasillach. Il pourrait aussi dorénavant lutter aux côtés des communistes, mais là, il y a Aragon, la vieille maîtresse...

XII. SUICIDES

"Sois calme désormais. Désespère pour la dernière fois. A notre race le destin n'a fait qu'un seul don : la mort"

Leopardi, A moi-même.

Le 12 août, il se suicide avec du Luminal. Sauvé d'extrême justesse, transporté à l'hôpital Necker, il essaie une seconde fois de se suicider en s'ouvrant les veines : peine perdue. Il est bientôt rétabli et sort de l'hôpital.

C'est alors qu'intervient l'incident du second voyage en Suisse. Des amis, communistes, gaullistes, ont pu procurer tous les papiers nécessaires à l'équipée : Emmanuel d'Astier de la Vigerie, ministre, couvre toute l'opération... Drieu refuse de partir et se cache chez l'un ou l'autre de ses amis. Rester en France, cela signifie le procès ou la mort volontaire. Or, nous le savons, Drieu refuse le procès, et il a choisi depuis longtemps.

Entre deux déménagements discrètement menés, Drieu, qui semble reprendre goût à la vie, entreprend le roman le plus ambitieux

qu'il ait jamais écrit : Les mémoires de Dirk Raspe. Il se remet aussi à son Journal, rédige Récit secret.

Il continue Les mémoires de Dirk Raspe qui le tient en haleine jusqu'à la fin du mois de janvier 1945 : quatre parties sur les sept prévues, à en croire la couverture du manuscrit, sont écrites et corrigées. Le roman sera publié en 1966. Un dernier besoin d'action le tenaille quelque instant et il fait contacter Malraux alors au front pour savoir si celui-ci l'accepterait dans les commandos gaullistes. Malraux, interrogé à ce propos par Frédéric Grover, disait :

> Je crois que ce qui comptait pour lui, c'était de savoir qu'il aurait pu venir, que je l'aurais accepté : c'était un test. A partir du moment où il a eu cette assurance, il n'a pas voulu y aller." *(43)

En février, il lui faut à nouveau déménager. Il revient à Paris, où il apprend les excès de la libération. Il ne peut espérer grand chose, les journaux organisent une véritable chasse aux sorcières. Le 15 mars, un mandat d'amener est lancé contre lui. Le procès ? Drieu a déjà dit non à cela. Dès lors, une seule solution, la solution qu'il a choisie depuis longtemps, se présente. Le lendemain matin, quand la bonne arrive à l'appartement, Drieu est mourant. Affolée, elle va prevenir Colette Jeramec mais, quand celle-ci arrive, il est troo tard. Il mourra quelques dizaines de minutes plus tard.

Au cimetière de Neuilly, "les belles pleureuses", pour reprendre l'expression de Grover *(44), ainsi que tous les amis, de gauche, de droite ou d'ailleurs suivent son cercueil. Le groupe, uni. *(45)

Notes à un Essai de mise en place de Drieu la Rochelle dans son siècle

*(1). Sartre sera encore plus restrictif, arrêtant son autobiographie Les Mots, alors qu'il a six ans.

*(2). Monsieur et Madame Leurtillois s'étaient fort mal entendus sans jamais se séparer. (...). Aurélien, lui, prétendait que s'il n'avait pas de liaison sérieuse ou s'il ne se mariait pas, cela devait être à cause de cette expérience du ménage qu'il avait eue sous les yeux.

Aurélien. Louis Aragon, Gallimard 1944, p.45

*(3). Cité par le Magazine littéraire n°143. Dossier Drieu la Rochelle.

*(4). Or, ainsi que le dit fort justement Aragon, "le recours à la caricature dans le roman me semble une des pires formes du désespoir." (préface d'Aurélien. p.12)

*(5). "Elle ne me parlait que de vigueur et d'audace, m'avertissait de la bassesse qui m'attendait si mon corps n'était pas redoutable. Le moindre de mes efforts pouvait me servir à vaincre les hommes. (...). Elle ne manquait pas d'être atteinte du mal qu'elle dénonçait chez les autres, et dans le cours d'une promenade un instant après qu'elle m'avait répété quelque sentence belliqueuse, elle poussait des cris en voyant que je m'exposais à un risque infime, elle me rappelait auprès d'elle pour que nous reprenions le rêve de mon avenir en toute tranquillité."

(Etat civil. p.46)

*(6). Récit secret. p.15

*(7). Récit secret. p.25

*(8). Etat civil. p.53 : l'histoire sera suffisamment marquante pour que Drieu y revienne régulièrement. Dans l'Intermède romain, il écrivait :

L'histoire de la poule que m'avait donné en propriété ma grand-mère et que je torturais au fond du poulailler où elle avait sa petite cage à part, mériterait un long et inexorable récit.

L'Intermède romain in Histoires déplaisantes, p.190

*(9). Nous renvoyons à ce propos à l'incident que Drieu rapporte dans Etat civil, p.75

*(10). Nietzsche sous-titrait Zarathoustra : "un livre qui est pour tous et qui n'est pour personne" ; ses lecteurs en effet opéreront en général un choix dans les notions que propose ce livre, tous y trouveront une "substantifique moëlle", personne ne l'acceptera entière...

*(11). (Zarathoustra s'adresse au soleil) :
"Il me faut comme toi décliner ainsi que disent ces hommes parmi lesquels je veux descendre. (...). A nouveau Zarathoustra se veut faire homme ! Du déclin de Zarathoustra, tel fut le commencement."

Ainsi parlait Zarathoustra, prologue.

*(12). Henri de Montherlant, Lettre d'un père à son fils in Service inutile.

*(13). On retrouvera, "fictionné", le portrait de cette famille dans les premières pages de Dirk Raspe.

*(14). Il ne faut pas oublier à ce propos que, parlant couramment l'anglais, il ira jusqu'à traduire la nouvelle de D.H. Lawrence, L'Homme qui était mort.

*(15). Il avait été entraîné dans cette équipée par un ami germano-américain, Paul Böhm, celui même qui lui avait prédit qu'il se marierait deux fois, n'aurait pas d'enfant et mourrait à cinquante ans, riche et célèbre. Drieu, en avril 1942, écrira : "Ce destin me plaît et j'en fais mon affaire."

*(16). Ainsi dans Mesure de la France : " (...) le 14 juillet 1914, j'ai dû défiler en pantalon rouge, avec des épaulettes grotesques, au milieu d'un tas de paysans alcooliques et souffreteux, sur un champ de courses, entre les baraques de pari mutuel et des généraux emplumés." Dans un esprit plus caricatural encore, nous pouvons renvoyer le lecteur aux affolantes descriptions de l'armée française dont Lucien Rebatet nous abreuve dans Les Décombres...

*(17). Nous utilisons ce terme dans le sens que les éthologistes et anthropologues lui donnent : un chef.

*(18). Le Lieutenant des tirailleurs in La Comédie de Charleroi, p.236

*(19). Andreu-Grover, Drieu la Rochelle p.110, éd. Hachette 1979

*(20). En effet, malgré la rupture due aux deux lettres que Drieu a écrites aux surréalistes, il ne faut pas oublier que Drieu paya de sa personne pour aider Aragon durant l'occupation et qu'Aragon à son tour fit tout ce qui était en son pouvoir pour sauver Drieu après l'arrivée des Alliés à Paris et les excès qui marquèrent cette période. Enfin, n'oublions pas Aurélien...

*(21). Pierre Gripari, Vies parallèles de Roman Branchu, p.148, éd. L'âge d'homme.

*(22) cf Marcel Proust et Jacques Rivière. Correspondance 1914-1922. Plon 1955, lettre LV p.95

*(23) Etat civil, chap.I, p.9

*(24) Le réflexe d'auto-accusation et de dénigrement de soi joue chez Drieu depuis les tout-débuts de sa vie. Cf, par exemple, la scène du "Tribunal de famille" organisé après la mort de Bigarette, in Etat civil, p.54. Il veut être coupable.

*(25) Aldous Huxley : A propos d'un roman anglais, NRF novembre 1930. Il va sans dire que sa collaboration régulière à la NRF - notes de lectures, critiques - est elle-même inchangée.

*(26) Malraux, l'homme nouveau, NRF décembre 1930. Il est intéressant de noter dans cet article les phrases suivantes : "Si l'on prend un écrivain au pied de la lettre, dans ses ébauches d'action, on trouvera matière à moquerie et à mépris, mais on le méconnaîtra. Les amorces que lance dans l'action un écrivain ne s'épanouissent jamais en action admirable... Mais ce sont pourtant les garanties de son humanité."

*(27). Louis Planté. Au 110 rue de Grenelle, pp.165-170, cité par Pierre Andreu in Drieu la Rochelle, p.237

*(28). Andreu-Grover. op.cit., pp.250-251

*(29). Nous songeons à l'idée infiniment répétée dans Mesure de la France, puis dans Socialisme fasciste, du manque de naissances qui fait que la France voit sa position dans le monde amenuisée.

*(30). "Les vainqueurs malgré eux étaient restés interdits et inertes, comme des châtrés devant une Vénus offerte."

Lucien Rebatet. Les Décombres, p.31, éd. Pauvert 1976

*(31). Il faut excepter de ce choeur la voix de Paul Nizan. Celui-ci écrivait dans Vendredi :

"Je ne vois point de lien possible avec Drieu, ses infidélités, ses grands jeux, ses défaites, ses amours, ses grâces et ses livres... Drieu nous fait la charité de son alliance, de son fascisme, la charité de Sorel, de Nietzsche, de Goebbels. Ce sont des charités qu'on refuse. Sans aucune politesse... Il faut que Drieu en prenne son parti. Son parti logique, à défaut de parti pris, de parti politique : il mourra seul."

Mais il convient de signaler que Nizan est l'un des intellectuels cléricaux de l'époque pour lesquels seuls ceux qui adhèrent strictement au dogme et à la liturgie - du P.C. en l'occurrence - sont acceptables, sont "bons".

*(32). Cf Journal, 28 juin 1944

*(33). Cf Etat civil, p.54 : "Je doutai de moi passionnément...", et p.76, à propos de l'incident de l'écharpe rouge : "A l'injonction de ce petit doigt qui s'était abattu machinalement à n'importe quelle menace de singularité (...) me voilà persuadé que ce cache-nez est laid (...)."

*(34). Affirmation que nous récusons complètement. Von Salomon a refusé le régime hitlérien autant qu'il a haï le régime de Weimar. Ce n'est pas parce qu'il éliminait - ou essayait d'éliminer - ce qu'il considérait comme le choléra (la République de Weimar), qu'il s'est rangé du côté de la peste noire (ou brune). Nous renvoyons par ailleurs à son livre Le Questionnaire qui met les choses au clair sur ce point.

*(35). Cette faiblesse, Drieu l'a éprouvée lui-même et il en a été le grand conteur à travers ses essais moraux. Mais ceux-ci, s'ils prônaient une solution, ne se sont jamais laissés aller à prôner de manière univoque telle ou telle réponse.

*(36). Avec Doriot, p.20

*(37). Nous renvoyons à la lettre qu'il écrit le 26 juillet à Béloukia, citée par le Magazine littéraire n°143

*(38). Drieu la Rochelle, Hachette 1979, p.558

*(39). "Non, lui a dit Abetz. La paix sera affreuse, et les journalistes qui nous défendront, déconsidérés."
(Lettre de Jean Paulhan à Guillaume de Tarde)

*(40). Le nain qui à certaines heures se niche dans ma carcasse me murmura : "Ah ! Ça non, tu n'écriras jamais dans la presse parisienne. On te détesterait trop dans ton quartier."
cité par le Magazine littéraire n°173 Dossier de Drieu la Rochelle

*(41). Mais il fréquente plus encore les salons, renouant avec ses habitudes d'avant-guerre, où il rencontrera Ernst Jünger assez régulièrement, mais sans que rien ne se passe entre les deux hommes.
Cf Les Journaux parisiens de Jünger pp.50 et 127 du tome I, p.200 du tome II.

*(42). Drieu témoin et visionnaire, Pierre Andreu

*(43). Six entretiens avec André Malraux sur les écrivains de son temps, Frédéric Grover p.16

*(44). In Drieu la Rochelle, éd. Hachette, p.573

*(45). Le groupe est uni de par-delà les frontières. A l'annonce de sa mort, Jünger écrira dans son journal : Il semble qu'en vertu de quelques lois, ceux qui avaient des motifs nobles de cultiver l'amitié entre les peuples tombent sans rémission (...).
Second Journal parisien, éd. Bourgeois 1980, p.325

L'EDEN

Pleureray-je ? Disoit-il. Ouy, car ...

Rabelais. Pantagruel.

L'EDEN

L'Eden, tel que le perçoit Drieu la Rochelle, ne présente pas de caractéristiques exceptionnellement nouvelles, quand on le compare aux paradis perdus d'autres écrivains qui ont pu se pencher sur l'enfance, qu'il s'agisse de la leur ou de celle de leurs héros. Cette notion, immanquablement rattachée en effet au temps de l'enfance, couvre cette période bien précise qui commence à la naissance et se termine au début de la prise de conscience de l'enfant - laquelle "prise de conscience" peut être développée sur quantités de sujets : famille, "société", camarades... Une tradition littéraire bien établie accouple d'autre part Eden et bonheur, quoique, à ce stade déjà, les opinions divergent sensiblement ; l'école rousseauiste, partisane de l'Eden dégoulinant de bonheur, n'a en fait pas recueilli tous les suffrages. En face de cette attitude, Stendhal a pu défendre avec succès l'idée que petite enfance et bonheur n'étaient pas nécessairement liés. Il en donnait pour preuve les premiers chapitres de La Vie d'Henry Brulard. Drieu la Rochelle peut être considéré comme soutenant l'opinion stendhalienne, plutôt que celle des rousseauistes.

Mais, si la différence de fond qui existe entre sa conception de l'Eden est celle d'un Stendhal, ou d'un Malraux, est infime, il n'empêche que certains éléments font de "son" Eden une notion qui lui est propre ; pour user d'un terme de technique théatrale, il s'agit d'un problème d'éclairage...

Pour présenter de manière lapidaire l'Eden tel que le conçoit Pierre Drieu la Rochelle, nous pourrions dire qu'il s'agit d'un produit chimique particulièrement instable pouvant, à partir de la seconde même de sa synthèse, se transformer en chaleur et lumière, disparaître. En effet, l'Eden - moment que certains veulent voir privilégié, moment qu'on lie à tout propos à la pureté de l'enfance - est un état d'équilibre fragile, un composé dont la caractéristique première est l'instabilité. Pis encore, c'est sans aucun doute, selon Drieu, le moment le plus dramatique de la vie : la préparation involontaire à l'apprentissage du mal.

Cette vision de l'Eden selon Drieu la Rochelle dramatise encore, s'il en était besoin, l'idée que l'école stendhalienne donnait de l'enfance. Cette dramatisation n'est pas tant celle du fonds que celle de l'éclairage que l'auteur donne de ce fond, celle de l'aspect qu'il souhaite donner au lecteur d'un paysage qui serait bien assez dramatique par lui-même, voire de l'état in se qui devient inquiétant.

Les raisons pour lesquelles Drieu a choisi de considérer l'Eden de par son côté dramatique - voire tragique - plutôt qu'idyllique ; les raisons pour lesquelles Drieu a voulu accentuer, au moyen de "l'éclairage", cet aspect tragique de l'Eden, nous pouvons les trouver dans sa biographie - et dans ses romans qui possèdent un caractère autobiographique indéniable... sans qu'il faille attacher à ce raisonnement autobiographique plus de valeur qu'il n'en mérite. Afin d'obtenir une image claire de la chose, nous allons nous attacher à définir cet Eden selon Drieu, afin de comprendre exactement comment celui-ci envisage son essence, ses faiblesses et la manière dont ses faiblesses - et cette essence ? - amène l'hiver momentané, la Chute.

Définition.

Nous l'avions indiqué précédemment : l'Eden est d'abord conceptualisé comme un moment. Il s'agit du moment de l'enfance, voire de la petite enfance, du temps du mystère, de l'inexplicable, de l'inexprimable * (1), voire de l'incompréhension.

Le temps de l'Eden appartient donc à l'ingénu. Par ce mot, il ne s'agit pas d'entendre "l'innocent" adulte, "l'idiot du village", mais bien plutôt "celui qui ne sait pas encore" celui qui possède la chance de vivre dans l'état de "bienheureuse ignorance". En d'autres mots, le héros/type de l'Eden - c'est-à-dire avant tout le petit enfant - ne sait rien de ce qui n'est pas en relation directe à lui-même et, par ailleurs, ne sait rien de lui-même tout comme il ne sait rien, il ne veut sans doute rien savoir des autres. Il reçoit, certes, à chaque instant les informations qui feront de lui un homme - ou une femme - qui sait. Mais il faut noter l'ambiguïté de cette attitude qui est d'abord essentiellement passive. Ces informations "qui font grandir", ces informations existentielles pourrait-on dire, il ne les cherche aucunement, il ne les demande pas * (2). Comme tout, il reçoit et

digère. D'ailleurs, peut-on user du mot "informations" à ce premier stade ? Il s'agit bien plus, nous le verrons, d'impressions, que d'informations à proprement parler. C'est seulement dans un second temps qu'il recevra ce que l'on peut proprement considérer comme l'information ; et la chose n'ira pas sans douleur, certains domaines se révéiant sensibles. Dans un troisième temps, il appellera l'information, la cherchera même dans d'autres domaines.

Le moment de l'Eden peut donc être divisé en trois temps : une première époque que l'on pourrait qualifier de "proprement édenique" correspond au moment où l'enfant ne sait rien, ne cherche rien parce qu'il n'a encore aucune conscience de lui. Un bon exemple de cet état est la petite - éterneliement petite - Geneviève que Drieu utilise finalement comme narratrice dans Rêveuse Bourgeoisie. Nous pourrions nommer cette époque celle de "l'Eden rose". Une seconde époque, sensiblement plus courte dans sa durée, correspondra aux premiers pas vers la Chute : l'enfant, qu'il s'agisse de Pierre Drieu la Rochelle ou de ses projections, le petit Cogle, Yves, entame le processus tragique : il prend conscience non seulement de l'existence des autres - père, mère, grands-parents - en tant que personnes, mais aussi de lui. Il n'est plus seulement une bouche vorace à nourrir, mais un corps, un esprit, un être à plusieurs dimensions. Pis encore, il est un ENJEU ; il peut être réifié par l'un ou l'autre dans un but qui n'a rien à faire avec lui-même. Il peut ne pas être aimé pour lui-même. La secousse qui suit cette découverte sera rude. Nous appellerons ce moment "l'Eden gris".

Nous venons de dire que l'enfant remarquait sa multidimentionnalité. L'intelligence s'éveille , le corps vient à exister... Chacune des dimensions qui apparaît possède des éléments qui, dans un troisième temps, appelons-le l'Eden noir, amèneront l'enfant à approcher de plus en plus de l'abîme, à éprouver la fascination du vide, puis à franchir la frontière qui sépare Eden et Chute.

Eden rose, Eden gris, Eden noir que l'on fuit pour l'enfer de la Chute, voilà donc la manière dont nous découperons notre étude des années privilégiées et heureuses de l'enfance, moment idyllique comme chacun le sait. Pour cette étude, nous travaillerons de manière exclu-

sive à partir des deux romans où Drieu a décrit son enfance - Etat civil et Rêveuse Bourgeoisie - et à partir des premières pages de Récit secret, où il nous livre quelques unes de ses pulsions fondamentales, notamment le désir de mort, sensible du début à la fin de son oeuvre.

L'EDEN ROSE

Ainsi que nous le disions, l'Eden "rose" est avant toute chose le temps de l'ignorance, de la bienheureuse ignorance. Lors de ses premières années, l'enfant - qu'il s'agisse du petit Cogle, ou d'Yves, ou encore du "je" de Récit secret - ne sait rien, n'est qu'une existence animale. Il faudra encore des années avant qu'il ne vienne réellement au monde. Ainsi que le signale Drieu :

> Pourtant un soleil se lève, c'est ma conscience. Je suis né aujourd'hui et j'écris. *(3)

Ces lignes que nous extrayons d'Etat civil sont placées au milieu des quelques pages qui décrivent la petite enfance de Cogle. Un peu plus loin, l'auteur précise :

> j'appelle ma naissance le moment où je suis devenu conscient d'être le personnage que je suis encore, le seul que j'ai rencontré au monde. *(3).

D'un petit animal heureux et - parce que ? - inconscient, l'on passe à un être humain qui vit avec ses joies et avec ses peines, possède une mémoire ; de là, une autre étape amènera à l'écrivain, au torturé, à l'inquiet nécessaire, à l'homme qui possède la mémoire la plus longue...*(4)

Tant que la conscience n'existe pas, tant que l'enfant peut rester animal. l'Eden/état de bonheur - l'Eden rose - existe. Mais, nous le disions, cet état d'animalité heureuse *(5) s'accompagne d'un manque qui n'est d'ailleurs aucunement ressenti : l'enfant ne possède aucune mémoire. Une centaine de lignes pour prendre l'exemple d'Etat civil , sont suffisantes pour couvrir les premières années de la vie du petit Cogle ; et aucune allusion - sinon externe - dans Rêveuse Bourgeoisie ne fera référence à la petite enfance. Il y aura une chose

- Geneviève - pas un être humain. Dans Etat civil, la technique de narration utilisée par Drieu, volontairement incohérente, cahotique même, est éclairante : accumulation d'images, de sensations sans doute non exhaustives, sûrement in-sensées. Sensations, impressions... tout cela possède-t-il une direction commune ? Nous pouvons en douter. Drieu semble rêver d'un ordre ; "un ordre s'impose" écrit-il dans les premières lignes d'Etat civil. Et il ajoute immédiatement :

"tout ce qui me reste de divin, cet ordre."

Dès la ligne suivante, l'incohérence s'installe de manière absolue...

Sans nul doute, Drieu aurait pu, au lieu des trois pages qu'il nous offre, écrire bien plus de ses éclats de souvenir ; mais à quoi bon ? ce qui nous est laissé en pâture est suffisant pour indiquer qu'il n'est sans doute pas possible de deviner une ligne, un sens, à travers tout cela. Même si Drieu pouvait obtenir - ne serait-ce qu'en demandant aux membres de sa famille - une énorme quantité de détails sur sa petite enfance, il n'en userait pas : s'il n'y a pas de fil directeur, ses souvenirs ne possèdent aucun intérêt, ni pour nous, ni pour lui. Ce qu'il nous en dit est suffisant. Drieu s'empresse d'arrêter cette masse informe, après l'avoir amenée à son aspect le plus insensé, au moyen d'un "c'est tout" répété - et final en ce qui concerne l'Eden rose de l'incohérence, de l'animalité. *(6)

Drieu ne s'étend donc guère sur ce moment privilégié de l'Eden rose. Nous avons donné les raisons pour lesquelles nous pensons qu'il a jugé bon d'agir ainsi ; mais peut-être en existe-t-il une autre, apparentée à la fascination que cet auteur éprouve pour l'abîme.

En effet, si la supposition que nous faisons se révèle pertinente, le bonheur total, béat, n'inspire guère le poète. Drieu, avec son idéal de l'inquiet, du damné, à la recherche d'une possibilité de Salut - momentané bien entendu - ne peut alors que s'éloigner au plus vite d'une béatitude qu'il a pu vivre sans d'ailleurs la reconnaître .

A l'occasion justement où Cogle revient, incidemment à sa petite enfance, dans Etat civil, il écrit :

"Mon enfance fut-elle joyeuse ? Il se peut qu'elle ait été remplie par un contentement végétal (souligné par nous. P.G.) qui est aussi loin du bonheur lucide que de la tristesse qui mord l'âme. (Nous retrouvons ici ce thème de l'animalité - ou du végétalisme... - de l'Eden rose. P.G.) (...). Ces chapitres décharnés sont un mensonge comme une momie. A trois ans, j'ai été grand, libre, joyeux, mais je ne saurai jamais ma gloire d'en-deçà. *(7)

On peut donc trouver là aussi l'une des raisons pour lesquelles Drieu insiste si peu sur les temps de l'Eden rose, pour lesquels Drieu ne possède à vrai dire, dans son répertoire, aucun héros attaché à la petite enfance. Dans Etat civil, le petit Cogle exécute son enfance en trois pages et quelques fragments. Ensuite c'est un adulte qui parle, et qui parle d'un petit d'homme, conscient, et non d'un végétal. Quand Yves apparaît dans Rêveuse Bourgeoisie, il a six ans déjà. Dès sa première apparition, l'auteur nous le présente comme un être pensant. L'Eden rose est fini pour lui ; il nous reste peut-être Geneviève.

Geneviève semble être l'un des trois personnages que Drieu met en scène pour illustrer la période de l'Eden rose ; avec le Cogle des trois premières pages d'Etat civil, et avec le "je" enfantin, qui, au détour d'un paragraphe, apparaît dans Récit secret. *(8) Et pourtant, Geneviève pose problème.

Pourquoi ?

L'existence des enfants Le Pesnel est révélée au lecteur lors du début de la seconde partie du roman Rêveuse Bourgeoisie : dans le bureau de Camille...

"une jeune femme, poussant devant elle un enfant, entra. C'était Agnès Le Pesnel avec son petit garçon de six ans." *(9)

Il faudra attendre encore deux pages pour que ce petit garçon soit nommé. Entre-temps - et plus précisément dès l'introduction d'Agnès et de son fils - le lecteur a déjà appris l'existence d'un autre enfant, qui a quatre ans, qui est une fille, et il sait immédiatement que celle-ci s'appelle Geneviève. Nommée, elle est donc amenée à la vie

avant Yves. Ensuite, elle tiendra son rôle de petit animal insouciant, participant de l'Eden rose, d'utilité, rarement présente, mais rappelée dans le roman de manière suffisamment régulière pour que le lecteur ne puisse l'oublier. Et il faut noter une chose curieuse : jusqu'à sa dernière occurrence dans la troisième partie, - si l'on excepte un avertissement très discret - elle est toujours "infans", animal. *(10) Elle a pourtant neuf ans alors...

Et puis, le lecteur apprend - lors des premières lignes de la quatrième partie - qu'elle est la narratrice. Pour avoir pu présenter une histoire cohérente de son enfance - et, accessoirement de celle d'Yves - elle ne pouvait pas être participante de l'Eden rose ; elle était déjà plus loin.

L'Eden rose n'aura donc en fait mérité d'évocation détaillée qu'à une seule reprise à l'occasion des premières pages d'Etat civil. Aux yeux de Drieu, il ne méritait pas plus que l'espace bien chiche d'une centaine de lignes dans son oeuvre complète. Cette période qu'on assure être de bonheur est-elle indicible ? L'enfant/animal a-t-il tout oublié ? Le bonheur est-il insipide, pour être si vite mis à l'écart ? La lecture du texte semble suggérer que l'oubli tient la plus large responsabilité dans le silence de la petite enfance *(11). Mais jusqu'à quel point ces questions sont-elles pertinentes dans le cas de Drieu ? C'est qu'en effet, indicibilité, oubli, insipidité, existent, ont leur part, mais cèdent la place à une autre raison majeure.

Nous avions en effet supposé que Drieu avait été ébloui par Nietzsche - c'est du moins un fait que l'on assure vrai. Or, si l'on songe à Zarathoustra, le héros devenu archétypal du domaine nietzschéen, que Drieu prend sans doute pour modèle, il faut bien qu'il descende pour pouvoir, par la suite, remonter. Et quand il remonte, c'est riche de l'expérience qu'il vient de vivre dans l'abîme des hommes. A nouveau - et momentanément - seul dans la montagne, Zarathoustra est sans nul doute plus divin qu'il ne l'était auparavant ; et chacun des cycles "retour chez les hommes/retour à la montagne" le rendra encore supérieur à ce qu'il était. Drieu accepte la malédiction cyclique, la philosophie des saisons. Pour lui aussi, le bonheur ne peut

être découvert par l'homme qu'à travers le drame répété de la vie. Seule la chute dans l'abîme permettra le Salut, sans doute suivi d'une nouvelle Chute, d'un nouveau Salut... Il traverse donc l'Eden au plus vite pour diriger ses pas vers le but le plus intéressant, le plus enrichissant : l'abîme. De l'Eden rose, il se dirigera de plus en plus vite vers l'Eden gris, puis noir, et atteindra enfin la première grande étape du voyage spirituel.

L'EDEN GRIS

> Nous n'ignorons pas qu'il y a des clients qui sont mécontents d'être opérés de la cataracte. Ils se plaignent de ce que leur vue est trop dure. On dirait que c'est un juste milieu optique qui convient le mieux à l'homme - une sorte de clair obscur.
>
> Ernst Jünger Heliopolis

Nous avions trois occurrences de l'Eden rose dans l'oeuvre de Drieu ; deux étaient douteuses - le "je" de Récit secret et Geneviève - et la troisième était extrêment fragmentaire - il s'agissait du petit Cogle des premières pages d'Etat civil. Toutes autres seront les occurrences de l'Eden gris que l'on peut découvrir dans les romans et nouvelles de notre auteur : elles sont d'abord plus nombreuses - et moins douteuses ; elles sont surtout beaucoup plus développées. Nous avons Agnès, l'Agnès des premières pages de Rêveuse Bourgeoisie ; nous avons Yves ; nous avons Geneviève - celle de la quatrième partie du roman ; nous avons Cogle, exemplaire dans la quasi-totalité d'Etat Civil, personnages pour la plupart déjà évoqués dans notre étude consacrée à l'Eden rose, mais seulement évoqués tant ce stade de l'Eden est rapidement exécuté, rendant par cela une étude pratiquement impossible. C'est loin d'être le cas ici et les représentants de l'Eden gris, de par le développement, l'épaisseur, qui leur sont donnés, de par l'importance accordée à leur temps, permettront une étude en profondeur d'Yves, d'Agnès, de Geneviève, etc... et, par cela, une étude de la période dans laquelle ils sont placés.

Définition.

Mais, avant toute chose, comment peut-on définir cet "Eden gris" ? A la différence de l'Eden rose qu'on ne pouvait définir que par un moment - le contenu de ce moment était insaisissable et nous ne pouvions que le décrire (et encore de manière imparfaite et fragmentaire) - il est possible dans le cas de l'Eden gris, et de le situer dans le temps, de le définir en tant que moment, et de le définir dans son contenu.

Cette double définition que nous allons nous essayer de donner de l'Eden gris comportera sans nul doute sa part d'arbitraire et de vague - tout comme les définitions que nous proposerons par la suite, quand nous parlerons de la Chute et du Salut. C'est qu'en effet, une oeuvre littéraire, qu'elle soit autobiographique ou de fiction, prétend à l'universel alors même qu'elle est issue d'un créateur particulier - qui possède des contradictions, des rêves, des pulsions qui lui sont personnelles - d'un fond particulier - le fameux "race, milieu, moment " de Taine et de l'école positiviste. Nous ne pouvons, en d'autres mots, donner qu'une définition agencée selon le code d'une certaine culture, et plus exactement selon la manière dont Drieu perçoit cette culture et selon la manière dont il se perçoit - et par lui l'enfance...

Il nous semble difficile de donner une date exacte aux débuts de l'Eden gris. Pour prendre l'exemple d'Yves, quand celui-ci apparaît dans Rêveuse Bourgeoisie, il a six ans, et il est clair que cette période "grise" a déjà commencé depuis un certain temps. Geneviève, le vrai témoin de l'histoire *(12), en a quatre, et l'on peut supposer qu'elle est déjà être humain capable de percevoir les choses et de leur donner un sens. Et pourtant, jusqu'à l'âge de neuf ans, Geneviève reste, semble-t-il, ressortissante de l'Eden rose... Le héros d'Etat civil, quant à lui, semble s'attacher à l'âge de trois ans *(13) pour marquer la borne frontière qui sépare l'animalité de l'Eden rose des débuts de réflexion qui marquent l'introduction à l'Eden gris.

Quand finit donc cet Eden gris ?

Pour répondre à cette question il nous faut nous intéresser au contenu de cette période. En effet, la séparation que nous souhaitons établir entre "Eden gris" et "Eden noir" - même si elle peut sembler de prime abord artificielle - repose sur un incident essentiel au déroulement de la vie du héros selon Drieu : la découverte non de la sexualité, mais de l'acte sexuel. *(14)

L'Eden gris est donc une période importante par sa longueur - au regard de la longueur d'une vie humaine - au cours de laquelle l'enfant finalement né à lui-même sera apte à expérimenter le monde qui l'entoure. Il découvre son existence et celle des autres, il découvre même l'étranger, passe de cercles en cercles *(15), vit de plus en plus dangereusement *(16), découvre de plus en plus de faits, de notions, de concepts morteis. Après avoir renâclé d'abord devant ce qu'il attend et qu'il soupçonne, il avancera de plus en plus vite pour enfin sauter dans l'abîme, lorsque - à l'occasion de ce que nous avons choisi d'intituler l' "Eden noir" - il découvrira le sexe et le pratiquera. Alors, le chemin de croix commence.

L'irruption du drame.

> Ayez pitié d'un pauvre clairvoyant, s'il vous plaît !
> Léon Bloy La Taie d'argent

A l'instant même où le héros naît à lui-même, le drame peut commencer. Les raisons en sont des plus banales : l'enfant qui découvre qu'il existe, qu'une famille existe autour de lui - et plus loin qu'il y a même un monde - part à la recherche de la connaissance, à la chasse aux informations. De nombreuses informations ainsi recueillies possèdent une charge "neutre" *(2), mais certaines apportent l'horreur dans la vie de l'enfant, l'horreur et la fascination. On peut s'interroger sur le choix que Drieu fait de ses informations pour montrer l'enfer dans lequel Yves plonge, à l'instant même où il commence à comprendre le monde. Dès l'abord, le plaisir que Drieu éprouve à tout noircir apparaît *(17). Fort logiquement, tôt ou tard, la fascination

l'emportera sur l'horreur ; l'enfant se dirigera de plus en plus vite vers le vide. L'exemple le plus caricatural de cet état est Agnès qui donne l'impression de passer à une vitesse prodigieuse du stade de l'Eden rose à celui de l'Eden noir, puis à celui de la Chute presqu'immédiatement, stade qu'elle ne quittera pas. C'est qu'en effet, comme nous le verrons dans le chapitre qui y est consacré, la Chute représente, pour de nombreux personnages que Drieu met en scène, le point final de l'évolution.

Agnès ?

Agnès est le premier personnage qui nous soit présenté dans Rêveuse Bourgeoisie, qui est susceptible de vivre et de représenter - encore que ce soit de manière bien fugace - l'Eden gris, voire l'Eden rose. L'image que Drieu nous en donne au tout début du roman *(18) est malgré tout assez floue, voire contradictoire : l'incipit expédié, la première scène de quelque importance la concerne directement : l'abbé Maurois et Madame Ligneul - la mère d'Agnès - passent un moment ensemble, à la cure de l'église de Saint-Pierre-Vaast, où la famille Ligneul passe les vacances, à parler d'un sujet important : l'avenir de "Mademoiselle Agnès" et, plus précisément, de son mariage.

> -Mademoiselle Agnès est charmante... Il va falloir la marier.
> -Elle a bien le temps de nous quitter, mais enfin...
> -Tout le monde la trouve charmante. Tout le monde... (...)
> L'abbé empoigna son nez tordu (...) et il entama un discours prudent. Oui, tout le monde remarquait le charme modeste de Mademoiselle Agnès - modestie d'autant plus méritoire qu'elle était jolie. Et il y avait des gens qui, qui... *(19)

Si Madame Ligneul use des précautions de langage obligées dans ces circonstances ("elle a bien le temps de nous quitter"), précautions de langage destinées à souligner la jeunesse de sa fille, il n'empêche que l'information principale qui est donnée par ce passage est claire : Agnès est d'âge à songer au mariage - ou, pour le moins, comme nous sommes au dix-neuvième siècle et en milieu bourgeois, à ce que ses parents y songent pour elle. *(20). Nous pouvons donc estimer que sa rencontre, quelques pages plus loin, devrait être celle d'une jeune

femme ou d'une jeune fille ayant passé l'Eden rose, l'Eden gris, et prête à plonger dans l'Eden noir et dans la Chute.

Ce n'est aucunement le cas. Si Agnès se dirige, comme tout un chacun, vers la Chute, au moment où nous, lecteurs, la découvrons, elle semble être encore fort loin du but. La description que Drieu en fait l'apparente plus au bébé monté en graine qu'à autre chose.

> Agnès était assise dans le sable, enveloppée dans un peignoir (...), elle attendait sagement sa mère *(21)

Nous avons là l'un de ces "êtres animaux" ressortissant encore de l'Eden rose, tranquilles et obéissants. Quand Drieu s'attache à détailler le physique d'Agnès, cet apparentement est encore renforcé :

> Agnès avait un visage frais. Des contours ronds estompaient une ossature assez saillante. Elle avait le front blanc, les joues et le nez roses, des cheveux et des yeux châtains, une lèvre mince mais assez vivement ourlée. Ses membres n'étaient pas fins (...). (souligné par nous. P.G.) *(22)

Ces passages, que nous avons soulignés, réfèrent au physique de la petite enfance plus qu'à tout autre chose. Un peu plus loin, on la voit "patauger" dans l'eau, en compagnie de ses amies les filles Rabier. En compagnie ? Pas vraiment. Maladroite, incapable de les rejoindre, elle patauge en arrière des demoiselles Rabier. Mieux encore : si Agnès patauge, quoique personne dans le groupe ne sache nager, les demoiselles s'ébattent. Nous pouvons donc supposer sans crainte excessive de nous tromper que Drieu, avec ces quelques mots jetés semble-t-il au hasard, s'efforce d'accentuer l'aspect puéril, "jeune chiot", Eden rose, d'Agnès.

Mais alors, toute la perspective change à nouveau quand Agnès sort de l'eau ; et Drieu nous rappelle qu'elle est de physique - sinon d'âge - à se marier.

> Quand Agnès sortit, l'étoffe humide dessina une jolie poitrine. *(23)

C'est aussi à ce moment que l'on se rend compte que la description, que nous avions citée précédemment, n'était pas qu'insistance sur le fait qu'Agnès était encore enfant : l'ossature saillante est masquée par des "contours ronds" - ce qu'on appelle aussi des "rondeurs" qui réfèrent sans nul doute à la féminité, au moins autant qu'à l'aspect puéril d'Agnès.

Le problème que nous pose Agnès est le suivant : à l'orée de la Chute, d'une chute dont nous savons qu'elle va être brutale, Agnès est toujours partie prenante de l'Eden rose - c'est du moins ce que Drieu s'essaie à nous faire ressentir. Elle a réussi durant toute sa vie, jusqu'à présent, à se tenir éloignée (et on l'a tenue éloignée) des deux informations qui mènent par étapes à la Chute : l'Argent et la Sexualité. Tenue à l'écart de la société comme nous le saurons plus tard *(24) dans un couvent où elle ne pouvait qu'apprendre "la civilité puérile et honnête", vivant dans une famille où les problèmes financiers sont inexistants - dont elle ne sait rien s'ils existent - elle ne sait du monde que ce qu'on a bien voulu lui en dire, recueillant ainsi toutes les informations que nous qualifiions de "neutres", qui lui permettent d'être une (presque) adulte non responsable. Ce n'est peut-être pas l'Eden rose, ce n'est en tout cas pas l'Eden gris.

Mais alors qu'elle entre dans le processus qui la mène à la Chute - en d'autres mots alors qu'elle apprend l'existence de l'homme - alors qu'elle brûle les étapes qui la mènent au drame, Drieu nous fait part de ses réflexions :

> Agnès marchait autour de la pelouse et s'étonnait. C'était les premiers jours de sa vie. (souligné par nous, P.G.) *(25)

Nous trouvons ici des expressions qui rappellent les premières pages d'Etat civil ; l'éveil de ce qui n'a été, jusqu'à présent, qu'un petit animal, plongé dans l'Eden rose. Alors, s'agit-il de l'Eden rose ? La chose n'est pas aussi claire. Agnès, certes, s'éveille, mais à une notion, à un fait bien particulier. Elle savait déjà qu'elle existait, qu'elle était membre d'une famille, qu'un monde existe, l'entoure, sans qu'elle en soit nécessairement le point central. Plus encore, elle

sait peut-être - et elle sent sans aucun doute - qu'il existe une certaine relation entre hommes et femmes. Son attitude lors de la première rencontre avec Camille nous le fait suffisamment sentir ; et les rencontres suivantes ne peuvent que renforcer ce sentiment.

> Agnès rougit jusqu'aux oreilles : toute sa fraîcheur fut engluée sous un épais vernis de honte. *(26)

Son visage est bouleversé... Il est peu crédible que cette rencontre lui ait été cachée - ce qui serait pourtant bien dans la tradition de la petite bourgeoisie du dix-neuvième siècle finissant ; il est tout aussi peu crédible, au vu de ses réactions, qu'elle n'ait pas la moindre idée des faits de la relation homme-femme...

L'Eden gris alors ? Sans doute ; quoique jamais rien ne soit clairement dit par Drieu pour nous confirmer dans cette opinion et que d'autres éléments par la suite semblent mettre la chose en question... *(27). C'est qu'avec Drieu, rien n'est jamais clair.

Agnès est en effet un exemple parfait de la création humaine du démiurge Pierre Drieu la Rochelle. A la différence d'autres écrivains français, comme Malraux ou Claudel qui ne créent pas tant des personnages, mais des types - types qui dès lors subissent ce que l'on pourrait appeler "une damnation déterministe" *(28) (et idéologique) - Drieu s'essaie à créer des êtres humains, ambigus, contradictoires, illogiques, telle Agnès. Comme de nombreux personnages créés par Drieu, elle garde une partie de ses secrets, elle reste insondable ; on ne peut la définir avec certitude, on peut seulement faire des suppositions. Cela fera "déraper" à plusieurs reprises l'espèce de classification que nous souhaitons mettre en place à propos de l'évolution des personnages et, par cela, des personnages eux-mêmes - classification si facile à faire dans le cas d'autres écrivains qui ont mis en scène des personnages parfaitement univoques, et bien vides...

Une seule chose peut être établie à propos d'Agnès avec quelques espoirs de ne pas se tromper : au cours de la première partie du roman, elle change. Elle passe du stade rose - ou gris, peut-être à la frontière qui sépare Eden et Chute. La chose ne se fera pas sans

douleur et sans larmes. La raison "officielle" invoquée par Drieu est le fait que Camille - l'instrument de la découverte des sentiments d'Agnès - ne s'intéresse pas à sa conquête...

> Agnès était triste parce que Camille n'avait pas paru sur la plage, ce jour-là.
> -C'est à cause de ce jeune homme que tu as l'air toute drôle ?
> -Mais non.
> -Si.
> -Tu as raison, je ne lui parlerai plus. D'ailleurs, il ne me parle guère.
> -Ah ! C'est pour ça.
> Agnès commença de pleurer. (...).
> -Tu vois. Tout ça ne vaut rien. Nous n'aurions que du malheur.
> -Oh oui ! Je ne veux plus le voir.
> (...) Agnès sanglotait, toute rouge. *(29)

Mais la raison essentielle est donnée quelques lignes plus loin, quand Drieu écrit :

> (...) Tout cela, à peine apparu, allait disparaître. La vie apparaît sur le seuil, Mais derrière elle par la porte ouverte, le bonheur et le malheur entrent ensemble, en se bousculant. A peine s'est-on écrié : "Comme c'est bon." qu'il faut râler : "Comme ça fait mal." *(30)

Et puis, l'histoire suit son cours. Soudain, lors du repas qui réunit les deux familles à Paris pour la mise au point du contrat de mariage, Camille désire Agnès.

> Cela arriva entre le gigot aux flageolets et le foie gras avec salade. (...) Camille la désirant, Agnès comprit soudain la nature exacte de sa perpétuelle émotion. Elle s'empourpra : les mouvements excessifs bien que inachevés de son visage et de son corps devinrent facilement un objet de scandale. *(31)

C'est finalement avec Camille qu'Agnès ira à la Chute, plongera dans l'abîme.

Les Autres.

Drieu a aussi créé des personnages plus "normaux", plus simples, plus faciles à comprendre, parce qu'ils suivent une évolution plus ou

moins logique, même s'ils sont placés dans des situations exceptionnelles - ou que Dieu fait considérer comme exceptionnelles, sans qu'elles soient fort différentes de celles que nous vivons tous mais auxquelles nous réagissons chacun à notre manière unique. En d'autres mots, qu'il s'agisse de Geneviève - peut-être -, d'Yves, du "je" de Récit secret, du petit Cogle, tous vivent et évoluent selon un schéma que nous avons pu définir - mêm si leurs réactions face à la vie varient selon leur personnalité propre.

Cogle, Geneviève, Yves et aussi, fragmentaire, le "je" de Récit secret : nous avons là trois ou quatre visages d'une même notion, celle de l'Eden gris. Faut-il les étudier séparément ? Nous ne le pensons pas. En effet, Cogle, Yves, Geneviève et "je" - je, dans une mesure bien moindre, il est vrai - sont semblables en ce sens qu'ils vivent dans le même monde imaginaire, issu d'un même démiurge ; ils vivent les mêmes expériences, à des stades plus ou moins avancés, ils en sortent - ou n'en sortent pas - avec des blessures plus ou moins douloureuses, mais ce sont les mêmes blessures à peu de chose près. Cogle, Geneviève, Yves et "je" ne sont certes pas des "clones", peut-être même pas des jumeaux ; ils sont par contre assurément cousins. Ils possèdent chacun leur personnalité, mais ces différentes personnalités sont suffisamment proches pour que leur confrontation permanente au sein d'une étude telle que la nôtre, soit un facteur enrichissant : ce que l'un de nos héros cache pourra être révélé par un autre, et enfin peut-être pourrons-nous rencontrer à nu, palpable, la réalité de l'Eden gris et des personnages qui le représentent.

L'Eveil

A-t-il trois ans ? Quatre ans ? C'est en tout cas vers cet âge que Cogle éprouve ce qui n'est plus seulement des sensations. Les sensations sont toujours là, bien entendu, mais les sentiments apparaissent, ainsi que la mémoire.

Geneviève naît au lecteur à l'âge de quatre ans. Et à cet âge, elle sait : elle éprouve des sentiments, sait créer les pièces manquantes du puzzle de ce spectacle qui se déroule partiellement devant elle. C'est qu'on ne peut négliger un élément essentiel à son

propos : le lecteur apprendra finalement qu'elle est la narratrice, aura donc la preuve absolue que, depuis le début, - c'est-à-dire, depuis l'âge de quatre ans - elle était consciente, elle était "petite adulte" - "petit d'homme", pour plagier Kipling - et non animal . Quant à Yves, dès les premières lignes, nous savons qu'il sait, qu'il est conscient, qu'il apprend le monde, qu'il reçoit les informations qui le conduisent, à travers l'Eden gris et l'Eden noir, à la Chute, peut-être...

Drieu "fait mourir" Cogle avant que celui-ci atteigne l'abîme. Mais même s'il "tourne court" *(32), il est de par ses débuts de la vie, le héros le plus facile à saisir de prime abord. Entendons-nous, nous ne voulons pas dire ainsi qu'il est plus compréhensible, plus simple ou plus "maison de verre" qu'Yves ou Geneviève, mais Etat civil, le roman où il naît, lui est en grande partie consacré, s'intéresse à sa vie d'une manière presque biographique. A la différence d'un Yves né **ex nihilo** au lecteur, il possède déjà, bien que la chose soit fragmentaire, un passé, une position. Peut-être n'est-il pas un fil directeur ; mais il est néanmoins un élément auquel on peut s'attacher au début de notre étude - quitte à très vite appeler Yves, Geneviève, ou "je" à la rescousse - car il est de prime abord le plus présent, le plus complet de tous les représentants de l'Eden gris que nous avons pu reconnaître.

L'Angoisse.

C'est avec le chapitre II d'Etat civil que le petit Cogle passe du stade de l'Eden rose à celui de l'Eden gris. Le changement de décor - un déménagement - qui accompagne cette évolution - n'est sans doute pas gratuit. Cogle est confronté à l'inconnu aussi bien sur le plan spirituel que sur le plan matériel et, mêlant les deux plans, Drieu accentue l'impression que l'un et l'autre peuvent exercer sur l'esprit de l'enfant - et sur celui du lecteur.

Cette impression exercée sur l'esprit de l'enfant donne en partie - et en partie seulement - son titre au chapitre : la peur. S'agit-il à proprement parler de la peur ? A la lecture de ce chapitre, on en doute. Il y a certes de la peur ; à un certain moment, l'enfant est terrorisé et fasciné par les histoires que lui raconte sa bonne, la vieille Jeanne.

J'ai oublié ces histoires qui m'attiraient, m'obsédaient. Je venais vers elle avec la crainte de la nuit qui suivrait son récit, mais je lui demandais de parler. *(33)

Peur et attirance à l'égard de toute chose nouvelle, voilà les deux grandes tendances que l'enfant éprouve et éprouvera toujours.

A L'angoisse de l'absence.

Les Mères... cela fait frissonner!
Goethe. Second Faust

Nous le disions à l'instant, il n'y a pas que la peur. Ou plus exactement, il serait réductionniste de regrouper sur la notion de "peur" les sentiments qui s'emparent de Cogle. Le sentiment général est plus fort, plus diffus, plus complexe que cela. Usons donc d'un mot au sens plus large : il y a angoisse - ou plus exactement toute une série de sentiments que nous avons regroupés sous cette "rubrique". Nous regroupons là la peur, "l'état de manque" dont nous allons reparler à l'instant, les sentiments déclenchés par l'incapacité - momentanée ou non - à s'adapter à une situation, ou simplement à comprendre une situation, l'horreur - et la fascination ! - face à certaines choses, l'angoisse de la confrontation à l'inconnu. Ces sentiments vont de pair; aussi nous semble-t-il impossible d'en entreprendre une étude qui séparerait chacun d'eux à fin d'analyse. Nous nous intéresserons donc à leur globalité - ce que nous appelions "l'angoisse" - face à la réalité qui affronte l'enfant.

Chacun de nos héros voit naître le monde, est né donc à lui-même d'une manière différente. Le premier drame de Cogle est celui d'une mère qui s'absente ; celui d'Yves sera celui des parents qui se querellent, qui se querellent souvent - et qui de ce fait sont ailleurs - pour des raisons auxquelles il ne comprend encore rien. *(34) Pour lui aussi - et, curieusement, pas pour Geneviève - le problème des relations avec une mère trop souvent absente, même et surtout quand elle est présente, se posera. *(35)

L'enfant a découvert l'existence du monde extérieur, composé d'abord de son entourage familial, c'est-à-dire, avant tout d'une mère. S'il a vécu jusqu'à présent dans une dépendance physiologique absolue envers elle, nous découvrons peu à peu qu'il vit maintenant à son égard - et, semble-t-il, à son égard seulement - dans une dépendance sentimentale, amoureuse pourrait-on même dire *(36), totale. Aussi, le petit Cogle supporte-t-il très difficilement l'absence de l'être aimé.

> Jeune, inquiète, elle sortait souvent (...) ; son départ était le noeud frivole d'un drame cruel dans ma petite tête. *(37)

Cette difficulté à voir sa mère partir, Cogle l'appelle d'abord "peur". Mais, très vite, le mot vrai est écrit : il s'agit de la peine, du chagrin. Et quand Cogle, à bout de résistance, se précipite vers sa mère pour lui ouvrir son coeur, il ne fait aucun allusion à sa peur. La peur, au fond, est un sentiment peu important et passager :

> ... Je me précipitai et dans un délire de chagrin, en une seule plainte, je lui dis ma peine de tous les soirs, ma lassitude soudaine, mon amour, mais surtout ma peine (souligné par nous. P.G.) *(38)

Yves vit le même problème, de manière plus insidieuse car la mère est là - physiquement du moins... et pourtant...

Tout commence à l'occasion de la première grande rupture qui a lieu entre Camille et Agnès. La réconciliation a lieu sur le lit et Agnès - tout comme Camille - découvre une facette plus ou moins occultée jusque là de son caractère :

> un travail puissant s'était fait en elle, qui l'absorbait. Au cours de ces quelques jours de joie sauvage, sa sensualité avait fait un bond énorme en avant.*(39)

Elle sentait sans savoir, comme nous l'avons vu précédemment, mais maintenant, elle sait. Du coup, elle s'intéresse à d'autres objets que ceux qui lui ont été, jusqu'à présent, irremplaçables : le foyer, les enfants.

A la différence de la mère du petit Cogle, elle ne sort pas, ou peu, car, ayant vécu pour son foyer et son mari - que les filles Rabier considéraient justement comme un ours - elle ne connait rien ni personne à Paris *(40). Elle n'est donc presque jamais - physiquement du moins - absente de la maison. Mieux encore, elle ne sort presque jamais sans être accompagnée par Yves. Celui-ci et sa soeur semblent donc être des enfants comblés par la présence maternelle. Et pourtant, quelque chose cloche : la mère n'est pas là.

Nous le disions, Agnès s'intéresse soudain à une facette de son caractère qui vient d'être mise en évidence : sa sensualité. Cet intérêt va bien entendu bouleverser l'ordre d'importance de ses affections.

> Yves et Geneviève, par contrecoup, avaient vivement perçu qu'elle s'éloignait d'eux comme de toute la maison. *(41)

A la maison, aussi bien qu'au cours des sorties avec sa mère, Yves se découvre solitaire. La rue qui se révélait être un endroit fascinant - comme nous le verrons plus loin lors d'une description que Drieu fait de l'une des sorties - perd de son attirance ; la maison devient le lieu du drame quotidien de la solitude. Plus rien n'apporte le plaisir de la présence de la mère, de la seule présence qui compte :

> Etait-ce en partie à cause de cela qu'Yves était si inquiet avant chacune de ces sorties dont il se faisait une fête ? Tout le reste du temps, il se considérait comme délaissé et souffrait de son isolement au point d'en pleurer souvent *(41).

Et pourtant, il y a Geneviève, la soeur, l'**alter ego** qui, chaque fois qu'elle est avec Yves, lui manifeste tout son amour *(42). Comme nous avons pu le noter, Geneviève n'est pas que le "jeune chiot" que l'on pouvait penser. Pourtant, à l'occasion - et cet épisode en est une - elle est replacée à ce statut : deux ans de différence quand on a quatre et six ans créent jusqu'à un certain point l'impossiblité de communiquer sans doute. Et puis, surtout, ce n'est pas Geneviève qu'Yves aime. Il apprécie sa soeur, bien entendu ; mais c'est sa mère qu'il aime, dont il veut être aimé. L'indifférence que celle-ci éprouve à son égard va donc créer un "état de manque" que rien, même pas l'amour de Geneviève, ne pourra remplacer. Cet "état de manque", on

peut l'appeler "peine", "désespoir", "angoisse" ; mais ce n'est pas la "peur".

Dans Rêveuse Bourgeoisie, Drieu présente au lecteur un exemple archétypal du problème posé à l'enfant par la présence absente de la mère. L'exemple est d'autant plus net qu'il recouvre les deux domaines de l'enfant : "à la maison", et "dans la rue". Il s'agit de la grande scène de la promenade, commencée par un drame qui a lieu à la maison.

Nous avions remarqué qu'Yves, dès sa première apparition, était "dehors". Assez grand pour accompagner sa mère, il ne possède par contre sans doute pas la maturité - mais surtout le détachement ! nécessaire - pour supporter certaines des informations que chaque sortie lui donne. C'est qu'en effet, ces sorties entraînent régulièrement la reproduction des scènes familiales qui ont lieu, cette fois, au bureau. Les drames de la maison sont donc transposés dans un autre cadre, devant d'autres témoins. Quant à la rue, de par l'absence de la mère, l'initiatrice d'élection, elle ne peut remplir ses promesses. En d'autres mots, la mère donne à l'enfant les informations qu'il ne souhaiterait pas recevoir et néglige de lui donner celles qu'il veut avoir - c'est-à-dire les informations que nous avions appelées "existentielles", neutres. Commençons d'abord par le drame à la maison.

Comme pour toutes les promenades - "l'enfant avait fini par remarquer la constance de l'événement", écrit Drieu *(43) - celle qui nous est décrite s'annonce mal, se passe mal, va tourner à la catastrophe. Les raisons en sont variées mais dépassent toujours l'enfant qui n'en peut mais *(44). Cette fois-ci, tout commence avec des démêlés conjugaux : le père ne rentre pas déjeûner. Ce ne serait pas fort dramatique du point de vue d'Yves - sans déjà haïr son père, il a déjà senti et peut-être même compris que le bonheur ne pouvait venir de là - si cet incident ne produisait un résultat dramatique : la mère devient laide. En d'autres mots, elle est atteinte par cette absence et le montre ; elle est de mauvaise humeur, elle manifeste à l'enfant qu'au-delà de lui, il existe quelqu'un de bien plus important. C'est un drame pour un amant de six ans... Le rival est toujours absent, invisible. Aussi :

> il n'en voulait pas à l'auteur de tout ce désastre, à son père ; il en voulait à la victime qui se laissait ainsi ravager. *(45).

Le fait est qu'Agnès se laisse ravager par un autre que lui, qu'elle en aime un autre ; qu'Yves ne possède pas celle qu'il aime. Son impuissance ne laisse pas d'autre solution à Yves pour signaler sa peine que la bouderie.

> Donc Yves fut mécontent dès le déjeûner, et, aussitôt après, il crut bien le montrer en se sauvant de table et en se retirant sans un mot dans sa chambre. Mais sa mère ne le remarqua pas (...). Yves vit dès lors que sa journée était perdue *(45).

C'est qu'en effet, si la mère ne remarque pas la bouderie de l'enfant/amant, c'est qu'elle est intéressée par autre chose ; plus exactement, par quelqu'un d'autre. La journée, dès lors, est perdue, certes, mais en fait, le drame est bien plus profond. C'est la vie entière qui est perdue, puisque l'amour auquel Yves voulait croire est soudain ramené à ses justes proportions : comparé à l'attirance qu'elle éprouve pour son mari, l'amour qu'elle porte à Yves se réduit à bien peu de chose. Pour Agnès, l'"autre" amant compte bien plus qu'Yves.

Un incident supplémentaire - l'intrusion inopinée d'Yves dans l'intimité de sa mère (le jeune amant une fois de plus) - clarifie, mais dramatise encore la situation. Rejeté alors qu'il ne l'était jamais, l'enfant court à sa chambre, "prêt aux longs sanglots et à la solitude les plus lamentables" *(46). Mais sentant la brutalité de son geste, Agnès suit Yves pour le consoler :

> elle était enfin au fait de ses besoins et de ses chagrins ; elle était toute à lui. (...) Il y eut un long moment de bonheur pour Yves *(47).

Puis, une fois encore, la présence physique de la mère se révèle être une absence. Yves le sent : elle pense à autre chose qu'à lui. Mais comme elle reste sur ses gardes, Agnès ne le lui laissera pas savoir. Yves ne pourra que ressentir, sans avoir de certitude.

Un dernier incident couronne cette problématique d'une mère à la fois présente et absente : il s'agit de la rentrée en scène d'Agnès après qu'elle se soit maquillée. Cette fois-ci, elle semble prête à s'occuper d'Yves - comme nous le verrons au début de la promenade - mais est-ce bien Agnes ?

> Elle était plus jolie que jamais. Mais c'était le fruit de pratiques déconcertantes qui l'avaient rendue étrangère à Yves (c'est nous qui soulignons. P.G.). (...) Aussi la jouissance qu'il eut de cette apparition lui déchira le coeur *(48)

La promenade commence pour Yves, accompagné par cette autre maman, par cette Agnès qui ne l'est pas, puisqu'elle s'est préparée pour un autre qu'Yves qui, lui, n'a aucun besoin du maquillage pour trouver sa mère jolie. Si la "tireuse/Agnès" ne vise pas la "cible/Yves", il est probable que ce n'est pas la bonne "tireuse".

Cette promenade commence bien - avec une Agnès/maîtresse aux petits soins pour Yves, mais très vite la mère se remet à rêver, à se détacher de son fils, à être absente. *(49) Une autre mère, mais le même fossé. Néanmoins, le drame qui se renoue *(50) va être interrompu par un événement d'importance : Agnès annonce à Yves une visite chez M. Le Loreur. Toute la perspective change en un instant car, comme l'écrit Drieu - dramaturge capable de dédramatiser :

> l'ennui avait été pour beaucoup dans son angoisse et dans son chagrin *(51)

A défaut de la mère/maîtresse, totalement dévouée à son fils, l'ersatz Le Loreur pourra suffire. Ainsi que le dit plus loin la grand-mère Ligneul à son petit-fils :

> Oui, tu aimes bien Le Loreur, il te flatte assez. *(53)-

Mais, même si Le Loreur est agréable, il reste un ersatz.

Et puis, une fois encore, l'absence a lieu. Agnès va parler avec M. Le Loreur dans une autre pièce de son appartement et ils - et

elle - oublient Yves en s'absentant. Après un long moment de plaisir dû à la contemplation des images d'un album consacré à Napoléon - le héros d'Yves - l'ennui, la peine, le chagrin, l'angoisse même, reviennent. Yves est seul. Tout se résume finalement à ce cri que pousse Yves devant sa grand-mère :

> -Maman, elle pense toujours à d'autres que moi. *(53)

Et ce sera ainsi jusqu'à la fin : jamais l'enfant ne possèdera sa mère. Yves est un amant toujours déçu, d'autant plus déçu qu'il continue à espérer. Jusqu'au bout, jusqu'à la fin du roman, la mère est absente. Et son absence est d'autant plus ressentie que sa présence physique est indiscutable, à la différence du père. Yves vit seul. Cette absence de la mère - et du père - on la voit aussi dans Etat civil où les parents ne sont invoqués que bien rarement ; quant à Dirk Raspe, il aura eu une grand-mère à peine existante jusqu'à l'âge de six ans, des parents invisibles dont on saura par hasard les turpitudes au détour d'une page (Mémoires de Dirk Raspe, pp.216-217) ; et pour simplifier les choses, Gilles sera - dans le roman qui porte son nom - orphelin. Ainsi, tout sera clair.

B L'angoisse des utilités.

> ... Vous parlez encore de vos enfants comme un mendiant qui en a loué pour apitoyer les passants.
>
> Drieu la Rochelle.
> Rêveuse Bourgeoisie.

Yves d'abord, Yves et Geneviève ensuite, presque "vaporisés" dans l'esprit de leur mère et de leur père, vont cependant jouer un rôle dans leur jeu : celui d'utilités. Drieu souligne la chose dès la première apparition d'Yves dans le roman. Voilà d'ailleurs le problème central de ce que nous avions appelé "l'angoisse de l'absence". Père et mère sont perpétuellement oublieux de leurs enfants - Yves est celui qui le ressent de la manière la plus violente - s'absentent mentalement en

permanence - cette attitude est rendue particulièrement nette dans le cas de la mère - et, par cela, les parents "vaporisent" Yves et Geneviève.

Mais il arrive qu'ils pensent à eux ! Et dans ce cas, c'est parce qu'ils sont objets commodes à utiliser dans quelque situation, dans quelque chantage - à l'égard du conjoint particulièrement, mais aussi à l'égard d'eux-mêmes.

Dès qu'il les fait apparaître, Drieu nous montre la manière dont Agnès et Camille usent d'Yves afin d'éviter certains mots, certaines situations, qui amèneraient le conflit toujours latent entre eux à un stade de violence encore supérieur :

> Camille était exaspéré contre [Gravier] et contre Agnès. Il se tourna vers son fils qui suivait lui aussi la scène avec des yeux attentifs et tristes
> -Comment vas-tu, toi ?
> (...) Agnès se jeta aux pieds de l'enfant et le serra convulsivement.
> -(...) Tu vois comment est ton père ? Ces histoires ne sont pas pour cet enfant *(54).

Certes, ce genre de scène n'est pas fait pour Yves, âgé de six ans. Il n'empêche qu'Agnès a bien pris l'enfant avec elle pour aller voir son mari, au lieu de le laisser à la maison, en compagnie de sa soeur Geneviève et de la bonne ... et il est difficile d'imaginer qu'elle ne se doutait pas de la manière habituelle dont la scène tournerait. Pour reprendre un passage que nous avons déjà cité :

> Yves (...) loin de s'habituer (souligné par nous. P.G.) à ces scènes, craignait toujours plus leur renouvellement. *(55)

Objet de chantage pour la mère, d'escapade pour le père, Yves est sensible au rôle d'utilité qu'on lui fait jouer quand on se souvient de son existence. Etre humain réifié - ce qui est un stade supérieur à son état qui est généralement celui d'être inexistant... - il ne peut se défendre qu'avec les armes qu'un enfant possède : les pleurs. Plus tard, lors des scènes de repas, ce sera la rage blanche, tout au moins

de la part d'Yves. Geneviève, quant à elle, se réfugiera dans une indifférence quasi-absolue.

Présents ou absents, les enfants sont utilisés par tous les adultes importants du roman pour essayer de déterminer le comportement de leurs antagonistes. En d'autres mots, consciemment ou non, la grand-mère Ligneul, Camille, tout comme Agnès l'avait fait, vont appliquer les recettes du chantage aux enfants : Agnès, personnage important dans la saga des Le Pesnel, est celle qui manifeste le plus souvent ces penchants. On la voit user d'Yves comme objet et comme récepteur du chantage : c'était le cas de la scène du bureau, mais il y aura d'autres occasions. On la voit aussi se servir de son fils comme **terzo incomodo** lors des entrevues qu'elle a avec Le Loreur, séducteur de bas étage et consolateur intéressé *(56). Ainsi s'explique cette phrase étrange qu'Agnès prononce lors de la grande scène de la promenade que nous avions évoquée : alors qu'Yves veut rentrer, elle lui disait :

> -(...) J'ai une visite à faire et il faut que tu viennes avec moi (souligné par nous. P.G.) *(57)

Mais ce consolateur intéressé est aussi consolateur nécessaire pour Agnès qui continue à aller le voir. Un jour, le **terzo incomodo** malgré lui, l'objet nécessaire, se plaint à sa grand-mère :

> -Moi, je ne veux plus y aller. Mais maman me gronde. *(58).

Les raisons de ce refus sont évidentes . : y a la sensation - qui deviendra de plus en plus nette, se transformera en certitude - d'être utilisé pour autre chose que ce qu'il est ; il y a encore plus : la solitude, on l'oublie ; il y a la compréhension d'un fait essentiel : il demande à sa mère de l'amour et il lui est tout à fait étranger. Elle l'efface dans son esprit ; il ne compte plus comme être humain, sinon quand l'invocation de son nom et de celui de sa soeur peut se révéler utile. Il n'est plus fin, mais moyen.

La grand-mère Ligneul, elle aussi, n'hésitera pas à employer le chantage pour empêcher le divorce de Camille et d'Agnès, contraire à sa morale et aux habitudes de sa génération *(59), en évoquant les noms - et les destins qu'elle leur suppose si leur mère divorce - d'Yves et de Geneviève. Il est vrai que, tout comme Agnès, elle applique ces recettes sans trop le savoir, d'une manière plutôt inconsciente.

Tout autre sera l'attitude de Camille. Lui, il sait. Il sait très exactement ce qu'il fait. Peut-être est-il encore inconscient de ses buts quand il use des enfants pour échapper à une discussion gênante ou agaçante *(60) ; une chose est sûre : à un certain moment, plus précisément quand il est chassé de la villégiature des Ligneul, (chapitre X, 3ème partie) il essaie très consciemment d'user des enfants pour faire passer l'orage *(61), manoeuvre de chantage qui nous est présentée par Drieu comme particulièrement odieuse. Un peu plus loin, tentant de se sauver d'un naufrage certain, Camille usera d'Yves comme messager secret auprès de sa mère. Il emploiera pour cela ce qui est sans doute la pire forme de chantage possible de la part des parents à l'égard de leurs enfants : le chantage à l'affection. A Yves qui se consume depuis longtemps de haine à l'égard de son père - haine issue de son amour toujours ignoré - celui-ci demande un baiser *(62). Yves ne peut que fondre. Camille a atteint son but: son fils est prêt à tout pour lui. Il oublie aussitôt Yves, bien entendu, et se réabsente : seule Agnès - ou plus exactement l'argent d'Agnès - compte à ses yeux. Après un instant d'espoir, Yves, une fois de plus, est ravalé - et il le sait - au statut de <u>moyen</u>.

> Yves sentit nettement que son père pensait à tout autre chose qu'à lui et qu'il se servait de leur émoi à tous deux pour l'attirer dans son parti ; il se rappela avec un chagrin décuplé qu'il avait plusieurs fois senti cette manoeuvre. *(63)

Yves sera le messager, immédiatement laissé pour compte : mais il le sait maintenant et il n'est pas inutile de noter que c'est la dernière fois qu'il tient un tel rôle. Après cette scène, quand il réapparaît, quelques années plus tard, ce sera pour régler tous ses comptes avec ses parents, et notamment pour leur reprocher leur

attitude à son égard, l'utilisation qu'on a faite de lui pour atteindre des buts qui lui étaient totalement étrangers. Le jeu qu'on lui a fait mener dans cet épisode est symbolique. Après avoir été "objet utile" pour son père chez lequel n'intervenait aucun sentiment à son égard, il se retrouve dans une position similaire de la part d'Agnès quand il lui porte le message de Camille :

> -Maman, chuchota-t-il, (...) papa est là sur la digue qui t'attend.
> De nouveau, une bouche convulsive et indifférente (souligné par nous. P.G.) se pressa sur sa chair et sa mère se dressa, le visage transfiguré *(64).

Ayant rempli sa mission, Yves est à nouveau "vaporisé" dans l'esprit de ceux qui ne sont, à tout prendre, que ses procréateurs ...

Yves aime ses parents et veut en être aimé ; il ne reçoit qu'indifférence de leur part. Un problème encore plus dramatique que l'absence systématique des parents apparaît : "vaporisé" dans l'esprit de Camille et d'Agnès, Yves et Geneviève sont rappelés à la vie pour un court moment. S'agit-il d'une "intermittence du coeur" ? Loin de là. Ils ne renaissent, ne sont invoqués qu'en fonction de l'utilité que leur invocation ou leur maniement peut avoir. Le drame naît en fait le jour où ils deviennent sensibles à cette attitude des parents ; se noue le jour où ils la comprennent : de ce jour, tous les éléments de la crise sont en place. La haine amoureuse s'installe alors et, même si les enfants sont toujours prêts à aimer - nous l'avons vu avec Yves - l'ambiguïté reste, car la haine est toujours là, toujours gagnante, puisque, de la part d'Agnès et de Camille, il n'y a qu'indifférence à l'égard des enfants. Pour utiliser le langage des ordinateurs, il n'y a pas de "feed back" pour Yves et Geneviève.

Mort et Solitude.

Devant l'attitude d'Agnès et de Camille, dans le cas d'Yves ; d'une mère absente et d'un père invisible, - c'est-à-dire la même situation qu'Yves dans le cas de Cogle - , plusieurs attitudes sont possibles ; les jeunes ressortissants de l'Eden gris, chez Drieu, useront raisonnablement de toutes. Mais en fait, par des moyens différents,

tout vient à une seule fin : chercher ailleurs ce qui n'est pas donné là où l'on est. Ainsi, l'amour se portera vers d'autres, après s'être éloigné de ceux auxquels il était tout d'abord destiné. Les autres, eux, rempliront le rôle souhaité par l'enfant.

La première attitude à laquelle nous nous intéresserons est celle de Pierre Drieu la Rochelle lui-même, telle qu'il la décrit dans Récit secret. Sans revenir sur les raisons qui pouvaient l'amener à l'attitude qu'il adopte - raisons qui sont supposées connues par le lecteur de cette courte confession - Drieu raconte simplement les jeux étranges auxquels il se livre dans la solitude : *(65)

> Je remonte à l'enfance (...) pour la raison (...) que l'être est tout entier dans son germe (...), il m'arrivait non seulement de jouer à être perdu, à jamais échappé aux miens, (souligné par nous. P.G.), mais aussi à "être mort". C'était une ivresse triste et délicieuse que d'être allongé sur le lit, dans une pièce silencieuse de la maison, à l'heure où mes parents n'étaient pas là (idem) *(66).

De manière moins dramatique, dans Etat civil, le jeune Cogle raconte son échappée à une situation qui ne lui plaît sans doute guère, mais sur laquelle il ne s'étend pas.

> Je m'aménageais une tanière derrière un paravent fait de chaises renversées : "je vais jouer à me faire pleurer". Je me retirais là avec mes armes, des châles, ma chienne. *(67)

Là aussi, l'enfant se retire du monde, disparaît.

Les parents abstraient l'enfant de leur vie ; l'une des réponses de l'enfant peut être d'abstraire les parents de sa vie. Le voilà donc échappant aux siens aux moments où ils ne sont pas là : cri de protestation absolument vain, gratuit. Ayant osé protester une seule fois, comme nous l'avons vu précédemment dans Etat civil, contre l'absence systématique de sa mère - et après combien d'hésitations ! - l'enfant décide, consciemment ou non, d'arrêter de quémander l'amour. On ne veut rien lui donner ? Il ne demandera rien.

Bientôt, un pas supplémentaire est franchi. Après avoir rêvé de la mort, il s'agit de s'y essayer. Il entre dans cette pulsion autant de curiosité que de rancoeur, il ne faut pas le cacher : c'est l'expérience la plus fascinante, car la plus vengeresse. Si l'enfant la réussissait, ce serait l'éloignement total, définitif, de sa part. C'est donc la fameuse scène du couteau, que nous avions présentée dans la mise en place de Drieu. Puis, il y a un bruit dans le couloir, une présence. L'espoir renaît. Peut-être, cette fois-ci, va-t-on le comprendre, l'aimer... La scène s'arrête.

Elle recommencera ; mais prêt à se venger, à montrer son désespoir à ses parents - désespoir provoqué par eux - l'enfant n'est néanmoins pas prêt à mourir. Esprit de vengeance et fascination sont moins puissants que la volonté de vivre, que la curiosité du futur. Il arrête l'expérience et - du coup - se trouve démuni de vengeance, sans manifestation de sa peine.

S'il n'ose mourir pour marquer sa désapprobation à ses parents, que peut faire l'enfant ? Rien sans doute, sinon prendre son parti de sa solitude - solitude accentuée par l'auteur ; Geneviève est un appareil enregistreur qui tout bien pesé laisse Yves seul ; Cogle n'a pas de frère. Et puis, dès qu'il le pourra, l'enfant s'échappera. Mais, solitaire en famille, ayant appris la solitude et s'en accommodant fort bien, de par les avantages qui en sont produits - être l'Unique, pour ses grands-parents - il sera tout aussi solitaire dans le groupe, dans lequel il ne sera même pas partie d'un tout...

La mort encore... L'enfant a découvert qu'il pouvait se donner la mort ; il découvre un peu plus tard qu'il peut aussi la donner. C'est le fameux épisode de Bigarette. Vite découvert, le petit Cogle perd son statut de Petit Prince. Des parents invisibles apparaissent tout à coup - enfin - mais cette apparition, cette présence, n'a lieu que pour mettre au jour des juges implacables. Des grands-parents qui étaient en adoration devant l'enfant - qui aimaient l'enfant, eux - se montrent horrifiés et le rejettent. Le criminel est mis au ban de la société. L'enfant, une fois encore, se retrouve seul.

Je connus l'isolement effaré et superbe de l'assassin *(68)

La chose est d'autant plus dramatique que, cette fois, il n'y a pas de refuge.

On peut donc noter dans ce chapitre, tout comme dans le chapitre que nous avions intitulé "l'Angoisse", et non "la Peur", ce qui selon Drieu est peut-être l'élément le plus dramatique dans l'enfance : la solitude. L'enfant, même s'il est entouré physiquement, reste seul. Sans doute le nourrit-on, s'occupe-t-on de lui, mais cela se fait sans attentions, sans amour de la part de ceux dont il réclame l'amour. Il n'est qu'un objet.

Plus grave, cet objet sera amené à la présence, on le fera réellement exister dans un seul but : quand le moyen est bon pour obtenir ou éviter quelque chose. En aucun cas, il ne sera fin - objet aimé - des actions qui ont lieu dans le cercle familial, mais tout au plus un moyen...

Il ne lui restera que des ersatz : Le Loreur, les grands-parents - aimés, certes, mais qui ne sont pas les parents, qui ne peuvent les remplacer totalement... et ces ersatz ne seront pas suffisants pour empêcher certains gestes ni pour cacher les réalités de l'absence parentale.

Tout nouveau, tout beau ?

Ainsi, l'enfant qui a d'abord appris qu'il existait, à un âge que Drieu - par l'intermédiaire de Cogle et d'Yves - fixe entre trois et quatre ans , l'enfant donc apprend qu'il n'existe pas pour tout le monde. Pire encore, il n'existe pas aux yeux de ceux auxquels, justement, la preuve de son existence devrait être éclatante : ses parents. Nouvelle dramatique, l'enfant n'est pas le petit prince qu'il croyait être. Vallès l'avait déjà montré : savoir les choses n'est pas obligatoirement un paramètre du bonheur *(69). Chez Drieu, les informations essentielles seront cause de désespoir, ou pour le moins d'inquiétude, dans la plupart des cas : tout nouveau, tout laid...

Ressortissant de l'Eden gris, Yves apprend son existence - et par là, son inexistence - aux yeux de Camille et d'Agnès ; et par là aussi son existence intermittente en tant qu'utilité. Il va aussi être confronté aux raisons qui le rendent insignifiant aux yeux de ses parents : l'Argent et le Sexe, valeurs de la troisième fonction. Argent et chair, voilà les valeurs qui, dans la famille Le Pesnel, conduisent à la décadence, à la catastrophe même, à la Chute. Quand Yves aura compris - et non plus pressenti seulement - ce qui se dissimule derrière l'attitude de ses parents, il sera lui-même à leur niveau.

Mais tout commence par des sensations ; nous avons pu le noter précédemment. Il y a certes le Mal, auquel Yves est confronté - Cogle a la chance de ne pas rencontrer cela - mais il y a aussi le reste. C'est-à-dire il y a les informations appelées "neutres", sujets d'enchantement pour l'enfant tout à la joie d'apprendre, de savoir de plus en plus de choses. Ainsi, il y a la rue, il y a la promenade, il y a ceux qui sont prêts à lui livrer de l'information, à le laisser grandir.

La première fois qu'Yves apparaît dans le roman, c'est à l'occasion d'une scène au dehors. Il s'agit hélàs du bureau de son père... Dire que cet endroit est plaisant serait pour le moins exagéré.

> La pièce puait le tabac, le pétrole, le charbon, le vieux dossier *(70)

C'est donc dans cet endroit particulièrment déplaisant qu'Yves va vivre pour la première fois, aux yeux du lecteur une scène familiale due à l'argent - jusqu'à présent le seul sujet de discorde entre les parents aux yeux d'Yves.

Qu'Yves comprenne exactement l'enjeu de cette scène est douteux ; l'essentiel est pour lui qu'une fois de plus, Agnès et Camille ne s'occupent pas de lui - sinon Camille pour changer de sujet - et qu'ils sont fâchés. L'enfer de la maison s'est seulement déplacé dans une pièce peu agréable : le bureau de Camille. Les lieux clos ne semblent pas propices au bonheur, quand les parents sont là. Tout naturellement, Yves se dirige vers la fenêtre.

> Le petit Yves s'était rapproché de la fenêtre en demi-lune et regardait tristement dans la rue (...) passer les fiacres et les omnibus. *(71).

L'appel de la rue, du dehors, se fait insistant quand Yves se trouve avec ses parents, toujours se disputant ou sur le point de le faire. Que la rue soit un lieu de fuite, un lieu de repos où l'on oublie la guerre permanente qui a lieu entre les parents, la chose est probable. Mais ce n'est pas que cela. Ainsi que l'écrit Geneviève au début de la scène de la promenade, déjà mal commencée :

> Yves eut un moment heureux qu'il avait toujours quand il observait de plus près ce flot qu'il observait sans cesse de la fenêtre de sa chambre, au quatrième étage. *(72)

Dans la sortie, il y a sans doute le plaisir d'être ailleurs que dans le désagréable cocon familial, il y a surtout un avantage de taille: c'est dehors qu'on voit le monde, qu'on apprend la vie, la société.

> ...[Yves] aperçut ce qui plus que tout l'émouvait depuis quelque temps : les "hommes de bronze" , trois hommes en maillot d'argent (...) prenaient soudain une pose. L'un tenait un fusil, l'autre un clairon, le troisième était blessé. C'étaient des soldats en plein combat, c'était la vie des hommes. *(73)

Sur ce plan, la promenade commence bien. Agnès, qui a décidé - après l'incident du cabinet de toilette - d'être irréprochable avec Yves, jouera le rôle de l'initiatrice idéale. A Yves, plein d'interjections et de questions au spectacle de la rue, elle met un soin parfait à répondre. Elle s'arrête partout où il veut s'arrêter pour mieux voir, s'essaie à lui expliquer tout ce qu'il veut comprendre, stationne devant un spectacle de rue qui passionne l'enfant. Puis, le rôle qu'elle joue la fatigue ; elle se réfugie dans la rêverie ; elle s'absente. Yves en est pour ses frais. Quel que soit le cirque auquel il se livre, il ne reprendra plus l'attention de sa mère. Et pourtant, ces informations, que nous appelions "existentielles" (cf p.122, Chapitre Eden), il en éprouve le besoin, à ce stade. Entre une mère qui les lui donne par intermittence et un père absent, Yves aura à choisir les grands-parents, dispensateurs de la connaissance.

Cogle possédait la chance extraordinaire - de par la grâce de l'auteur - d'avoir dans son entourage une bonne, la vieille Jeanne, qui était medium de connaissance, tout comme les grands-parents. Là aussi, père et mère étaient fort discrets *(74) ; mais malgré cela, il restait une source d'information à la maison. La bonne est prête à passer de longs moments avec l'enfant/Cogle, à lui parler, à lui raconter des histoires *(75), et ce faisant, lui transmettre un patrimoine culturel, une tradition. Elle accepte facilement de l'informer. *(76) . Cogle pouvait apprendre quelque chose. Il y aura aussi Joseph, un domestique de la grand'mère, qui plus tard ouvrira les yeux de Cogle aux aventures guerrières et exotiques, ajoutant alors aux rêves militaires qui emplissent l'enfant; il y avait le grand-père et le café, la grand-mère et la messe.

Ce bonheur est refusé aux enfants Le Pesnel. Il y a bien une bonne - la vieille Marie - qui s'occupe des enfants, mais, ainsi que l'écrit Drieu :

> Le petit Yves n'aimait pas beaucoup la compagnie de cette vieille femme qui sentait mauvais et ricanait stupidement à la plupart de ses questions *(77)

D'autre part, nous savons qu'un père absent et qu'une mère rarement d'humeur à répondre à son enfant empêchent Yves de recueillir autant d'informations qu'il le souhaiterait. L'échappée vers les grands-parents paraît donc logique puisque, eux, ils acceptent de répondre aux questions ; mieux encore, ils aiment leurs petits-enfants. Dévouement sans fa[illegible] de Monsieur et Madame Ligneul : Yves ne peut être qu'heureux.

Drieu ne cessera de signaler la chose. Lors de la première grande rupture qui a lieu entre Camille et Agnès, et que celle-ci retourne vivre chez ses parents, il nous est signalé au passage que...

> [Les enfants] s'imaginaient être pour toujours rue de Bapaume (c'est- à-dire, chez les grands-parents. P.G.) et en étaient ravis. *(78)

Le lecteur avait d'ailleurs précédemment appris qu'Yves passait la moitié de sa vie chez les grands-parents Ligneul - ce qui est d'ailleurs aussi le cas de Cogle.

> Le samedi soir était un soir heureux pour Madame Ligneul parce que son petit-fils venait chez elle pour y rester jusqu'au lundi.
>
> D'ailleurs le petit Le Pesnel passait parfois des semaines entières chez les Ligneul. Il était merveilleusement heureux chez ses grands-parents et il oubliait soudain toutes ses angoisses et ses tourments intimes de la rue Caumartin *(79).

Tout est dit dans ce passage : l'amour de la grand-mère - mais l'amour, la bonté du grand-père sera aussi à l'honneur quelques lignes plus loin *(80) ; le bonheur d'Yves, ses angoisses, la prison familiale, et l'absence perpétuelle de Geneviève...

Le problème des sorties se pose d'une manière beaucoup moins aiguë pour Yves quand il est rue de Bapaume. C'est qu'en effet, s'il faut comparer l'appartement où l'enfant habite à une prison, celle-ci est une "prison heureuse" où l'amour règne. Là non plus, Yves ne reçoit pas toutes les informations qu'il souhaiterait recevoir - c'est le fameux "tu sauras plus tard"... *(81) - mais qu'importe ; il apprend l'Amour. Et puis, il y a quand même les sorties à la messe avec la grand-mère ; les sorties au café avec le grand-père ; et les promenades - dans le cas de Cogle - avec Joseph, le héros... Le monde extérieur est accessible.

L'Echappée par la deuxième fonction. *(82)

Si l'enfant ne reçoit pas toutes les informations qu'il désire, il en reçoit malgré tout plus qu'avec ses parents : c'est qu'en effet, outre les promenades, la maison est le cadre de conversations prolongées avec la grand-mère, à propos du héros familial : Napoléon, la bouffée d'air dans l'atmosphère dramatique créée par la présence des valeurs de la troisième fonction, la fonction marchande.

Le lecteur avait d'ailleurs précédemment appris qu'Yves passait la moitié de sa vie chez les grands-parents Ligneul - ce qui est d'ailleurs aussi le cas de Cogle.

> Le samedi soir était un soir heureux pour Madame Ligneul parce que son petit-fils venait chez elle pour y rester jusqu'au lundi.
>
> D'ailleurs le petit Le Pesnel passait parfois des semaines entières chez les Ligneul. Il était merveilleusement heureux chez ses grands-parents et il oubliait soudain toutes ses angoisses et ses tourments intimes de la rue Caumartin *(79).

Tout est dit dans ce passage : l'amour de la grand-mère - mais l'amour, la bonté du grand-père sera aussi à l'honneur quelques lignes plus loin *(80) ; le bonheur d'Yves, ses angoisses, la prison familiale, et l'absence perpétuelle de Geneviève...

Le problème des sorties se pose d'une manière beaucoup moins aiguë pour Yves quand il est rue de Bapaume. C'est qu'en effet, s'il faut comparer l'appartement où l'enfant habite à une prison, celle-ci est une "prison heureuse" où l'amour règne. Là non plus, Yves ne reçoit pas toutes les informations qu'il souhaiterait recevoir - c'est le fameux "tu sauras plus tard"... *(81) - mais qu'importe , il apprend l'Amour. Et puis, il y a quand même les sorties à la messe avec la grand-mère ; les sorties au café avec le grand-père ; et les promenades - dans le cas de Cogle - avec Joseph, le héros... Le monde extérieur est accessible.

L'Echappée par la deuxième fonction. *(82)

Si l'enfant ne reçoit pas toutes les informations qu'il désire, il en reçoit malgré tout plus qu'avec ses parents : c'est qu'en effet, outre les promenades, la maison est le cadre de conversations prolongées avec la grand-mère, à propos du héros familial : Napoléon, la bouffée d'air dans l'atmosphère dramatique créée par la présence des valeurs de la troisième fonction, la fonction marchande.

Tout comme on voyait un Julien Sorel échapper à son triste sort en dévorant le Mémorial de Sainte Hélène, et en se rêvant guerrier et empereur, on voit les ressortissants de l'Eden gris chez Drieu la Rochelle plonger dans le vice napoléonien, pour des raisons qu'on peut supposer fort proches de celles du héros de Le Rouge et le Noir de Stendhal. Ce sera le cas aussi bien pour Cogle que pour Yves, quoique le lien entre la cause et l'effet soit sans doute moins visible dans Etat civil que dans Rêveuse Bourgeoisie, et que les faits soient moins développés dans ce dernier roman. Une fois encore, les deux romans se complètent.

En effet, et Cogle et Yves éprouvent le choc napoléonien. Et tous deux l'éprouvent pour les mêmes raisons. Commençons par Cogle.

Les premières lignes du chapitre 5 (Traditions) font allusion à ce drame qui est développé dans Rêveuse Bourgeoisie : l'absence de parents. Celle du père est totale ; Cogle n'en parle quasiment jamais. Celle de la mère l'est moins et donc plus douloureusement ressentie :

> Le chagrin d'être sans ma mère était au creux de mon oreiller *(83).

Un instant après, Napoléon apparaît dans le texte. Il fait voler en éclats la grisaille sinistre de la vie de Cogle... Et Cogle avait pourtant la chance d'avoir la vieille Jeanne, avantage qu'Yves ne possède point. Cogle le solitaire a donc enfin des compagnons.

> ...Des figures éblouissantes. Voici des compagnons (souligné par nous. P.G.), voici les premiers hommes (...) avec qui j'ai vécu (idem), pour qui d'abord j'ai ressenti la rude tendresse (idem). Voici Napoléon et ses soldats. *(83)

Hors la damnation de l'argent et du sexe, voici les vertus guerrières, l'échappée par la grâce de la deuxième fonction, l'ouverture tant désirée vers l'information, vers les autres mondes qu'Yves et Cogle ne pouvaient connaître. Cette échappée que Cogle fait, qui plus est en compagnie des êtres aimés entre tous - c'est-à-dire les

grands-parents - ne pourra que le marquer profondément, tout comme Yves par ailleurs.

C'est qu'en effet, l'enfant ne découvre pas seulement, aux côtés de ses grands-parents, l'épopée guerrière merveilleusement illustrée, il ne découvre pas seulement les vertus de la deuxième fonction, auxquelles la morale marchande - la troisième fonction - est fermement opposée ; il vit aussi et surtout un événement plus important que tout cela : il rencontre Dieu.

Dieu, le petit Cogle l'avait pourtant rencontré - c'est-à-dire le Dieu chrétien. Et il est à noter que cette rencontre physique est un épisode qu'Yves ne connaît pas. Si Yves va à la messe - le fait est à peine effleuré *(84) - si ses grands-parents sont catholiques et évoquent de manière régulière Dieu - dans un esprit de chantage fort proche de celui qui les poussait (la grand-mère avant tout) à user des enfants *(85) - c'est bien tout. Entre un Yves ignorant des choses de la religion sinon comme spectacle à peine évoqué auquel il n'est pas intégré , et une grand-mère qui use de celle-ci comme moyen de pression, on ne peut dire que Dieu, c'est-à-dire le Dieu chrétien, ait fort bonne presse dans Rêveuse Bourgeoisie. Et il faut songer aussi à la scène ignoble - au sens classique du mot - au cours de laquelle l'abbé Maurois, qui se livre à des manigances qui en font un digne successeur des prêtres des fabliaux, use de Dieu à des fins pour le moins personnelles... *(86). Que le Dieu chrétien ne soit en rien responsable des vilenies de l'abbé Maurois, la chose est évidente ; mais il n'empêche qu'il est tout aussi évident qu'Il en sort sali. Après tout, l'abbé est Son serviteur.

Quant à Cogle, s'il a rencontré ce Dieu le temps de quelques lignes - et de quelques lignes seulement *(87) - on ne peut dire que cette expérience l'ait impressionné de manière notable.

Il existe malgré tout une seconde expérience divine pour Cogle. Mais elle n'est qu'évoquée laissant place, lors de ce second chapitre consacré à Dieu - au système chrétien qu'a produit l'idée de Dieu dans la société française telle que l'aperçoit Drieu/Cogle.

> Je ne sentais que les joies sociales de la religion. C'était du reste tout ce qu'on m'en montrait. *(88)

Mais il n'y a pas que cela, il n'y a pas qu'une glorification du système chrétien. Cogle, petit enfant, a vu Dieu. A cette nouvelle occasion, il va découvrir la prière. Sa mère lui demande, à l'occasion d'une scène dramatique, de prier pour son frère presque agonisant.

> Elle repartit en me criant encore : "Prie, prie." Je me ruai au pied de mon lit, et (...) je poussai vers le Bon Dieu (...) une prière dont le pouvoir soudain m'étonna. *(89)

Mais cette expérience est sans effet ultérieur, tout comme la première. Cogle, qui a vu Dieu, l'a oublié presque aussi vite. Cogle, qui a su prier, qui a atteint l'extase qu'il cherchait au moyen de la religion, abandonne ce qu'il a peut-être trouvé :

> Mais bientôt je ne pensai plus qu'à autre chose. *(90)

Et puis, Dieu revient encore plus loin et l'on voit le mélange qu'établit Cogle entre Dieu et d'autres notions. Il assure avoir perdu le secret de Dieu, avoir perdu la foi, mais il pourra aussi écrire :

> Ai-je vraiment cessé pendant quelques années de croire en Dieu ? (...) . Somme toute, je n'ai jamais douté de Dieu, de la vie, du bien excessif qu'on peut en retirer. *(91)

...pour finir par, oubliant complètement le mot "Dieu", faire l'apologie du sport, de l'homme dans le sport, de l'homme tout simplement, seul Dieu potentiel en fin de compte...

Mais avant d'en arriver à cela ? Le Cogle enfant s'est découvert un Dieu, qui, finalement, en vaut d'autres : il s'agit de Napoléon. Voyons ce que Cogle écrit d'ailleurs à ce propos quand il découvre l'empereur :

> Voici le seul Dieu (notons la majuscule. P.G.) que j'ai connu, le seul Dieu que j'aie vu de mes yeux. *(92)

L'autre n'était-il donc pas le vrai ? ou n'existait-il pas ? ou plus simplement, ne pouvait-il être le vrai car il ne correspondait pas aux valeurs qui sont proposées à l'enfant ?

En effet, en faveur de cette dernière hypothèse, il est une chose sûre : le Dieu que Cogle, qu'Yves rencontrent, ne peut être lié à Celui des chrétiens, de par les valeurs qu'Il manifeste. Et les grands-parents, en dépit de leur éducation chrétienne, ne se feront pas faute de rapprocher l'enfant de l'un - le guerrier - l'éloignant alors de l'Autre... Tout ceci, par amour de l'enfant, et par tradition - ce mot "tradition" étant par ailleurs celui qui donne son nom au chapitre.

La tradition est transmise à Yves par la grand-mère, la meilleure médiatrice possible entre passé et avenir - c'est-à-dire Yves ou Cogle - de par l'amour qu'elle manifeste pour l'enfant, que celui-ci ressent et qu'il lui retourne. Ainsi que le dit l'enfant Cogle - mais l'enfant Yves pourrait écrire ceci dans les mêmes termes :

> J'ai beaucoup vécu avec ma grand-mère. C'est l'être au monde que j'ai le plus aimé, (...) et c'est vers elle que je me suis d'abord tourné pour interroger mes compagnons humains sur le monde (souligné par nous. P.G.) *(93).

Tyrannisée par un mari peureux et routinier, la chose est signalée dans Rêveuse Bourgeoisie autant que dans Etat civil, elle a choisi pour son petit-fils les routes du courage et de l'aventure. *(94). L'enfant qui ne reçoit l'amour que par les grands-parents - et par la grand-mère avant tout - acceptera les messages annexes, c'est-à-dire la vision du monde, qu'on lui offre enfin - "on", c'est-à-dire la grand-mère et le domestique Joseph - et les rêves qu'on porte sur lui. Une grand-mère d'origine normande se plaît à lui raconter les guerres chouannes, tout comme les campagnes de Napoléon, soutenues par de magnifiques albums illustrés. On peut songer à ce propos à la description, lapidaire, mais brillante, donnée de ces albums dans Rêveuse Bourgeoisie, et de l'effet violent qu'ils ont sur l'enfant :

> Le Loreur ouvrit devant lui un énorme album rempli d'images absolument fulgurantes. (...). Un instant plus tard, il oubliait tout, et se vautrait parmi les chevaux, les charges, ...*(95).

Joseph, si nous songeons à Cogle seulement, lui narre ses campagnes coloniales *(96). Trop ennuyé par le monde dans lequel il vit - qui reste malgré tout le milieu familial des parents - l'enfant Yves, ou l'enfant Cogle, ne peut que franchir la porte qu'on lui ouvre. Avide des informations qui lui font défaut quand il vit chez ses parents, il prend pêle-mêle la guerre, qu'il vit et mime en solitaire, et le risque - spirituel... La grand-mère, en effet, ne cesse de prôner l'aventure, mais :

> Elle ne manquait pas d'être atteinte du mal qu'elle dénonçait chez les autres et (...) un instant après qu'elle m'avait répété quelques sentences belliqueuses, elle poussait des cris en voyant que je m'exposais à un risque infime, elle me rappelait auprès d'elle pour que nous reprenions le rêve de mon avenir en toute tranquillité. *(97)

Ici encore, nous voyons l'une des possibilités que l'enfant découvre pour échapper au monde insatisfaisant dans lequel il vit. "Si les parents ne sont pas là, autant disparaître." était le premier temps de la réaction de l'enfant. Puis, la soif de vie prenait le dessus. Si l'amour était interdit, il restait toujours une possibilité de réponse aux curiosités de Cogle ou d'Yves. Les ersatz informateurs qui donnaient l'amour dont ils étaient capables - c'est-à-dire, les grands-parents et quelques personnages annexes - suffisaient après tout largement à contenter les désirs de l'enfant. Ils donnent à l'enfant - la grand-mère surtout - une vue du monde qui emplit ses rêves les plus chers. La troisième fonction illustrée par les grands parents prône la fonction guerrière...

Le chef d'entre les chefs de guerre, c'est Napoléon - le Dieu de la deuxième fonction... - qui, lui, reste propre, face au Dieu qui a été sali dans les tripotages de l'Abbé Maurois. Reste-t-il propre ? La question peut en effet être posée : si Napoléon reste longtemps une grande stature pour Cogle, il disparaît bien vite dans Rêveuse Bourgeoisie, après qu'Agnès et Le Loreur en aient usé pour occuper Yves lors de leurs rencontres. Et puis, même pour Cogle, Napoléon s'étiole de n'avoir pas été suivi...

Heureusement, il y aura la lecture et d'autres héros. Bientôt Zarathoustra illuminera la vie de celui qui ne sera alors plus un enfant.

Autonomie.

Le rêve napoléonien va, nous l'avons dit, perdre de son pouvoir enthousiasmant. Napoléon reste bien entendu - tout au moins chez Cogle - mais faute d'être appliquées, les tendances militaires s'endorment, les mythes sportifs et aventuriers s'épuisent de n'être pratiqués, l'espoir d'être chef de guerre s'efface de mort lente, ou pour le moins est relégué au second plan. *(98). D'autres mythes vont aussi s'installer : l'information se complète. Au côté des dragons et des hussards, les mièvres créatures de la Comtesse de Ségur prennent place. L'enfant apprend à lire et ne ressent plus un tel besoin des autres sur le plan de l'information. Yves ou Cogle apprennent le monde au moyen des sucres d'orge vénéneux des enfants modèles et de leurs parents, des voyages de Marbot ou de Coignet : l'enfant s'est échappé au dehors, dans la rue qu'il ne pouvait pratiquer autant qu'il le voulait. Il apprend aussi la mort et la culpabilité, lors de l'affaire - signalée dans Etat civil et Récit secret - de Bigarette. Un monde qui mêle les rêves et la réalité se construit en dehors de la famille. La solitude pose donc moins de problèmes ; un nouveau père - un Dieu ! - a remplacé celui qui était invisible, absent ; des dizaines de frères, de soeurs, d'amis, tirés des livres de la Comtesse de Ségur, tout autant que des illustrations des guerres napoléoniennes, distraient de leur présence diaphane celui qui ne se croit plus seul, du dieu Janus, tour à tour soldat, empereur même, enfant modèle, grand voyageur... L'enfant a quitté la maison. Mais de nouveaux soucis s'installent : un personnage ignoble entre dans le jeu : une institutrice.

Les Mauvaises Informations.

Alors que l'histoire d'Yves est consacrée, pour sa plus grande partie, aux démêlés purement familiaux de l'enfant ressortissant de l'Eden gris, puis à son évolution par rapport à la famille - et crée par cela une saga très intimiste - l'histoire de Cogle se déroule plus

souvent à l'extérieur : il sort avec de nombreuses personnes, le grand-père, la grand-mère, la bonne, Joseph - nombreux aussi sont ceux qui entrent dans sa vie, parfaits inconnus venus de l'extérieur. La première expérience s'appelait Napoléon, les livres ; elle était agréable. La seconde l'est moins... Il s'agit de l'éducation.

Cogle, tout comme Yves, était considéré par ses grands-parents - et se considérait lui-même fort logiquement - comme un être illimité *(99). Soudain l'enfant doit apprendre qu'il n'est pas Dieu. Ne comptant pour rien au regard de ses parents, il était devenu tout grâce à ses grands-parents. Dans cette troisième étape, il lui faut accepter un fait dramatique, une Chute : il n'est pas grand'chose...

> L'institutrice allait paraître avec son lorgnon. Elle me mépriserait de ne pas la comprendre. *(100)

Enfermé, l'enfant voulait connaître la société en allant dans la rue. Mais quand on lui fait quitter la maison physiquement, toute la perspective change. Sa rencontre avec la société va se faire : elle sera bien moins plaisante qu'il ne la rêvait.

L'Ecole.

A. Première manière

> "Le sauvageon sensible et farouche que [ma famille] avait fait de moi, en couvant ma solitude, elle le jeta brusquement dehors."
>
> Drieu la Rochelle. Etat civil

L'école est, paraît-il, pour la plupart d'entre nous, un temps béni que, tout comme l'enfance en général, certains auteurs se plaisent à rappeler. Quelques notes discordantes cependant : Stendhal, dans Henry Brulard, manifeste assez peu d'enthousiasme pour les débuts de ses expériences scolaires. Vallès, Gripari *(101), Drieu, penchent aussi de ce côté : l'école ne rappelle pas que de bons souvenirs, loin de là.

Jeune solitaire, Cogle n'a pas appris à se mêler au groupe *(102). Il a mené des armées invisibles, s'est mêlé à des enfants inexistants. Il ne sait rien du monde tel qu'il est. L'apprentissage va se révéler difficile ; la confrontation avec le groupe, violente ; la peur proprement dite naît.

Cette peur apparaît avant même l'arrivée à l'école. Solitaire, pas si mécontent de l'être, Cogle imagine le pire :

> J'avais peur des camarades que j'allais trouver : (...) je m'attendais à un mépris universel. Et je n'osais même pas imaginer la sévérité des maîtres. (...) Mes parents offraient à l'encan un petit esclave *(103).

Ce collège se révèle finalement moins inquiétant qu'il ne l'imaginait. Il est loin de ressembler aux camps sibériens : c'est une superbe maison de maître. Pas de tortionnaires non plus, mais des professeurs affables.

> Et pourtant pendant un an, peut-être deux ans, j'ai vécu là un cauchemar *(104).

Pendant un an, peut-être deux ; l'enfant est absolument incapable de s'intégrer au groupe. De plus, une maladresse - il dénonce un camarade qui a prononcé un gros mot - le désigne à l'ostracisme de tous ceux qui l'entourent. De l'ombre ignorée, il passe au rôle d'objet à haïr, de bouc émissaire sujet à la "loi de Lynch". Il n'avait pas de camarades ; dès lors, il a beaucoup d'ennemis.

Une autre source d'angoisse s'ajoute à celle de la confrontation aux groupes : ce que nous pourrions appeler l'angoisse de l'éloignement. Cogle regrette la cellule familiale - que nous avions pourtant vue représentée comme désespérante d'inexistence... N'importe, il lui faut rentrer au plus tôt dans la vacuité familiale ! Le jour où l'on décide de le garder à l'école jusqu'à six heures au lieu de quatre, il s'échappe. Et, enfin, la mère se manifeste *(105)... Affolée par la disparition de son fils, son premier geste, quand elle le retrouve, est de le serrer dans ses bras. Le second est de le gifler, de le traiter comme un criminel. L'isolement encore, Bigarette n'est pas loin.

L'amour maternel néanmoins s'est manifesté. Il existait donc ! Et pourtant, il ne réapparaîtra plus dans Etat civil.

Mais cet isolement - sauf quand il est dû à ses penchants criminels, et qu'il est alors accompagné de la plus grande réprobation - Cogle y est-il si opposé ? Nous avions signalé (chapitre Eden, p.161) que l'enfant cultivait son isolement, que sa présence dans le monde ne se révélait plus aussi indispensable : il avait décidé de l'imaginer atroce. Et puis, il s'était créé un monde fort agréable... Son attitude à l'égard du groupe est finalement fort ambiguë. Cogle raconte le cauchemar de la non-intégration aux groupes. Mais il écrit aussi :

> Voici le collège, avant le régiment, le métier. Adieu la famille avant de retrouver, vingt ans après, le ménage. On n'en sort pas *(106).

A la lecture de ces quelques lignes, peut-on penser que son seul rêve est de re[illegible]le groupe ? De vivre dans le groupe ? On peut bien entendu [illegible]ser que sachant, quand il écrit, ses difficultés d'intégration au groupe, il annonce dès l'abord qu'il ne veut pas du groupe. Processus psychologique connu. Mais ses attitudes précédentes, sa quête désespérée de personnes à aimer et dont il veut être aimé, tout cela aurait alors été attitude fausse, mensonge ? La chose est difficilement concevable. Il semble plutôt que, tel Zarathoustra, amour et haine des hommes se partagent le coeur de l'enfant. Les hommes, il les lui faut quelquefois. Il veut les aimer, il veut qu'ils l'aiment. Mais l'échappée sur la montagne, avec l'aigle et le serpent, est nécessaire aussi, surtout quand les hommes refusent d'aimer Zarathoustra et refusent l'amour de Zarathoustra.

B. Seconde manière

Et puis un jour, Zarathoustra redescend parmi les hommes. Cogle se mêle à ses camarades, aux intrigues des cours d'école, s'intéresse aux leçons, devient un écolier normal.

> Par des plaisanteries, des cajoleries ou des insultes, je les obligeai à accepter nos choix, mon choix.
> Les inimitiés, les complaisances se déclaraient (...). On intriguait autour de moi. Tantôt je m'exaltais (...), d'autres fois, je m'abandonnais aux influences. (...) Le jeu commençait. J'exultais de bonheur.
> Pourtant, j'étais maladroit et faible *(107).

Cogle est donc après tout heureux à l'école mais une nouvelle information assombrit son bonheur.

Nous l'avions vu avec Yves aussi bien qu'avec Cogle, tant qu'il a vécu sous la garde des grands-parents, l'enfant était un être complet, une potentialité de Dieu dans tous les domaines, aussi bien dans le champ intellectuel que physique. Assez curieusement, Drieu concentre dans un roman - Etat Civil - les conseils touchant à la force physique, laissant presque de côté les espoirs de la grand-mère concernant les réussites académiques du petit-fils, et fait exactement l'inverse dans le deuxième roman concernant l'Eden - Rêveuse Bourgeoisie. Nous trouvons ainsi dans Etat Civil l'un des deux leit-motiv de ces romans : la grand-mère parle à son petit-fils de la force.

> Elle ne me parlait que de vigueur et d'audace ; m'avertissait de la bassesse qui m'attendait si mon corps n'était pas redoutable. *(108)

Elevé - d'une manière purement théorique - dans cet idéal, il est peu probable que l'enfant ne ressente pas, une fois de plus, un manque quand il se trouve face à la réalité : il n'est pas fort... Il suppléera à cette carence physique par la ruse, puis, quand celle-ci ne suffira plus - à la suite de quelques manigances qu'il ne peut contrôler - par le détachement. Mais il n'empêche que cette compensation n'élimine pas le "manque" originel.

> Et quand je me surprenais (...) les bras encore tendus, vain, ridicule, menteur, je souffrais de n'avoir pu que caricaturer le geste fier que j'avais rêvé. *(109)

Cela, très vite semble-t-il, les camarades de Cogle le remarquent. Et il peut écrire :

> Je devinais que le drame secret de ma faiblesse était percé à jour. On voyait que mes efforts n'étaient qu'une parodie de la force. *(110)

Tôt ou tard, le rôle de Napoléon de cours d'école sera retiré à Cogle, à cause de sa faiblesse. C'est l'échec.

Du côté d'Yves, les grands-parents - du très peu que nous puissions en savoir car Rêveuse Bourgeoisie est consacrée surtout au premier cercle, c'est-à-dire au cercle familial - ont mis beaucoup d'espoir dans la réussite académique de leur petit-fils - une autre manière de manifester la force - réussite qui vengerait la lamentable histoire de Camille et d'Agnès.

> Un peu Goriot si [le grand-père] n'avait pas trouvé de Rastignac pour sa fille, il avait équipé son petit-fils pour qu'il en soit [illegible] *(111)

Tous les efforts financiers des grands-parents, efforts destinés à Yves, ce que Geneviève semble trouver parfaitement normal, sont alors décrits :

> Les pauvres vieux avaient tout fait pour nous jucher au-dessus d'eux : (...) [Bon-Papa] avait donné beaucoup d'argent pour l'éducation d'Yves : le collège le plus élégant, source de relations utiles, les plus hautes écoles, des répétiteurs (...). C'était même à cause d'Yves qu'il avait consenti à nous maintenir tous sur un certain pied. *(112)

Tout cela en vain. Yves s'échappera alors dans la Chute, préparée par plusieurs côtés, ainsi que nous le verrons. On peut dès l'abord poser une question, même si nous n'entendons pas y répondre immédiatement : jusqu'à quel point l'échec - en quelque domaine que ce soit - n'est-il pas un élément nécessaire à l'économie du récit de Drieu, afin d'amener à la Chute ? Cette question sera très probablement une question importante lorsque nous traiterons de l'Eden noir.

Les choses semblent moins dramatiques pour Cogle. S'il est faible, il parvient à compenser sa faiblesse par la diplomatie, la ruse.

> Pourtant j'étais maladroit et faible. Mais pour mener les jeux, (...), la ruse pouvait suffire à moins que je ne m'en lassasse. *(113)

Alors même qu'il perd son état de meneur de jeu, de maître de cérémonie, à la suite des manigances de quelques camarades plus rusés, ou, disons, plus manigancier que lui, il parvient une fois encore

à dépasser le groupe, à éviter la Chute. Zarathoustra retourne à sa montagne : s'il ne peut être le plus fort - physiquement - s'il ne peut être le chef de bande - par ruse - et mener ses troupes, il dépassera le **vulgum pecus** par d'autres moyens : il sera un élève brillant. Mieux encore, il montrera un détachement complet à l'égard du groupe.

> J'étais premier une fois pour toutes. Tant de grandeur désarma les malveillants. Mon ennemi (celui qui avait intrigué pour lui retirer l'appui du groupe. P.G.) (...) m'offrit la paix et une amitié hautaine qui nous rapprochait dans un commun dédain pour le reste de nos camarades. *(114)

Voici donc Cogle/Zarathoustra une fois de plus au-delà de ses camarades ; l'institution du mentorat créée par un aumônier sera encore plus enthousiasmante, puisque le jeune Cogle se trouvera dans la position d'un Zarathoustra reconnu, délivrant sa philosophie *(115), mais malgré tout il manque la force...

Cogle/Zarathoustra souhaitait dominer, et il domine. Mais il se trouve dans cette position par un moyen qui n'est pas celui dont il rêvait - et dont il rêve encore. Il n'est pas le héros de la deuxième fonction, le guerrier ; mais il est "philosophe" exerçant dès lors une action religieuse *(116), ressortissant de la première fonction. Dans son esprit, quelle déchéance ! S'il est maître, il ne l'est pas de la manière qui lui a été enseignée durant son enfance par sa grand-mère. Il peut donc se demander s'il est vraiment maître... Sa place de mentor l'amène à s'intéresser aux autres, à les diriger. Très vite, l'ennui - "la fatigue" écrit-il - le prend. Cette place de premier, gagnée par l'intelligence, il ne la veut plus. Et il retourne - essaie tout du moins - à ses premières amours : domination, oui, mais domination par la force. Le seul rôle digne d'envie est celui du guerrier. Et pourtant, il s'était détaché de ce rôle avec facilité, quand on le lui avait disputé.

Cogle va donc pour la première fois s'essayer au jeu de la guerre avec sérieux ; et il va perdre.

Mon vainqueur partit triompher ailleurs. Je me relevais parmi quelques sympathies narquoises ; on regardait mon pantalon souillé. *(117)

Tout comme Yves dans le domaine académique, Cogle subit l'échec. Ce ne peut être que le désespoir, la Chute déjà, pour celui qui écrit

Ne voulais-je pas hier être maître, maître de tout. *(118)

De dieu solitaire qu'était l'enfant des Edens rose et gris, de déchéance en déchéance, il se retrouve un parmi d'autres et, plus grave encore, perd sa qualité de dieu dès qu'il est confronté au groupe. Voilà l'échec, voilà les désillusions.

L'Eden gris se révèle donc être la longue histoire d'une déchéance qui, même si elle a lieu de manière presque insensible, marque profondément l'enfant. Il va du bonheur végétal, qu'il a pu vivre - et non connaître - lors de l'Eden rose jusqu'aux inquiétudes -d'intensités variées mais toutes dramatiques - dues à l'émergence de la conscience. De son statut de dieu animal, il tombe, le jour où il naît à la vie. Il s'aperçoit qu'il n'est rien pour ses parents sinon utilité, il verra plus tard qu'il n'est rien parmi les hommes. L'échappée parmi les mondes imaginaires que lui offrent les livres ne sera satisfaisante qu'un temps ; et le jour où Zarathoustra voudra venir parmi les hommes, ce sera l'échec.

Et puis, pour citer Drieu/Cogle :

Ici commence une autre histoire *(119)

Faute d'être retourné à temps sur sa montagne, Zarathoustra deviendra comme les autres hommes. Ce sera l'Eden noir.

L' EDEN NOIR

Je ne cherche pas le bonheur.
Je cherche mon oeuvre.

Nietszche. Zarathoustra

Définition.

Tout comme l'Eden gris, nous pouvons définir l'Eden noir par sa place en tant que moment et par son contenu. Il s'agit d'un laps de temps court, situé entre Eden gris et Chute, et il s'agit d'un moment extrêmement dense.

Tout d'abord, la conscience s'affirme, l'enfant est apte à comprendre d'une manière complète - selon la vision de Drieu - les ressorts du monde dans lequel il vit : argent et sexualité, les valeurs de la troisième fonction. Il possède donc une connaissance théorique du monde, certes, mais bientôt il en possède aussi une connaissance pratique. Cogle, Geneviève, Yves seront happés par la sexualité que, fascinés, ils pratiqueront. Mais ce sera alors la Chute. Quant à l'argent, ce sera d'abord Yves, le successeur de Camille, et ensuite Geneviève qui en éprouveront l'attirance et, sans doute, iront alors vers la Chute. Au cours de ce dernier moment avant l'effondrement, on assiste aussi aux soubressauts de ceux qui, fascinés par l'abîme, refusent malgré tout d'y tomber, et y tomberont cependant. Il s'agit donc dans l'ensemble du glissement ultime, que nous voyons dans l'Eden noir.

Puberté.

Une fois de plus, c'est avec Cogle que nous abordons l'histoire de l'Eden noir. Yves et Geneviève y seront intimement mêlés, certes, mais c'est Cogle qui introduit le débat avec ce qui en est l'un des deux mots clefs : puberté.

> Vers douze ans, j'entrai dans le monde intermédiaire de la puberté, période longue, hasardeuse, inexorable. (...) J'avais dix ans. *(119)

Cogle a dix ans quand il découvre la sexualité. Assez curieusement lors de son dernier épisode "enfance", Yves en a onze et n'est toujours pas au fait des choses de la chair - c'est du moins l'impression que l'on garde de ce passage. Mais peut-être est-ce Geneviève puisque, comme nous l'apprendrons par la suite, c'est elle qui parle et qu'elle n'a que neuf ans ? mais pourtant, bien plus jeune, elle a su dire les drames de la chair entre Camille et Agnès - et donc les comprendre...

Cogle vit donc la puberté et les curiosités qui l'accompagnent après, immédiatement après avoir subi l'échec, dans l'économie du récit. Le rapport entre cet échec et les premiers pas dans l'Eden noir n'est pas éclatant lors de la première "expérience" que l'enfant vit avec un camarade. Il s'agit de vérifier de visu le fait que l'appendice de l'un ressemble bien à l'appendice de l'autre. La chose faite, l'incident est clos. Le camarade n'est décrit que par son peu d'intelligence et son physique ingrat. Une chose est malgré tout remarquable : Cogle, condamné à l'intelligence, nous le savons, est certes en contact avec les autres malchanceux damnés aux jeux intellectuels, mais il aime et admire surtout ce qu'il n'a pas - la force - et ceux qui possèdent ce qu'il n'a pas... Une fois encore, le prêtre est à la recherche du guerrier. On peut donc supposer que, échappé de la troisième fonction - jusqu'à présent - ce camarade fait partie des élus, des musclés, des forts.

La chose est mise en lumière avec beaucoup plus de netteté quelques lignes plus loin. Dans les jeux de récréation, Cogle est mêlé à des enfants qui, tout comme lui, commencent à s'intéresser aux choses du sexe. Il n'est donc pas surprenant qu'ils suivent tous - s'ils ne l'ont pas précédé - le héros dans les canevas dramatiques qu'ils proposent pour passer le temps des récréations : le psycho-drame qui leur est présenté ne manque pas d'intérêt, puisqu'il s'attache à ce qui est sans doute déjà l'obsession majeure des garçons de dix ans : les rapports entre sexes.

> J'avais inventé un jeu. J'étais un ranchman entouré de ses cow boys et j'enlevais une jeune fille. C'était un garçon robuste, sor (...) *(120)

... très exactement le frère jumeau du camarade avec lequel Cogle avait fait l'expérience comparative dont nous avons parlé précédemment : sot comme l'autre, probablement pas très beau - Cogle écrit qu'il est criblé de taches de rousseur - mais fort ; ici, la chose est dite. Cogle, cherchant désespérément la force qu'il n'a pas, l'admire outre mesure quand elle est incarnée en ceux qu'il peut rencontrer. Le prêtre, toujours, toujours en admiration, en amour presque, devant le chevalier. Ainsi qu'il l'écrit encore :

> Je le choyais et commettais à cause de lui mille injustices. J'en rêvais et j'aimais le saisir au cours de batailles. *(121)

Faut-il voir ici, dans la découverte que Cogle fait de la sexualité, quelque penchant homosexuel ? C'est une question que Robert Soucy ne manque pas de soulever dans son livre Fascist Intellectual Drieu La Rochelle à propos du personnage Drieu. Nous pouvons nous intéresser à son étude, de par la raison, maintes fois soulignée, que les romans de Drieu possèdent souvent un caractère autobiographique accentué. *(122)

> To describe homosexuality to Drieu, écrit Soucy, might raise a smile from friends who knew him as a notorious skirt-chaser. (...) In 1944, in his diary, Drieu admitted that he himself had had an homosexual experience. (...). "I have never loved men", he wrote, "and I have only once tried to go to bed with a man, out of curiosity, and by forcing myself. It was a complete failure ; I had no desire at all and I was soon overcome with repugnance." *(123)

Robert Soucy finit par conclure qu'il ne faut pas tant chercher à savoir si Drieu était homosexuel, que s'interroger sur le genre d'homosexualité que Drieu aurait pu vivre. Son idée qui va bien dans la logique de ce que nous avons pu remarquer jusqu'à présent est que Drieu pourrait être dit "homosexuel" de par les valeurs qu'il attachait au sexe masculin. En ce cas, tout spectateur d'un sport dit "viril" pourrait être déclaré "homosexuel" ...

> In Drieu's case, it was above all his over-valuation of masculinity (equaled with "virility", force and domination) (souligné par nous. P.G.) and his feminity devaluation (equaled with softness, weakness and submission) that was decisive (...) *(124)

Drieu le faible - ou Cogle le faible - a besoin de s'attacher aux forts. Zarathoustra doit être le premier, le meilleur en tout. Et puis, pourquoi ne pas accepter aussi la réponse de Cogle, réponse qui est, tout bien pesé, fort satisfaisante aussi :

> Je jouais aussi rarement avec mes cousines pour me familiariser avec elles. Faute des filles, à cause de ma vie solitaire hors du collège, je ne connaissais que mes camarades. *(125)

Il semble donc assez logique que le champ des curiosités aux réponses possibles s'établisse entre garçons. C'est entre camarades de classe que les informations essentielles, d'une exactitude variable, peuvent être échangées durant les récréations. *(126). C'est au moyen du groupe que le mystère et la nouveauté du monde, que ces informations apportent, peuvent être exorcisées par les plaisanteries les plus grossières destinées à masquer le trouble qu'elles font naître. Ces informations à propos de la sexualité ne peuvent se limiter à une culture livresque et il faut bien quelques expériences destinées à savoir plus complètement à quoi nous avons affaire.

Quant au désert sentimental, Cogle, l'enfant couvert de femmes qui ne peuvent en aucun cas être amantes - ce sont la mère, la grand-mère, la bonne - Cogle donc doit bien trouver des produits de remplacement, des "ersatz". Ainsi qu'il l'écrit :

> Du jour où je connus la différence des sexes, toute tendance à me tromper se dissipa et c'est en désirant précisément la femme, que je me livrais à de mesquins et superficiels dévergondages avec mes camarades qui sentaient d'ailleurs comme moi. *(127)

Tout est donc clarifié. Et pourtant...

Pourtant, il y a cet incident curieux qui a lieu dans Rêveuse Bourgeoisie, mettant Yves en cause. Yves qui a été lancé dans le

"beau monde" par ses grands-parents *(128) va passer des vacances chez le duc de Vannesse, dont le fils est l'un de ses camarades.

> Ce séjour, écrit Geneviève, s'était d'ailleurs terminé fort mal et le précepteur du jeune duc avait ramené Yves à Paris et avait eu avec papa une entrevue mystérieuse (...) Yves était accusé de donner de mauvaises idées au jeune duc, de lui faire lire de mauvais livres et de partager avec lui des curiosités intimes *(129).

Les mauvaises idées et les mauvais livres, nous saurons leurs origines bientôt, lors de la réapparition - de l'évocation plutôt - de Gustave Ganche, l'amoureux transi d'Agnès qui, dans Rêveuse Bourgeoisie, ne pouvant sauver celle qu'il aime de Camille - et l'épouser - a décidé d'éduquer le fils.

L'Initiateur.

Ganche sera finalement l'initiateur - Cogle y fait lui aussi allusion - qui remplace les parents absents, les grands-parents qui ont leurs limites. Qu'on l'appelle Gustave, ou A. *(132) , il est celui qui fait naître l'enfant à un monde plus large *(133) ; il est celui qui lui apprend, dans le cas de Cogle, qu'il doit être fort ; plus encore, qui lui fait pratiquer la force. Dans Rêveuse Bourgeoisie, il va apprendre à l'enfant - par l'intermédiaire de "mauvais livres", des éléments interdits dans le cénacle familial : l'inexistence de Dieu, par exemple. Cela sera l'élément le plus explosif des discussions de famille : pour la première fois, Yves existera ; il s'opposera à son père.

> [Camille] était jaloux de l'influence de Ganche sur Yves et avait vu avec rage son fils s'éloigner de la religion. Le jour où Yves avait refusé d'aller à la messe, papa était entré dans une colère folle. (...) Papa l'avait giflé, Yves lui avait jeté à la tête un encrier et était sorti de la maison en hurlant de rage. *(132)

Voici donc l'explication des "mauvais livres". Yves possède une vue du monde qui n'a plus grand'chose à voir avec celle de sa famille. Les parents peuvent maintenant crier, ils ont tout fait - c'est-à-dire qu'ils n'ont rien fait - pour que l'enfant aille apprendre le

monde ailleurs, là où on voulait bien le lui apprendre...

La Sexualité ? Laquelle ?

Nous avons eu l'explication des mauvaises idées, des mauvais livres. Mais il reste le problème des curiosités intimes. Sont-elles celles dont nous avons parlé plus haut, dues, ainsi que le signalait Cogle, au manque de filles dans la communauté scolaire ? On peut le penser, bien entendu. Mais pourtant, Yves semble plus libre, plus répandu dans le monde et donc plus apte à rencontrer des jeunes filles - quoique leur éducation, si l'on suppose qu'il rencontre des jeunes filles de son monde, doit rendre difficile la satisfaction de telles curiosités... En fait, la réponse ici n'est pas claire. L'enfant a découvert le sexe, même s'il ne l'a pas encore pratiqué ; un monde s'ouvre à lui, un monde que Drieu fait ambigu. L'enfant lui-même, qu'on l'appelle Cogle ou Yves, devient lui aussi ambigu, faux. Les explications que Cogle donne au comportement d'Yves quand il explique son propre comportement, sont convaincantes, sans doute ; mais sont-elles honnêtes ? Il est à craindre que nous n'entrions dans l'ère du mensonge, dans l'hiver, dans l'espace de la Chute. Dès la puberté, la damnation du Sexe commence à jouer. Geneviève tout comme Yves sera marquée par cela. Commençons par nous intéresser à elle.

Le Temps d'autres Découvertes.

Geneviève est en effet un exemple particulièrement clair de cette damnation du Sexe, de ce déterminisme du Sexe, lors de la quatrième partie du roman. Nous l'avions vue, jusqu'au moment où elle se révèle être le "je" narrateur petit animal ressortissant de l'Eden rose. Quand nous retrouvons Yves et Geneviève soudainement presque adultes - ou pour le moins, pubères - quelque chose a changé. Au cours de la quatrième partie, quelque chose change encore.

Nous avions vu Yves, enfant, évoluer. Du bonheur végétal, ou animal, propre à l'Eden rose, il était passé aux inquiétudes dues à un début de compréhension d'une situation qui le gênait - ou dues, pour le moins, à la compréhension du fait qu'il avait une situation désagréable. Nous pouvions nous attendre après cela à une évolution

ultérieure : le fait qu'il arrive à un moment à la sexualité était prévisible, acceptable. Et dès le début de la quatrième partie, nous pouvons nous rendre compte que cette évolution prenant en compte le sexe est amorcée - quoique Geneviève l'indique avec discrétion, il est vrai. Mais cette perspective d'évolution ne s'appliquait aucunement à Geneviève. Si celle-ci comprend maintenant ce qui est en jeu dans le drame familial - nous le verrons - il n'est fait aucune allusion à son corps, à sa sexualité possible, ou même, au début, à la simple connaissance du sujet, jusqu'au moment où, par un regard d'Antoine, elle est faite femme. Ce regard, cet incident, se place quand Antoine Maindron, le frère d'Emmy, vient voir Geneviève qu'il ne connaît pas encore afin de sauver Yves...

> Tout fut décidé en une minute : je sus que je plairais aux hommes toute ma vie, que j'étais jolie, très jolie, qu'il y avait en moi un grand pouvoir (...). Je suis née à cette minute. *(133)

Il est intéressant de comparer cette dernière phrase de la citation à cette autre phrase, qui décrit la réaction d'Agnès quand, au tout début du roman, elle rencontre Camille :

> C'étaient les premiers jours de sa vie. *(134)

Pour la femme, et sans doute pour l'homme, la révélation personnelle du Sexe est cause de la vraie naissance. Il y a eu l'éveil "intellectuel" au monde et la connaissance partielle de celui-ci qui créaient déjà l'enfant, qui le faisaient naître des limbes de l'univers de sensations où il était.

Yves, Geneviève, Cogle - mais pas Agnès, qui sera à jamais incapable de comprendre ce qu'elle vit - commencent à voir le monde tel qu'il est, tout au moins dans ses dimensions principales : tout se met en place. Quand ils atteignent et vivent expérimentalement la dimension sexuelle, les voilà enfin complets, prêts à plonger dans la saison hivernale. *(135). Geneviève tombera donc dans l'abîme presque immédiatement, sans d'ailleurs y tomber vraiment, comme nous le verrons. Ambiguïté toujours...

Plus subtile encore est la présentation du "cas-Yves". Le narrateur, qu'on l'appelle Drieu ou Geneviève, avait indiqué par très légères touches les changements en Yves. L'incident révélateur, mais qui semblait somme toute de peu d'importance, - qui nous était présenté comme de peu d'importance, tant il était dit en passant - était ce fameux séjour chez le duc de Vannesse et les révélations sur Yves qui en découlaient. Tout comme Cogle, Yves découvrait le sexe avec un camarade. Ainsi que nous l'avons dit, on pouvait penser que ce n'étaient après tout que les curiosités auxquelles on peut s'attendre d'un enfant à l'âge de la puberté.

Mais, dès l'échec, tout change. Il suffit en effet qu'Yves rate son examen de Sciences po', qu'il vive l'échec, pour que toute la perspective soit bouleversée. Alors, en quelques pages, l'adolescent, qui semblait être encore un ressortissant de l'Eden gris, devient partie prenante de l'enfer, plonge dans le domaine de la Chute. Nous avons d'abord le bouleversement causé par la révélation faite à Geneviève par Emmy :

> Elle secoua la tête.
> -Il est sûrement avec une femme.
> Je tombais des nues. J'aurais douté si elle n'avait pas eu l'air de savoir si bien. *(136)

Encore quelques pages ; il y a la découverte que Geneviève fait elle-même de son frère, quand il revient de sa fugue : il a changé - en mal - aux yeux de sa soeur. Mais lisons plutôt ce passage où Geneviève voit enfin :

> ... il avait encore (souligné par nous. P. G) changé (...). Il y avait dans son regard quelque chose de fuyant, de provocant et de sournois que je n'y avais jamais vu . (...) Il avait un air fier et inquiet, des regards chargés, des gestes dont chacun était une allusion. *(137)

Enfin, il y a le coup de théâtre créé par l'apparition de Madame Palefroi. Yves, que Geneviève croyait toujours pur en dépit des révélations d'Emmy, en dépit même de son apparence, est maintenant souillé. C'est qu'en effet, tant qu'elle n'a rien vu, Geneviève ne peut y croire ; mais là, elle voit. La chose est d'autant plus dramatique que l'aventure, qu'Yves a vécue avec cette femme, l'a été avant

l'échec. Pire encore, Yves, sur sa lancée, avoue à Geneviève qu'il n'y a pas eu que cette femme. *(138) Yves vivait dans le monde de la Chute avant que nous le sachions.

Une question se pose alors : est-ce la sexualité qui amène à la Chute, plutôt que, comme nous le croyions, l'échec qui mène à la sexualité et à la Chute ? Au vu de la manière dont est bâtie l'histoire de la Chute d'Yves, on peut supposer que l'échec est l'élément premier, essentiel, celui qui entraîne le reste. Dans l'économie du récit, en effet, tout commence par l'échec. Dès qu'il a eu lieu, le reste arrive ; même si ce "reste" a eu lieu précédemment à l'échec, nous ne savons rien de cela avant que l'accident - académique si l'on prend le cas d'Yves - ait lieu.

Damnation.

Un élément particulièrement dramatique attire notre attention dès le début du récit de l'Eden noir, ce glissement rapide vers la Chute. Tout au long de cette quatrième partie, dès que l'échec aura fait irruption, la chose sera mise en évidence : la Chute était inévitable. Et ce, pour une raison qu'on ne peut mettre de côté : il y a la damnation des gènes. Yves ressemble à son père. Mêmes traits de visage - nez rond, bouche molle - mêmes traits de caractère...

> Au bout d'un moment, [Yves] reprit d'une voix brisée : -Je suis un paresseux, Geneviève, maintenant je peux bien me l'avouer. Je suis comme papa (...). Je plais aux femmes (...). Je ressemble à papa en cela aussi. Cela me dégoûte à en crever, et cela me plait : c'est ignoble... *(139)

La damnation des gènes, donc... Pour les enfants de la famille Le Pesnel, la Chute est inévitable car, l'un comme l'autre, Geneviève et Yves ressemblent à Camille : paresseux tous les deux, ce qui amène à l'échec ; portés sur la chair, tous deux, qui entraîne à la Chute et aussi, violemment passionnés par l'Argent dont nous avons vu les effets destructeurs tout au long du roman : tous les aspects sont là. Camille est bien vivant dans le futur.

Pauvre aspect positif dans cette déroute : se connaissant, ils connaissent leur père - et leur mère - ils peuvent enfin procéder au grand "règlement de compte" - en vain bien entendu. Rien ne peut infléchir la damnation des gènes. Et pourtant, nous le verrons, et Yves et Geneviève pourront y échapper. Yves restera, ou redeviendra, malgré l'accident, pur ; Geneviève, dans la cinquième partie du roman, parviendra au Salut...

L'Echec.

Mais en fait, dans l'Eden noir, tout commence avec l'échec. Il serait en effet possible de présenter, à partir de cet épisode, une division qui ne serait pas artificielle entre "l'avant" et "l'après" ; "l'avant" référant à l'Eden gris, "l'après", à l'Eden noir.

Au cours de la période "avant", il y avait eu l'Eden rose et l'Eden gris. Et nous avions pu penser que l'échec marquait le début de l'Eden noir. Pourtant, déjà avant l'échec, certaines choses avaient eu lieu - curiosité sexuelle, par exemple, et, nous l'apprendrons après l'échec, dans le cas d'Yves, la perte de la croyance en Dieu. Plus encore, la connaissance était venue. Cogle avait décidé d'arrêter son roman à 16 ans *(140), nous privant de ce qui se serait produit s'il avait eu la connaissance. Mais malgré tout, les dernières lignes d'Etat Civil nous laissent entendre qu'il sait le sexe, ce qui rend, dit-il, son histoire fort banale. Et c'est la raison pour laquelle il arrête là son récit.

Cette connaissance amène à la prescience de l'échec. Geneviève et Yves savent ce que valent leurs parents, Agnès aussi bien que Camille. Avant même qu'Yves ne rentre à la maison pour annoncer qu'il a raté ses examens, lui et sa soeur ont une opinion fixée sur Camille et Agnès, et elle n'est pas des plus flatteuses.

Outre la connaissance, il y a aussi autre chose qui transparaît avant l'échec. Par la grâce des gènes - sujet auquel nous aurons à revenir - Yves et Geneviève, et avec eux le lecteur, découvrent leur paresse. Geneviève, tout d'abord, présente des symptômes inquiétants ;

mais nous sommes dans l'Europe bourgeoise des années 1910, la chose n'est somme toute pas dramatique : un beau mariage pourvoira à tout cela...

> Les succès d'Yves étaient la seule satisfaction que nous ayons eue tous depuis des années ; les miens ne paraissaient guère profitables. *(141)

Mais il y a aussi Yves.

> J'étais tombée dans une paresse invincible. J'expédiais mes devoirs en quelques instants, mes leçons. je ne les apprenais guère, et je dévorais la bibliothèque d'Yves, le ventre à plat sur mon lit.
>
> Yves m'inquiétait de plus en plus : je trouvais qu'il préparait fort mal ses examens. Il n'était jamais là et quand il était là, dans sa chambre, j'avais l'impression qu'il ne travaillait pas. (...) Comme il paraissait vaguement inquiet, je l'avais interrogé anxieusement. Il m'avait répondu fort mal. A ma complète consternation, j'avais soudain reconnu la manière de mon père, quinteuse et égarée. *(142)

L'échec est ici déjà annoncé. Si Yves ressemble à son père, on ne peut attendre grand bien du futur...

Mais dans l'ensemble, la période "pré-échec" est plutôt, à ce qu'il semble, claire de toutes les horreurs que nous trouverons après. Et cependant...

Cogle avait vécu l'échec de la force, alors que c'était la vertu qui avait toujours été mise au pinacle dans son milieu ; quand Yves vit l'échec académique alors que les études semblaient être le seul moyen de sauver de la déroute la famille Le Pesnel - et la famille Ligneul - nous apprenons alors, a posteriori, de nombreux autres échecs.

> ... des répétiteurs quand Yves s'était efforcé en vain (souligné par nous. P.G.) de maîtriser le dessin ou les mathématiques, ou la musique... *(143)

Et puis, il y a déjà eu cette curieuse expérience sexuelle... Malgré tout il n'y a effectivement pas eu grand'chose avant que l'échec soit là, annoncé ou bien présent. C'est seulement quand Yves revient porteur de la catastrophe que tout commence. Tout, c'est-à-dire la Chute...

L'Argent.

L'argent est omniprésent dans Rêveuse Bourgeoisie et l'on peut dire que, avec le sexe, il correspond dans la vision de Drieu à l'une des deux causes de la Chute. C'est qu'en effet, il correspond à l'une des deux raisons essentielles de très nombreux problèmes que la famille Le Pesnel affronte. Pendant toute la période qui s'étend de l'Eden rose à la fin de l'Eden gris, les enfants - et avant tout Yves - ont assisté aux scènes violentes, dues partiellement au problème de l'argent (qui était la raison officielle de ces scènes), partiellement au problème du sexe (qui en est la raison occultée) ; mais ils ne pouvaient concevoir les raisons de ces scènes : l'argent est en fait une notion abstraite. Rappelons-nous Yves, dès son introduction dans le récit, confronté à la colère de ses parents - ses parents qui l'oublient pour cette autre chose - colère dont il ne comprend pas le sens, mais qui le désespère. Et tout au long de l'Eden gris, c'est-à-dire de la période durant laquelle on voit vivre Yves enfant, rien n'indique qu'il comprend ce qu'est l'argent - en tant que notion ou de manière concrète.

Mais dès que l'on arrive à la représentation des jeunes adultes que sont Yves et Geneviève dans la quatrième partie du roman, le narrateur - Geneviève - nous signale que, maintenant, ils savent ce qu'est l'argent.

> L'argent, ce mot résonnait à nos oreilles du matin au soir comme une chose merveilleuse et inaccessible. Sa disparition ravageait le coeur de bon-papa et de bonne-maman, brûlait les yeux de maman, rendait fou notre père. *(144). Son absence étouffait notre jeunesse, jetait un drap de deuil sur nos belles années. (...).
> -Tu crois qu'il en a et qu'il n'en donne pas à maman ? Ou bien n'en a-t-il vraiment pas ? Cent fois, nous nous étions posé cette question. *(145)

Mais les enfants restent purs, à l'écart de l'argent. Du moins c'est ce qu'il semble jusqu'à ce que l'échec soit annoncé. En effet, l'échec sera le révélateur de la damnation d'Yves sur le plan de l'argent, comme il le sera sur le plan sexuel. Une fois encore, les deux sont liés.

Drieu montre d'ailleurs ce lien entre Sexe et Argent par la structure même du récit. Geneviève nous apprend la Chute d'Yves sur le plan sexuel lors de "l'incident Palefroi". Un instant plus tard, elle apprend et nous apprend la Chute due cette fois-ci à l'Argent.

> -Et alors, j'ai vu que l'argent... J'ai compris papa. (souligné par nous. P.G.) Geneviève, tu ne sais pas ce que c'est...
>
> Il s'arrêta et me regarda avec une terreur d'enfant. (...). Il continuait :
>
> -Aussitôt que je vois de l'argent, j'étends la main et dans mes doigts il glisse, glisse. Et je n'ai absolement aucune idée d'où il vient, où il va, et des conséquences. (...). Tu ne sais pas que je dois cinq cents francs à Marie (la cuisinière des Le Pesnel. P.G.)
>
> -A Marie ? Marie t'a prêté de l'argent ?
>
> -Et Léa aussi. *(146)

Yves a beau haïr son père - et il le soulignera plusieurs fois - il lui ressemble. Or Camille est bien l'archétype des ressortissants du monde de la Chute... Yves n'a pas encore le pouvoir néfaste de son père, mais il en a toutes les tendances. Seule sa trop grande jeunesse l'empêche d'accomplir les mêmes ravages que Camille. S'il n'est pas encore dans le domaine de la Chute de manière pratique, théoriquement, il y est déjà en plein.

Règlements de compte.

Yves et Geneviève réapparaissent adolescents dans la quatrième partie de Rêveuse Bourgeoisie, prenant alors la place d'un Cogle qui disparaît - Etat Civil est terminé - à peu près à cet âge. Cogle, malgré quelques incidents pour le moins curieux sur lesquels nous avons glosé, n'avait pas finalement insisté - car c'était lui le "je", le narrateur, dans Etat Civil - sur ces problèmes ; il faut dire qu'il parvenait à les compenser. Une mère absente/présente invisible ; mais des grands-parents, des domestiques, qui la remplaçaient ; des inquiétudes à l'école, vis-à-vis de ses camarades, mais vite surmontées, dépassées ; des curiosités sexuelles peut-être inquiétantes, mais présentées comme de peu d'importance . Finalement, Cogle n'avait pas à régler ses comptes.

Toute autre sera la position d'Yves et de Geneviève. A leur apparition en presque adultes, tous deux sont sexués, prêts à prendre leur rôle d'homme et de femme, et surtout, aptes à comprendre le monde. Nous avons vu Yves, et Yves seulement, sentant les problèmes familiaux dans lesquels il était manipulé, ne pouvant concevoir les raisons de l'attitude de ses parents. Geneviève, quant à elle, était restée jusqu'au dernier moment, ressortissante de l'Eden rose, si l'on excepte de très rares indices qui pouvaient laisser entendre qu'elle commençait à en sortir *(147).

Dès leur réapparition, nous savons qu'ils peuvent comprendre, et les commentaires qu'ils échangent nous montrent bien qu'ils peuvent analyser le comportement de leurs parents

> (...) Camille avait été saisi d'une inspiration. Il s'était jeté sur Agnès et avait étouffé ses cris sous des baisers brutaux. Il savait assez clairement déjà que par la sensualité il pouvait tout sur sa femme ; ils le sut tout à fait ce soir là *(148).

Ce que les enfants n'avaient pas compris alors, ils le savent maintenant. Cela donne alors lieu aux commentaires les plus cruels, les plus désabusés, ceux que l'on peut dire parce qu'ils ont lieu en privé - c'est-à-dire entre Yves et Geneviève seulement. Ainsi, après une première grande scène entre Yves et Camille, les deux enfants se retrouvent ensemble :

> -Tu as vu comme elle l'aimait. Quelle folle ! ... Pourtant elle n'est pas lâche.
> -Lâche devant son désir comme lui. (...) *(149).

Certains commentaires n'ont lieu qu'à l'extérieur du dialogue, tant ils sont épouvantables, sans même que Geneviève ose alors les prononcer :

> Physiquement, son contact (de Camille. P.G.) était atroce pour nous. Son baiser embarrassé, hâtif et à la dernière seconde presque sensuel nous épouvantait. *(150).

Cet aspect de Camille, jamais nous ne le voyions étudié par les enfants : ils n'en parlent pas entre eux. Mais pourtant, on se souvient

de l'horreur avec laquelle Yves reçoit le baiser de son père, lorsqu'il arrive interrompant les vacances insouciaeuses des enfants ; on se souvient de Geneviève, qui hait encore plus Camille. Qu'il y ait eu là une raison définie par la psychanalyse sur laquelle il est inutile de revenir, la chose est sûre. Mais il y a aussi cet aspect non négligeable que présente Camille après un voyage. Lors de sa première apparition, ainsi que l'indique l'auteur...

> Son costume fripé, sa mine brouillée, sa peau salie, tout indiquait qu'il venait de faire un assez long voyage en chemin de fer. *(151)

Il est à supposer que, l'âge venant, les marques du voyage sont plus nettes, que Camille est encore plus repoussant.

Lors de la scène au cours de laquelle Geneviève nous apprend cette horreur violente que les enfants éprouvent à l'occasion du contact physique de leur père, Geneniève ajoute à ce propos des éléments significatifs :

> Nous le trouvions sale, il ne prenait pas de bain très souvent, il perdait ses dents. Nous avions honte et horreur de lui. *(152)

C'est donc avec ce personnage qui inspire l'horreur aux enfants qu'Yves - et lui seulement, puisqu'il est, à ce moment, le seul à être tombé - va régler ses comptes. La chose aura lieu après l'échec, cet échec qui est le catalyseur de la crise familiale , cet échec qui est - plus grave encore - le révélateur, pour les parents de cet état de crise qu'ils ont pourtant tout fait pour créer.

> -Il n'a pas suffi que tu détruises maman, bon-papa et bonne-maman, et que tu empoisonnes notre enfance, il faut que tu nous détruises, nous, maintenant. (...)
> -Yves, s'écria maman d'un air scandalisé.
> Il se tourna vers elle :
> -Tu nous as toujours dit que nous le jugerions, eh bien, je le juge aujourd'hui. Il vient de briser ma vie. (...)
> -Tais-toi, hurla papa en se levant et en se jetant sur Yves.
> Il l'attrappa par le revers de son veston.
> Yves pâlit encore un peu et frappa son père sur le bras.
> -Lache-moi. Je te défends de me toucher. (...) Tu es un

lâche et un menteur. Tu es ignoble. Tu nous as donné une terrible honte de toi et de nous-mêmes. Nous n'avons pas eu une minute de paix depuis que nous sommes au monde. (...). Je suis un lâche comme toi, je suis ton fils. (...). Je m'étais juré de ne pas te ressembler. Il me semblait que je te haïssais trop pour te ressembler. Mais c'est impossible, je suis vaincu ; déjà je te ressemble. (...). Je ne vivrai pas, je ne veux pas vivre après tout cela. *(153)

Ayant clarifié la situation avec Camille, Yves va ensuite s'expliquer avec Agnès. Il rentre à la maison pour annoncer que, voulant éviter de prendre le chemin de son père, il s'est engagé dans l'armée. Agnès et Geneviève - Camille n'est pas là - fondent en larmes. Mais après quelques moments d'émotion, Yves doit vider son trop-plein à sa mère.

-Maman, je te demande pardon, cria Yves, je ne te vois jamais, je ne te parle jamais, mais c'est à cause de papa. Je ne peux pas -Geneviève et moi, nous ne pouvons pas te pardonner de n'avoir pas quitté papa.
-Mais c'est pour vous, mes enfants.
-Mais non, maman, tu ne te rends pas compte, c'est pour toi. *(154)

Mais tout ceci n'est rien. L'inutilité des ces "règlements de compte" est éclatante quand, quelques pages plus loin, Camille et Yves sont à nouveau face à face. Le père a tout oublié d'une scène qui n'a pourtant eu lieu que très récemment, d'une scène qui devait être inoubliable, parce que c'était la première. Il y avait eu bien sûr la grande scène religieuse, mais elle ne comptait que sur des différends "idéologiques" et jamais l'enfant n'avait attaqué directement ses parents ; jamais il n'avait fait leur procès. Camille rentre donc alors qu'Yves a dit à sa mère quelques moments auparavant son engagement dans les chasseurs d'Afrique.

Papa arriva. Il regarda Yves avec une espèce de tendresse timide. (...).
-Je me suis engagé. (...).
-Pourquoi pas ? Très bien. (...).
Papa était tout à fait enthousiasmé. (...).
-Je suis très content. (...).
-Tais-toi, dis-je.
-Non, laisse-le parler, éclata Yves. C'est encore mieux comme ça. Maintenant il souhaite ma mort : il ne se rendait pas compte qu'il avait déjà brisé notre vie à tous les deux.
Camille devint blême. Il bafouilla :
-Comment, j'ai brisé votre vie ? *(155)

Des orages qui ont déjà eu lieu, Camille n'a rien appris, rien retenu. L'inutilité du règlement de compte qu'Yves avait eu aussi bien avec Camille qu'avec Agnès saute aux yeux. Tout cela en vain. Jamais les parents n'accepteront de comprendre leur responsabilité absolue dans la mort de leurs enfants.

Car c'est bien de mort qu'il s'agit. Yves s'engage pour mourir. Songeons à ce qu'il disait à son père :

> Je ne veux pas vivre après tout cela. *(153)

Et cette fois-ci, il ajoute :

> Tu iras en prison. Moi, je m'en fous, je crèverai en Afrique. *(156)

Et la mort d'Yves, mort annoncée, s'accompagne de celle de Geneviève qui, au paroxisme de cette haine qu'Yves crache à la face de son père, imitant le petit "je" de Récit secret, joue à être morte. La mort, dernier refuge...

> Depuis des semaines, je glissais lentement dans une fosse commune. J'entrais dans ma chambre et, sans fermer la porte, je me jetais sur mon lit. *(156)

La Chute semble avoir pris le pas sur Yves, et déjà touché Geneviève. La Chute, c'est-à-dire l'hiver, la saison où tout est mort, mais aussi la saison où tout attend le printemps pour renaître. Yves et Geneviève vivront, même si Camille et Agnès restent éternellement en hiver. Et d'ailleurs, Yves a-t-il vraiment chuté ?

Il est évident qu'Yves se débat dans l'Eden noir. Il sait le pouvoir du sexe, il sait aussi celui de l'argent : conscient de cela, il est ressortissant de l'Eden noir tel que nous l'avons défini. De plus, il cèdera au pouvoir, à l'attrait, à la fascination même que dégagent ces deux valeurs. Il s'agit donc bien de la Chute ? Certes, mais Yves y échappe presque aussitôt en choisissant l'armée où il ne lui sera pas loisible de ressembler à Camille. Et puis, si la Chute due à l'Argent reste, celle qui est due au Sexe est remise en perspective lorsque Yves se confesse à sa soeur après "l'incident Palefroi".

-J'adore Emmy, j'adore son corps, mais je ne veux pas être son amant, parce que ce serait trop facile de la tenir de cette façon. (...) Cette Emmy, ce serait trop facile : son premier amour, follement sensuel (...). Alors, il me fallait coucher avec une autre femme. Tu comprends ?
De nouveau, il paraissait pur, droit. "(157)

Yves aura donc chuté, mais de manière bien fugace. Quant à Geneviève, cela viendra plus tard, et nous ne le saurons qu'après coup. Chez elle aussi, on retrouvera le couple des valeurs qui amènent la Chute en tuant l'Eden et l'enfance : les valeurs de la troisième fonction, le sexe et l'argent. Ainsi que l'écrit Geneviève (page 515 du roman) :

Depuis une heure, je n'étais plus du tout la Geneviève Le Pesnel, la jeune fille noble, exaltée de rêve (...) ; j'étais une belle fille payée par Antoine Maindron (...). Notre jeunesse était morte. (souligné par nous. P.G.)

On voit donc à l'occasion de l'Eden noir, l'apparition - dans l'esprit des enfants - puis l'importance grandissante de valeurs attachées à la troisième fonction : Argent et Sexe. Chez Drieu, c'est avant tout la dimension sexuelle qui sera mise en évidence, mais l'argent sera loin d'être mis à l'écart.

Face à cela, quand les enfants voient leur vie, leur imaginaire, leur comportement même, de plus en plus déterminés par ces valeurs, il n'y a que deux attitudes : l'acceptation fascinée ou le rejet. Yves, ayant à peine glissé dans l'abîme, réagira violemment et trouvera tout de suite le Salut. Une Agnès, par contre, se laissera glisser avec délices dans l'hiver.

CONCLUSION

Nous le voyons donc, les temps de l'enfance et de la jeunesse, tant qu'on est supposé se rappeler avec émotion et tendresse, ne sont pas, pour Drieu, heureux. Le choix des différentes couleurs que nous avions utilisées pour indiquer l'évolution de l'Eden de ses débuts à sa fin - rose, gris et noir - n'était pas innocent de notre part et tendait

à montrer le lent glissement, perçu après coup - c'est-à-dire, au temps de l'écriture - comme dramatique du "rien", du bonheur - si c'en est un - végétal, aux inquiétudes de l'Eden gris, puis aux désespoirs de l'Eden noir.

Drieu, nous avons pu le remarquer, parlait à peine de l'Eden rose. Il ne le pouvait pas et, nous l'avons souligné, il ne le voulait sans doute pas. Il ne le pouvait d'abord pas, en effet, et nous montrait implicitement les raisons de cette impuissance. Le temps que Cogle - ressortissant exemplaire de cette période - passait dans l'Eden rose se résumait à une série d'instantanés sans lien entre eux, ne possédant aucun sens. Plus encore, ce temps référait à d'autres que lui.

> Ne serait-elle pas anéantie si ma famille ne m'avait transmis le fragile récit, la vie de ces petits personnages qui ont porté mon nom ? (souligné par nous. P.G.) Livrés à eux-mêmes ceux que j'ai été (idem) jusqu'à cinq ou six ans seraient morts. "(158)

De manière encore plus nette, Cogle montre l'absence de lien qui existe entre lui et ceux qu'il était à la première page d'Etat civil quand, à son propos, il écrit :

> Il était une fois un petit garçon de trois ans. "(159)

C'est bien de Cogle que Cogle parle, mais, en même temps ce n'est pas lui car ce n'est plus lui.

D'autre part, nous avions pu penser que le narrateur - c'est-à-dire Drieu cette fois - refusait de s'intéresser à l'Eden rose. En effet, la sensibilité de l'auteur faisait qu'il irait au plus vite à ce qui lui semblait infiniment plus intéressant. C'est-à-dire qu'il expédierait littéralement les temps de l'animalité peut-être heureuse, pour s'intéresser au temps de la conscience, des inquiétudes, des remises en question.

Ces temps sont ceux des Edens gris et noir - et plus tard de la Chute. Leur contenu, auquel nous nous étions intéressés, avait montré une très grande variété. Rien d'unicausal dans les inquiétudes de

l'enfant/ressortissant de l'Eden gris. On trouvait des raisons familiales, le manque d'amour et d'attention, des inquiétudes sur le statut possédé par l'enfant et, de là, une véritable angoisse due à l'incompréhension des orages ou des moindres tensions qui tournaient autour de lui. Ce problème de l'incompréhension du sens des événements qui ont lieu, de leurs ressorts et de leurs aboutissements mêmes pouvaient être considérés comme le centre du drame de l'Eden gris - avec les terreurs accessoires que cette incompréhension entraînait.

Pour y échapper, l'enfant s'inventait d'autres mondes - c'étaient Napoléon, les enfants modèles, les voyages - ou s'éloignait physiquement, à la recherche de ceux qui étaient prêts à lui donner ce que les parents refusaient : l'amour, l'attention, l'écoute et l'impression d'être aimé pour lui et non pour son utilité éventuelle, qui lui donnaient l'impression d'être une fin, et non un moyen.

Si cette seconde résolution aux problèmes rencontrés par l'enfant donnait des résultats convenables, ce n'était pas le cas de la première. Les valeurs révélées par la lecture et l'image - c'est dans ce cas les valeurs purement guerrières présentées par le Dieu/Napoléon - s'étiolaient de n'être jamais pratiquées. Quant à l'amour donné par d'autres, il faut prendre en compte que ces "autres", malgré tout leur amour, et malgré tout l'amour que l'enfant pouvait leur porter, étaient des ersatz...

Nous arrivions alors au temps de l'Eden noir, dont les composants - c'est-à-dire les drames dus au comportement d'Yves ou de Camille, ou de Geneviève encore - semblaient venir de l'extérieur de l'enfant (ou du presque adulte) aussi bien que de lui-même.Il n'en était finalement rien : tout était interne et l'enfant l'admettait sans peine. Mais tout venait aussi, en un sens, de l'extérieur : c'était la fameuse "damnation des gènes". Les enfants vivaient leur vie avec le stock génétique malheureux dont ils avaient hérité. L'auteur néanmoins avait fait justice de cela : malgré les gènes, on peut toujours faire ce que l'on veut, si on le veut. Ce serait le cas d'Yves.

> Nous (souligné par nous. P.G.) sommes comme cela, reprit-il. Jolie famille... Mais tout de même, je te jure que je ne serai pas papa. Je me tuerais plutôt. *(160)

La chose sera, lors de notre étude sur le Salut, encore mieux représentée par Geneviève qui, des défauts génétiques Le Pesnel, fera des qualités en en usant dans un domaine où ces vices deviennent vertus : les qualités d'acteur démontrées par Camille seront utilisées, sur scène, par Geneviève.

L'Eden noir était le temps des découvertes. Yves, puis Geneviève, comprenaient enfin le pourquoi des tensions familiales - le "pourquoi" officiel comme le "pourquoi" occulté - l'argent et la sexualité. Leur découverte s'accompagnait pour Yves tout d'abord, d'une fascination de plus en plus intense à laquelle il cédait finalement. Il sautait alors dans l'abîme ; les temps de ce que nous avons appelé la Chute arrivaient.

Que se dégage-t-il de ce temps de l'Eden qui pouvait être défini comme un long glissement vers la Chute ? Le lecteur peut finalement retenir plusieurs points de l'image que Drieu lui présente de l'Eden. Tout d'abord, le glissement est inévitable. Les deux héros qui accomplissent tout le parcours de l'Eden qui mène à la Chute sont faits d'un sang qui, de manière presque nécessaire, les pousse à la Chute. Nous renvoyons encore aux bribes de confession qu'Yves fait à sa soeur, dans lesquelles revient comme un leit-motiv le thème de la ressemblance entre Camille et Yves, la phrase "Je ressemble à papa." Plus que cela encore : avec ou sans le facteur génétique, même s'il n'y a pas de causes aussi matérielles, la Chute est inévitable pour le ressortissant de l'Eden. Songeons à Cogle : rien n'est dit à propos d'une éventuelle "damnation génétique". L'enfant ne parle pour ainsi dire pas de son père, guère plus de sa mère, et pourtant, quand on voit le chemin pris par Cogle, on ne peut pas ne pas remarquer qu'il ressemble fort à celui qui est pris par les enfants Le Pesnel... Si l'on compare le développement de Cogle et celui d'Yves, il est notable que l'on trouve de très nombreux éléments communs, développés chez l'un, objet d'une allusion chez l'autre : on peut en toute bonne foi considérer que chacun complète son alter ego.

Nous trouvons, pour des raisons développées dans Rêveuse Bourgeoisie, une enfance passée à l'extérieur du cocon familial originel, dans un autre cocon, chez les grands-parents *(161) ; nous

trouvons les mêmes rêves guerriers et, plus tard, les mêmes curiosités. Si Cogle n'arrêtait brutalement son histoire sous prétexte qu'elle n'est pas exemplaire, nous pourrions sans doute remarquer qu'elle serait fort semblable à celle d'Yves, tout au moins jusqu'à la Chute.

Un point supplémentaire nous amène à penser cela : quand Yves aura trouvé son salut, et qu'il en parlera à Geneviève, quelques jours avant de mourir, il lui parlera du bonheur d'avoir vécu grâce à l'armée, la discipline, la dureté de la vie.

> j'était né pour ça... *(162)

Cogle de son côté - et de celui d'Yves - tiendra finalement, en transposant la situation de la deuxième fonction à la première, un discours semblable.

> Je me contraignais. J'avais découvert une joie virile : plier, rompre mon esprit. *(163)

On voit donc que par la suite aussi, la même évolution affectera Cogle et Yves. On peut dès lors penser que l'un et l'autre parcourront un chemin semblable, que pour tous deux, il y aura une Chute due aux mêmes raisons ou - pour le moins - à des raisons proches : l'Argent et la Sexualité.

La Chute dans l'esprit de Drieu est donc inévitable. Mais il y a plus encore : elle est nécessaire.

Nous avons déjà rapidement évoqué les raisons pour lesquelles la Chute chez Drieu semblait être un élément inclus de manière obligatoire dans l'économie de la vie de ses héros : nous allons y revenir.

Nous avions en effet pu penser que Drieu délaissait au plus vite, la problématique - ou plutôt l'absence de problématique ! - de l'Eden rose pour se consacrer aux temps de l'inquiétude incarnés par l'Eden gris, l'Eden noir, et, plus tard, par la Chute. Et cet intérêt pour le long glissement qui aboutit à la Chute se manifeste chez Drieu par l'importance - par rapport à celle qu'il accorde à l'Eden rose - de la

part de son oeuvre consacrée à ce glissement qui va des débuts de l'Eden gris à la fin de l'Eden noir. Considérons un instant la place qui est donnée à l'Eden rose par rapport à l'Eden gris, à l'Eden noir : elle est tout simplement négligeable : Cogle, le Cogle de l'Eden rose , ne vit que quelques pages ; Yves ne connaît même pas cette partie de l'Eden ; Agnès n'est représentative de ce moment que quelques lignes, avant de passer très vite à l'Eden gris, puis noir, puis à la Chute ; Geneviève n'existe aux yeux du lecteur que quand elle devient "je"...

Par rapport à l'extrême brièveté de l'Eden rose, les Edens gris et noir se verront fortement développés - sur le plan thématique, bien entendu, mais aussi sur le plan quantitatif. On voit ainsi analysées par les héros eux-mêmes les raisons pour lesquelles l'enfant/ressortissant de l'Eden gris dérive, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, vers l'abîme. Même l'Eden noir, que nous supposons être d'une durée temporelle assez courte - plus courte que celle de l'Eden rose - sera développée de manière importante ne serait-ce qu'à cause de sa richesse thématique pleinement exposée dans Réveuse Bourgeoisie, à l'occasion des règlements de compte dont nous avons traité, adressés autant au père par Yves qu'au héros - c'est-à-dire Yves - lui-même.

Un troisième point peut aussi être noté : la dérive du héros tout au long de l'Eden, qui amène tôt ou tard à la Chute inévitable et nécessaire, cette dérive est une bénédiction.

Cette hypothèse que nous prenons semble bien paradoxale, quand on voit les angoisses et le désespoir provoqués par l'émergence de la conscience : rien dans l'Eden gris et dans l'Eden noir ne semble annoncer le bonheur et, en effet, rien ne l'annonce. L'Eden gris et l'Eden noir sont bien des moments négatifs.

Il faut néanmoins reprendre en considération un élément essentiel de la pensée de Drieu : la philosophie des saisons. L'automne annonce certes l'hiver ; mais l'hiver annonce tout aussi sûrement l'été. L'Eden, dès que le héros est sorti du statut animal de la période rose, annonce et précise à chaque instant la vocation de l'homme à la Chute. Néanmoins, c'est parce qu'il y a la Chute que l'homme peut à nouveau se relever, plus riche d'expérience, et tenter de parvenir au

Salut. C'est en parcourant tout le cycle que chacun des héros de Drieu possède la chance de devenir, lui aussi, un Zarathoustra. Il faut donc abandonner au plus vite l'Eden rose - ce moment sans conscience qui réfère à l'été, mais aussi à l'animalité sans bonheur et sans peine, à une inexistence *(164) - pour aller sur les terrains de l'Eden gris, de l'Eden noir, pour s'engager dans le cycle des saisons où il n'y aura jamais plus d'été, mais qui feront du végétal de l'Eden rose, un homme et plus tard, peut-être, un Zarathoustra, un Dirk Raspe, ou un Carentan...

L'attitude du créateur Drieu, face à l'Eden - considéré alors comme un moment d'inquiétude et de désespoir - se révèle finalement fort positive. Ce n'est aucunement l'amour du néant, ou un plaisir sadique à faire souffrir ses héros/victimes, mais c'est au contraire l'amour de la vie qui se révèle chez Drieu. L'effondrement des héros lors de l'Eden gris et de l'Eden noir n'est pas le prélude de la Chute, car celle-ci n'est pas finale : l'armaggedon n'en est pas un élément indissociable. Il y a toujours une possibilité "d'après", de Salut. Le lent glissement vers la Chute qu'est la période de l'Eden est donc un moment très positif : chaque hiver annonce un nouveau printemps ; la philosophie des saisons - l'éternel retour nietzschéen - sous tend donc l'Eden annonçant qu'après la pluie il y aura le beau temps - et d'autres pluies encore.

COMPARAISON ?

Il existe sans doute dans toutes les idéologies une problématique de l'Eden. Cet aspect fondamental qui les fait se ressembler n'empêche nullement les différences de fond telles que différentes idéologies seront totalement irréconciliables : il nous semble que c'est bien le cas des fascismes par rapport à la pensée de Drieu.

L'Eden vu par les différents fascismes et l'Eden tel que le conçoit Drieu n'ont en effet rien de commun, voire s'opposent d'une manière si profonde qu'on ne peut comprendre comment Drieu a pu adhérer au fascisme - même si ce ne fut que pendant un laps de temps des plus réduits - et développer en même temps, en tant qu'écrivain, un

point de vue qui, à propos de l'Eden en tout cas, ne possède à l'analyse aucun point de contact avec l'idéologie dont il a furtivement épousé la cause.

L'Eden, vu par les idéologies fascistes, n'est en effet aucunement celui que voit Drieu. Celui-ci considère tout d'abord dans l'Eden un moment qui mène à la Chute de manière inévitable et nécessaire, et il estime que la chose est bienvenue. Il s'éloigne au plus vite de la période "rose" du bonheur animal, pour s'intéresser plus en détail à la période "grise" et plus encore à la période "noire", précipitant la course à la Chute.
Toute opposée est la position fasciste, qui ne considère de l'Eden que la partie rose, tout d'abord, ce qui est en contradiction complète avec la pensée de Drieu ; qui estime que cette période rose est bonne (ce qui s'oppose encore à Drieu) ; qu'il faut tout faire pour réintégrer ce moment de l'Eden (ce qui doit être une opinion inacceptable dans l'esprit de Drieu).

En effet, l'idéologie des différents fascismes suppose que, dans la vie et l'histoire de la nation - ou de la race - à laquelle il réfère, il y a eu une période a-historique qui a été bonne. En d'autres mots, tout à l'opposé de Drieu, l'idéologie fasciste regarde d'un oeil favorable - c'est le moins que l'on puisse en dire - la période rose, que Drieu considère comme étant absolument inintéressante, dont il s'éloigne au plus vite.

Cette période rose est mise au pinacle par les théoriciens fascistes pour des raisons de pureté morale, d'innocence, de contact profond avec la nature... Il s'agit tout simplement de revenir à l'homme d'avant la corruption, d'avant le péché, de proposer un retour à la Grande Mère, à la sécurité, à la bienheureuse ignorance ; il faut revenir à l'âge d'or, aux temps a-historiques de l'animalité - ou du primitivisme : c'est le mythe du bon sauvage tellement développé par Rosenberg, pour ne citer qu'un exemple, dans son Mythe du XXe Siècle. Affolés par la complexité des problèmes qui attendent celui qui quitte l'Eden rose, les théoriciens fascistes choisissent donc une attitude régressive, certes, mais qui possède un caractère des plus sécurisants...

*(165)... Le ressortissant de l'Eden rose était animal plus qu'autre chose ; donc il était heureux. Nous avons vu quelle était la position de Drieu à ce sujet. Le moins qu'on puisse en dire est qu'elle est tout à fait opposée à la position fasciste. Drieu veut à tout prix quitter l'Eden rose, alors que les théoriciens fascistes veulent à tout prix y rester - ou y retourner : pour eux, rien ne vaut les temps de la bienheureuse animalité...

L'entrée dans les Edens gris et noir, entrée vue par Drieu comme bénéfique, entraîne le plus vif désespoir des idéologues fascistes. Le péché originel - c'est-à-dire l'irruption de la conscience pour Drieu ; l'invasion étrangère ou les débuts du mélange racial pour les nazis, les fascistes ou les nationaux bolcheviques - à l'opposé de Drieu, est considéré comme une malédiction. L'homme sort, hélas, de l'Eden animal - que Drieu fuyait - pour être plongé dansl'histoire. De froide et morte, la société devient chaude, historique, passe de crise en crise, ce qui mène - pour les idéologues fascistes - à une apocalypse morale... Tous les efforts doivent être faits, selon ces mêmes idéologues, pour retourner au paradis originel, après l'armaggadon au cours duquel seront jugés les fauteurs de troubles - ceux qui ont mixé les races, leur faisant perdre leur pureté originelle, ceux qui ont mêlé les nations, ou qui leur ont fait perdre leurs âmes vraies, pures, primitives...

Nous voyons avec cette dernière phase poindre la seconde opposition majeure entre la Weltanschauung littéraire de Drieu et l'idéologie des fascismes, entre la pensée de Drieu tournée vers la vie et le futur, et la pensée fasciste, totalement réactionnaire au monde tel qu'il est devenu, qui veut revenir à l'animalité, à la mort tiède. Drieu appelait de tous ses voeux, nous l'avons vu, la sortie de l'Eden rose et l'entrée dans l'histoire. Les fascismes prenaient la position inverse. Ceci témoigne d'une attitude tellement différente, tellement opposée même à celle de Drieu, dans la préhension de la vie, que l'on peut estimer que les deux vues sont tout simplement inconciliables. Mais il y a un second point :

En effet, pour les fascismes, les Edens gris ou noir sont dus à des causes purement externes - ce sont tous les mythes de la conspiration, du mauvais coup, etc... - alors que pour Drieu, les causes du

glissement de l'Eden rose aux Edens gris et noir sont à trouver en soi-même. il y a d'abord l'inconscience, il y aura ensuite, pour expliquer le glissement jusqu'à la Chute, des raisons génétiques peut-être, des raisons caractérielles sûrement. Une question peut être alors posée : la génétique ne fonde-t-elle pas le caractère ? La chose est possible mais, après tout, importe peu : la faute, si l'on peut parler de faute, qui mène à la Chute est à trouver d'abord en soi. Le reste est négligeable. Si, comme nous le verrons à l'occasion de notre chapitre consacré à la Chute, le héros peut être à l'occasion considéré comme exemplaire d'une race vieillie, ou mal adaptée, ou encore mauvaise - songeons aux Le Pesnel - il peut toujours - et ce sera le cas de plusieurs héros de l'oeuvre de Drieu - vouloir autre chose, vouloir s'améliorer, et obtenir ce qu'il veut. Yves, qui ressemblait tant à son père, a voulu être autre. Il y parviendra.

Pour nous résumer, Drieu voit la sortie de l'Eden rose, et le glissement jusqu'à la Chute, comme une bénédiction ; il estime d'autre part que le processus entier, quels que soient la forme qu'il adopte et les résultats qu'il atteint, est généré par nous, notre caractère, selon lui, prenant facilement le pas sur nos gènes. Très exactement à l'opposé, les fascistes voient la sortie de l'Eden rose comme un malheur et supposent que cette sortie a été provoquée par un autre : d'où la recherche typique des fascismes du fameux bouc émissaire : Juifs, Koulaks, "métèques" - recherche à laquelle Drieu n'accorde bien entendu aucun intérêt dans son oeuvre littéraire. Enfin, toute la volonté des fascistes sera tendue vers le retour à l'Eden rose alors que Drieu s'orientera tout à fait à l'opposé ; car la quête du Salut oblige celui qui cherche à garder sa conscience, nous le verrons, alors que le retour à l'Eden rose renvoie à l'animalité.

On le voit donc, il n'existe aucun terrain d'entente entre l'idéologie fasciste et la Weltanschauung littéraire drieusienne à propos de l'Eden. Nous verrons par la suite s'il peut exister des points communs entre fascismes et Drieu à propos de la Chute, puis du Salut. Disons dès l'abord : nous en doutons.

Notes à l'Eden

*(1). En ce sens, est rangé sous la bannière de l'Eden, tout ce qui est expérience nouvelle, dont on ne peut communiquer les résultats, parce qu'on ne comprend pas soi-même ce qui est exactement en jeu. Un bon exemple de cela serait, de manière peut-être abusivement généralisée, les premières amours adolescentes.

*(2). On dit que les enfants sont curieux, qu'ils s'étonnent de tout, qu'ils posent des questions sur tout... C'est absolument faux. Ce qui me frappe, au contraire, chez les gosses, c'est la facilité avec laquelle ils admettent ce qui est, ce qui se présente à eux, sans aucune discussion, même si c'est absurde. Moi, en tout cas, c'est comme ça que j'étais, quand j'étais petite fille.
Bien sûr que, moi aussi, j'ai eu un âge où je posais des questions. Mais ça, c'était plutôt un jeu : pourquoi ceci ? parce que cela ; et pourquoi cela ? parce que autre chose ; et pourquoi autre chose ?... Finalement ça ne voulait rien dire du tout, et je m'en rendais bien compte... D'ailleurs les mots pourquoi et parce que, qu'est-ce qu'ils veulent dire au juste ?

P. Gripari. Vie et Naissance de Pop in l'arrière-monde.
Ed. L'âge d'homme

*(3). Etat Civil p.12

*(4). L'expression est de Nietzsche.

*(5). On savoure une liberté animale (c'est nous qui soulignons. P.G.) dans ce gîte. (...). Je me fais encore plus petit pour fraterniser avec le chien. Etat Civil p.10

*(6). Un exemple remarquable - de par son systématisme autant que par sa qualité - de cette technique se trouve dans l'autobiographie romancée Pierrot la Lune de Pierre Gripari (Ed. La Table ronde 1963) chap.II, les Temps préhistoriques : chaque impression, chaque bribe de souvenir est séparée, par un espace, d'abord, par une incantation ("noir, silence") ensuite.

*(7). Récit secret p.30

*(8). Cette présence du "Je-enfantin" est par ailleurs si fragmentaire, et les fragments en sont si dispersés et si rares que Récit secret trouvera bien mieux sa place à l'étude dans la seconde partie de notre travail sur l'Eden, à propos de l'Eden gris.

*(9). Rêveuse Bourgeoisie p.138

*(10). (...) la petite * Geneviève qui maintenant se roulait sur le sable ** avec impudence (...).
* Elle reste la "petite"
** Comme un chiot.

Rêveuse Bourgeoisie p.286

*(11). Ainsi, Drieu écrit dans Etat civil p.13 :

-Bonjour ma mère. Te rappelles-tu un petit garçon de trois ans ?
-Oui, je me rappelle même plus loin en deçà quelque chose dans mon sein qui pouvait devenir quelqu'un (...)

ou encore à la même page :

Ainsi donc j'ai vécu sans périls, sans épreuves pendant des années ? Pourtant, j'ai pleuré. (...) Je ne me rappelle rien. (souligné par nos soins. P.G.).

ou encore page 14 :

J'ai vécu ignorant auprès de ma mère qui filait distraitement ma mémoire. Ne serait-elle pas anéantie si ma famille ne m'en avait transmis le fragile récit, la vie de ces petits personnages qui ont porté mon nom ? Livrés à eux-mêmes, ceux que j'ai été jusqu'à cinq ou six ans seraient morts. (souligné par nos soins.P.G.)

*(12). Un fait tend à souligner le point qu'elle est le témoin et qu'elle est Drieu. Geneviève possède en commun avec les différents héros que Drieu manipule dans son oeuvre littéraire le fait double d'être un "Je", un double de Drieu, et d'avoir un prénom commençant par un "G" - comme tous les Gille doubles de Drieu.

*(13). Quand je naquis à moi-même, les hommes me connaissaient déjà depuis trois ans ?

Etat civil. p.14

*(14). On verra ainsi le Gille héros de l'homme couvert de femmes donner à Finette (au chapitre IX) l'aveu de sa misère sexuelle, mais surtout dévoiler la première expérience - sans doute essentielle pour comprendre par la suite l'attitude du héros par rapport au sexe et aux femmes.

*(15). Pour user de l'expression de Dante.

*(16). Nietzsche.

*(17). Tu pourrais, c'était l'opinion à Gustin, raconter des choses agréables... De temps en temps... C'est pas toujours sale dans la vie... Dans un sens c'est assez exact. Y a de la manie dans mon cas, de la partialité.

Céline. Mort à crédit p.16.

*(18). Chapitre I, première partie du roman.

*(19). Rêveuse Bourgeoisie. pp.12-13.

*(20). La suite de la conversation entre l'abbé Maurois et Mme Ligneul montre bien par ailleurs que l'idée de marier Agnès est parfaitement concevable. Après la fameuse précaution oratoire dont nous avons parlé, les questions de Mme Ligneul sont à proprement parler "techniques", regardant la famille, son avoir, ...

*(21). Rêveuse Bourgeoisie p.17.

*(22). Rêveuse Bourgeoisie p.18.

*(23). Rêveuse Bourgeoisie p.19.

*(24). Tout avait été si calme jusque là. La maison, le couvent. Elle avait passé huit ans dans un couvent, un si paisible couvent au fond de Neuilly. (...). Elle était rentrée depuis trois ans dans sa famille, dans une calme rue triste, isolée, près de l'église Saint-Vincent-de-Paul.

Rêveuse Bourgeoisie p.76.

*(25). Rêveuse Bourgeoisie. p.76

En contrepartie, nous voyons Felipe dans l'Homme à cheval qui peut écrire, écho négatif de l'enragement du sexe que connaît Agnès :

"Mon coeur n'était que cendres depuis le premier jour de ma vie (souligné par nous. P.G.), depuis que j'avais lu ma laideur dans les yeux d'une femme. Bienheureuse laideur..." (l'Homme à cheval. p.212)

Felipe ne vivra pas la Chute due au Sexe et, dès lors, devra de manière presque inévitable, aller vers le Salut. Le domaine infernal lui est interdit...

*(26). Rêveuse Bourgeoisie. p.35

*(27). En effet, quand un peu plus loin, Drieu fait état des pensées d'Agnès, il - elle - parle de tout, songe à tout, sauf à la sexualité : Soudain, elle désirait, ayant toujours désiré. Ce Camille, n'était-ce pas l'homme qui lui était destiné ? Il était bien. Il était grand, droit. Passait parfois sur son visage une lueur trouble. Il semblait dominé par quelque chose. Elle ne savait pas quoi. (...) Et puis, elle serait une dame : Il fallait qu'elle fût une dame. Le plus tôt possible pour que ce ne fût pas trop tard. C'est si vite trop tard. Il n'y a pas une minute à perdre. Elle aurait une maison, des enfants.

Rêveuse Bourgeoisie. pp. 76-77.

*(28). On pourrait user à ce propos des réflexions de [illegible] relatives à l'école naturaliste : "Jamais le jou[illegible] matière ne parut mieux affermi." (Prose. p. 1009 ... La Pléiade). Ce n'est plus la matière, mais l'idéologie.

*(29). Rêveuse Bourgeoisie. p.74.

*(30). Rêveuse bourgeoisie. p.77.

*(31). Rêveuse Bourgeoisie. p.121.

*(32). Etat Civil. p.136.

*(33). Etat Civil. p.24.

*(34). ... Camille dont la voix s'altéra au grand effroi d'Yves qui, loin de s'habituer à ces scènes, craignait toujours plus leur renouvellement et marquait d'un frémissement plus profond chaque aggravation du désordre chez ses parents.

Rêveuse Bourgeoisie. p.141.

*(35). -Maman, elle pense toujours à d'autres qu'à moi.
-Petit bêta. Elle ne peut pas rester toute la journée à te contempler. (...). Tu n'es pas content que ta mère sorte, voie du monde ? C'est de son âge.
-Oh ! Mais souvent tu lui dis qu'elle sort trop.

Rêveuse Bourgeoisie. pp. 182-183.

*(36). Il aurait voulu l'entourer d'un réseau de prohibitions minutieuses et folles comme un amant qui est d'autant plus tyrannique qu'il est plus débile.

Rêveuse Bourgeoisie. p.70.

*(37). Etat civil. p.22.

*(38) Etat civil. p.23.

*(39) Rêveuse Bourgeoisie. p.165.

*(40). (Agnès) -Je suis sortie aussi. Je ne veux pas qu'on croie que je me cache. Le Loreur savait que les relations d'Agnès - comme celles des Ligneul et de Camille - n'allaient pas bien loin.

Rêveuse Bourgeoisie. p.256.

*(41). Rêveuse Bourgeoisie. p.165.

*(42). -Tu m'as manqué, s'écria-t-elle avec une telle tendresse, qu'Yves laissa partir sa mère.

Rêveuse Bourgeoisie. p.147.

*(43). Rêveuse Bourgeoisie. pp.165-166.

*(44) Nous renvoyons à Jeux africains de Ernst Jünger (pp.183-184), où l'auteur développe le récit des dix borgnes, fort comparable à la situation dans laquelle Yves

se trouve. Chaque incident est unique, mais il est aussi, à chaque fois, fatal.

*(45). Rêveuse Bourgeoisie. p.167.

*(46). Rêveuse Bourgeoisie. p.168.

*(47). Rêveuse Bourgeoisie. p.169.

*(48). Rêveuse Bourgeoisie. p.170.

*(49). Sa mère trouva là un prétexte pour se désintéresser de lui et revenir entièrement à d'autres pensées qui la suivaient à peu de distance depuis le cabinet de toilettes.
Rêveuse Bourgeoisie. p.172.

*(50). Il sentit au fond de lui des orages énormes s'accumuler ; il sentit qu'il allait céder à leur épanchement et qu'au milieu de la rue soudain aveugle il braverait par ses cris et ses sanglots l'opinion populaire.
Rêveuse Bourgeoisie. p.174.

*(51) Rêveuse Bourgeoisie. p.174.

*(52). Rêveuse Bourgeoisie. p.183.

*(53). Rêveuse Bourgeoisie. p.182.

*(54). Rêveuse Bourgeoisie. pp.140-141.

*(55). Rêveuse bourgeoisie. p.141.

*(56). Bientôt, il ne sut comment s'expliquer la conduite d'Agnès qui, après deux ou trois rencontres qu'il rendit orageuses par sa hâte galante, revint escortée de son fils. Elle le laissait dans le salon, mais menaçait tout le temps d'ouvrir la porte. (...). Cet enfant même était une précaution.
Rêveuse Bourgoisie. pp.210-211.

*(57). Rêveuse Bourgeoisie. p.173.

*(58). Rêveuse Bourgeoisie. p.184.

*(59). -Mais, Yves et Geneviève ? s'écria-t-elle. (la grand-mère. P.G.)
-Eh bien, que veux-tu ? Pauvres petits.
-(...) Je ne veux pas que leur vie soit brisée. Plus tard, ils seront les enfants d'une divorcée ; toutes les portes leur seront fermées.
Mme Ligneul était épouvantée de l'inconscience de sa filie.

Rêveuse Bourgeoisie p.274.

ou encore :

-Mais pourquoi votre fille ne divorcerait-elle pas ? (...)
-Nous sommes bons catholiques, vous l'oubliez. Et d'après ce que je sais de votre mère, elle aurait eu honte de vous entendre parler ainsi.
-Mais, madame, à notre époque... Ce n'est pas de la faute de votre fille si Le Pesnel est un sacripant.
-Taisez-vous, c'est votre ami. Ma fille ne vivra pas en état de péché mortel. J'aimerais mieux mourir. Et Yves ? Et Geneviève ? Vous oubliez Yves et Geneviève.
-Mais, madame, Yves est très malheureux à un pareil foyer, et Geneviève le sera encore plus.
-Ils aiment leur père.
-Ils souffriront d'autant plus par lui.
Mme Ligneul frémit à la justesse de cette remarque.

Rêveuse Bourgeoisie. pp.214-215.

*(60). D'un air triste, il s'occupa d'Yves et Geneviève qui, au milieu des pires orages, attendaient toujours une pareille aubaine...

Rêveuse Bourgeoisie. p.197.

*(61). -Alors, vous me lâchez tous, hurla-t-il, avec une rage tempérée par la peur ; (...) moi le père de vos enfants. (...) Vous abandonnez votre fille et vos petits-enfants.

Rêveuse bourgeoisie. p.356.

*(62). -Viens m'embrasser (...). Ecoute mon petit, je t'aime bien, tu sais.
-Oh oui, papa, aime-moi.

Rêveuse Bourgeoisie. p.362.

*(63). Rêveuse Bourgeoisie. p.363.

*(64). Rêveuse Bourgeoisie. p.364.

*(65). Il faut aussi dire que s'il ne s'étend pas sur les raisons de son attitude, c'est aussi parce qu'il va ici au plus pressé : il s'agit pour lui de signaler dans Récit secret la constance de sa "pulsion de mort".

*(66). Récit secret. p.14.

*(67). Etat Civil. p.32.

*(68). Etat Civil. p.54.

*(69). Nous rappelons les quelques lignes de la dédicace du Bachelier de Jules Vallès.

*(70). Rêveuse Bourgeoisie p.131.

*(71). Rêveuse Bourgeoisie. p.142.

*(72). Rêveuse Bourgeoisie. p.171.

*(73). Rêveuse Bourgeoisie. p.172.

*(74). Ma mère n'a pas assez fait pour que je l'aime.
Etat civil. p.30.
Je voyais rarement mon père.
Etat civil. p.32.

*(75). Grâce à elle, mon imagination fut autre chose que l'aspect quotidien de la vie. J'ai oublié ses histoires qui m'attiraient, m'obsédaient. Je venais vers elle avec la crainte de la nuit qui suivrait son récit, mais je lui demandais de parler. (...) Grognant des paroles de complicité elle s'installe près de moi. Et nous ne trouvons rien de mieux pour m'endormir que de retomber dans notre vice. Je m'assoupis au milieu d'une abominable histoire de loup-garou.
Etat civil. pp.24-25-26.

*(76). Ma bonne est à côté de mon lit et m'explique l'enluminure d'Epinal.
Et le méchant seigneur eut la gorge tranchée par le prudent barbier. Qu'est-ce que tuer ? Qu'est-ce que mourir ? Je le demande avec intérêt, mais quand la réponse vient, elle ne me trouve pas...

Etat civil p.34.

Il est à remarquer que, même si la réponse "ne trouve pas" l'enfant, qui déjà s'intéresse à autre chose, cette réponse est venue.

*(77). Rêveuse bourgeoisie. p.164.

*(78). Rêveuse Bourgeoisie p.221.

*(79). Rêveuse Bourgeoisie. p.178.

*(80). Les grands-parents et leur rôle seront même unis après les quelques lignes consacrées au grand-père : "Les grands-parents sont les vrais parents des enfants." Rêveuse Bourgeoisie. p.179.

*(81). "Tu sauras plus tard." voilà un mot qui revenait souvent sur le petit garçon et qui sortait de toutes les bouches tour à tour.

Rêveuse Bourgeoisie. p.181.

*(82). Un autre titre de chapitre, trop métaphorique peut-être, aurait pu être : Stendhal réincarné...

*(83). Etat civil. p.34.

*(84). -Nous serons en retard pour la messe.

Rêveuse Bourgeoisie. p.184.

*(85). -Nous sommes bons catholiques, vous l'oubliez. (...) Ma fille ne vivra pas en état de péché mortel. J'aimerais mieux mourir. Et Yves ? Et Geneviève ?

Rêveuse bourgeoisie. p.214.

Les deux éléments du chantage au non-divorce - la relígion et les enfants - sont là.

*(86). Dans le confessionnal, l'abbé avait entendu soudain un balbutiement interrompu par l'effroi mais sans cesse relancé par la fièvre du désir. (...), il avait forgé quelque chose d'invincible.
- Ma fille, songez que quoi qu'il arrive maintenant, vous êtes engagée devant Dieu. Même votre bonne mère n'a plus le droit de vous détcurner de ce qui est fondé maintenant dans votre coeur.

Rêveuse Bourgeoisie p.102.

*(87). Chapitre III. Dieu. Ce chapitre fait treize lignes ; c'est encore plus court que ce qui est consacré aux temps inconnus de l'Eden rose...

*(88). Etat civil. p.94.

*(89). Etat civil. p.95.

*(90). Etat civil. p.96.

*(91). Etat civil. p.118.

*(92). Etat civil. p.37.

*(93). Etat civil. p.42.

*(94). Elle comptait sur moi pour la dédommager de ses déceptions et de ses manques à vivre.

Etat civil. p.46.

*(95). Rêveuse bourgeoisie. p.176.
*(95). Rêveuse bourgeoisie. p.176.

*(96). ... quittant la vieille dame, les massacres, les assassinats (...) des grands hommes, j'allais à l'office solliciter de nouvelles émotions de Joseph.

Etat civil. p.46.

*(97). Etat civil. p.46.

et plus loin :

Dans mon ménage (c'est-à-dire dans le couple Cogle-grand mère. P.G.), Sancho a presque toujours tenu le chevalier àla maison.

Etat civil p.56.

*(98). Le monde est celui de l'action, du réel. Si on les laissait (les enfants. P.G.), ils vivraient une vraie vie, où la pensée et le geste ne seraient qu'un...

Etat civil. p.56.

*(99).

*(99). Rien ne me forçait de choisir entre ceux que j'étais.

Etat civil. p.54.

*(100). Etat civil. p.70.

*(101). C'est peut-être Gripari qui a écrit à ce propos la phrase la plus cinglante :

"Dire qu'il y a des vieux qu'on entend regretter leur jeunesse ! J'avoue ne pas comprendre..."

Pierrot la lune. p.307.

*(102). Je n'étais jamais sorti de ma famille. Je ne m'étais jamais trouvé pendant plusieurs heures à plus de trente mètres de ma mère et de ma grand-mère. Je n'avais connu que Victor, le petit cosaque, ou mes cousines de loin en loin.

Etat civil. pp.73-74.

*(103). Etat civil. p.73.

*(104). Etat civil. p.74.

*(105). Elle arrive à six heures et demie, affolée (...). Mais à peine fut-elle sur moi, tremblante d'amour (souligné par nous. P.G.)...

Etat civil. p.78.

*(106). Etat civil. p.70.

*(107). Etat civil. pp.82-83.

*(108). Etat civil. p.46.

*(109). Etat civil. p.83.

*(110). Etat civil. p.86.

*(111). Rêveuse Bourgeoisie. p.432.

*(112). Rêveuse Bourgeoisie. pp.429-431.

*(113). Etat civil. p.83.

*(114). Etat civil. pp.88-89.

*(115). De jeunes cervelles venaient se mettre sous ma main. Avec une émotion sérieuse, je leur imposais mes idées.
Etat civil. p.89

*(116). Etat civil. p.89.

*(117). Etat civil. p.92.
Il faut d'ailleurs signaler que, de façon générale, si l'on excepte le héros de La Comédie de Charleroi, le "Je" drieusien se révèle incapable de se mouvoir dans la dimension guerrière.
Songeons au Felipe de L'Homme à cheval.

*(118). Etat civil. p.97.

*(119). Etat civil. pp.97-98

*(120) Etat civil. p.99.

*(121). Etat civil. p.100.

*(122). ... sans qu'il faille pour cela donner aux romans de Drieu un caractère d'autobiographie trop accentué. Lui-même se défend de cela dans l'introduction de Gilles :

> ... On me reprocha la trop grande souplesse du trait dans les esquisses de Gilles. On voyait à cela la raison que je m'étais pris comme modèle. Mais, en fait, il n'en était rien. (souligné par nous. P.G.) (...) L'artiste malgré lui fait de l'objectivité. (...) Tous les romans sont à clef parce que rien ne sort de rien...
>
> Introduction de Gilles. pp.11-14.

*(123). Robert Soucy. Fascist intellectual : Drieu la Rochelle p.323. Chap. X, Ed. University of California Press. 1979. La citation de M. Soucy est tirée du Journal juin 1944. Ce passage n'ayant pas encore subi les heurs de la publication, nous ne pouvons que le donner en anglais.

*(124). op. cit. p.326.
A propos du discours sur le rôle féminin, que M. Soucy suppose à Drieu, et quoique nous n'y adhérions pas pleinement, il nous faut signaler le fait que, bien qu'on attribue cette pensée au système de pensée fasciste, elle est répandue dans des idéologies si variées qu'on ne peut la lier exclusivement au fascisme. C'est la raison aussi pour laquelle nous n'en parlerons pas ici.

*(125). Etat civil. p.99.

*(126). La même chose a lieu pour Geneviève, qui nous révèle - a posteriori - ses échanges d'informaticns entre camarades d'école.

> ... En dépit de mes conversations du lycée Racine, tout était mystère pour moi en-dessous des mots.- Rêveuse Bourgeoisie p.472.

Cogle subit très exactement le même problème : les informations échangées, le mystère malgré tout, et la vulgarité libératrice.

*(127). Etat civil. p.100.

*(128). Rappelons cette phrase déjà citée : "les pauvres vieux avaient tout fait pour nous jucher au-dessus d'eux."
Rêveuse Bourgeoisie. p.429.

*(12.). Rêveuse bourgeoisie. p.410.

*(130). Etat civil. p.114.

*(131). Je me reconnus dans l'image qu'il me proposait. Je me jetai sans hésiter hors de la voie modeste où mes parents me guidaient. Mais il tâtait mes bras et s'arrêtait de parler, augurant mal de mon avenir...
Etat civil. p.115.

*(132). Rêveuse Bourgeoisie. p.412.
Nous apprendrons plus loin - p.439 - que cette scène a eu lieu déjà deux ou trois ans plus tôt. Quand Yves subira l'échec, il est d'ailleurs intéressant de noter la réaction du père : "c'est la malchance, bien sûr,"
et... "ensuite, n'était-il pas puni pour son athéisme ? Gustave Ganche lui avait donné trop de livres à lire, trop de mauvais livres."
Rêveuse Bourgeoisie. pp.427-428.

*(133). Rêveuse Bourgeoisie. pp.454-455.

*(134). Rêveuse Bourgeoisie. p.76.

*(135). La saison de l'amour, pour moi, c'est l'hiver : l'été je me repose.
Drieu la Rochelle. Journal d'un homme trompé. p.11.

*(136). Rêveuse Bourgeoisie. p.451.

*(137). Rêveuse Bourgeoisie. pp.459-460.

*(138). Je plais aux femmes (...). Tu comprends, je sais cela. J'en ai déjà connu assez.

Rêveuse Bourgeoisie. p.473.

*(139). Rêveuse Bourgeoisie. pp.434-473.

*(140). Etat civil. p.136. :

à seize ans. Ne dois-je pas croire que ma vie s'arrête à ma seizième année ? (...) A quoi bon pousser plus loin cette histoire : elle n'est pas exemplaire.

*(141). Rêveuse Bourgeoisie. p.431.

*(142). Rêveuse Bourgeoisie. pp.409-410-415.

*(143). Rêveuse Bourgeoisie. p.431.

*(144). ... et non, "papa". La substitution d'un mot pour un autre, bien moins sentimentale, montre bien les liens qui unissent les enfants et Camille.

*(145). Rêveuse Bourgeoisie. pp.398-399-403.

*(146). Rêveuse Bourgeoisie. p.481.

*(147). [Geneviève], qui haïssait encore plus Camille parce qu'elle était plus attirée vers lui...

Rêveuse Bourgeoisie p.353.

La complexité de sentiments apparaît.

*(148). Rêveuse Bourgeoisie. pp.164-165.

*(149). Rêveuse Bourgeoisie. p.444.

*(150). Rêveuse Bourgeoisie. p.403.

*(151). Rêveuse Bourgeoisie. p.27.

*(152). Rêveuse Bourgeoisie. p.403.

*(153). Rêveuse Bourgeoisie. pp.437-441.

*(154). Rêveuse Bourgeoisie. pp.478-479.

*(155). Rêveuse Bourgeoisie. pp.481-482.

*(156). Rêveuse Bourgeoisie. p.483.

*(157). Rêveuse Bourgeoisie. pp.472-473.

*(158). Etat civil. p.14.

*(159). Etat civil. p.9.

*(160). Rêveuse Bourgeoisie. p.473.
Nous avons en contrepoint à cela cet autre passage d'une nouvelle de Drieu la Rochelle, intitulée le Don, où l'auteur écrit à propos d'une riche héritière :

> Catherine était une riche héritière. Mais ce n'est pas son argent qui a déterminé sa destinée, c'est son caractère. L'argent n'a fait qu'accentuer le sort promis par le caractère.
>
> Le Don. repris dans le Cahier de l'Herne, op. cit. p.82.

*(161). Jusqu'à quinze ans, j'ai vécu la vie d'une bourgeoise, pusillanime et casanière.

Etat civil. p.112

En permanence, c'est la vie avec la grand-mère, et la vie de la grand-mère, que l'enfant vit, dans le monde considéré comme féminin du cocon.

*(162). Rêveuse Bourgeoisie. p.504.

*(163). Etat civil. p.106.

*(164). Au commencement, il n'y eut rien.
Et comme rien ne peut naître de rien, il n'y a et n'y aura jamais rien.

Pierre Gripari. Vies parallèles de Roman Branchu. p.9.

*(165). La meilleure critique que nous connaissions à propos de ce discours apologétique sur le bon sauvage est l'article de Jean Piron intitulé Le bon sauvage auquel nous renvoyons le lecteur.
Ed. Polemos. 1973.

LE PROBLEME DU FASCISME

DANS L'OEUVRE LITTERAIRE DE

DRIEU LA ROCHELLE

Directeur de Thèse :
Professeur Brian G. ROGERS

[redacted]

A dissertation submitted to the Faculty of Arts,
University of the Witwatersrand, Johannesburg,
for the degree of Doctor of Philosophy.

Johannesburg. 1983.

Pascal GALLEZ

LA CHUTE

Ne faut-il pas passer par l'Enfer, pour mériter le Ciel ?

Drieu la Rochelle.
Journal d'un délicat.

L'enfer est un lieu étroit qui ne renferme que les rebelles conscients à l'initiation.

Drieu la Rochelle.
Mémoires de Dirk Raspe.

LA CHUTE

La Chute est un drame, un drame qui met le point final à toute évolution, chez la plupart des écrivains français, qu'ils soient classiques ou contemporains. Que l'on songe à un Bloy ou à un Rousseau, à un Céline ou à un Flaubert : en dépit de vues du monde que l'on tient pour fort différentes, un élément est commun à ces auteurs : quelle que soit la raison pour laquelle la chose advient, les protagonistes qu'ils mettent en scène, prennent un chemin qui les mène du paradis à l'enfer, enfer qui se révèle être, la chose est sue dès l'abord, leur destination ultime. Quand le héros se trouve dans le domaine de la Chute, il ne le quitte pas, ou s'il le quitte, il ne peut que régresser vers l'Eden, ou qu'attendre - si l'on prend le cas d'un Bloy - qu'une puissance divine le sauve. Mais ses propres moyens le rendent impuissant à se diriger vers l'avant - quand celui-ci existe dans l'esprit du créateur...

En d'autres mots, la plupart des écrivains français acceptent l'idée d'Eden, acceptent l'idée de Chute, mais rares sont ceux qui envisagent seulement l'idée d'un Salut autre que celui d'après la mort -dans le cas de certains écrivains chrétiens.

Cette attitude fort pessimiste amène une vision tragique de la Chute, une vision d'autant plus tragique qu'elle est désespérée. Quand la frontière entre Eden et Chute est transgressée, quand le héros passe d'un monde à l'autre, d'un monde du bonheur à un monde du malheur, c'est le sentiment de l'irréparable qui domine ; et le drame est encore accentué par le fait que non seulement il est dans la plupart des cas - exceptons Rousseau, dont l'obsession majeure est le retour à un Eden, dont l'esprit rappelle la bergerie de Marie-Antoinette - impossible, ou pour le moins difficile, de faire machine arrière, mais en plus parce qu'on ne conçoit pas, ou parce qu'on ne conçoit plus, qu'il y ait quelque chose après la Chute.

Cette vision des choses est particulièrement manifeste chez des écrivains chrétiens comme Bernanos dont l'oeuvre baigne dans la "sinistrose" de la Chute, comme Bloy qui intitule fort clairement un de ses romans : le Désespéré, dont les romans font vivre le lecteur dans une atmosphère de perpétuel Armaggedon. Chez ces écrivains, le passage de l'Eden - quand ils laissent exister cet Eden ne serait-ce qu'un moment - à la Chute est irrémédiable, et les espoirs de salut, terrestre et céleste, sont nuls. Une Mouchette meurt sans que le paradis, le Salut, soit annoncé, ne serait-ce que de manière symbolique. Et songeons à la Clotilde de la Femme pauvre de Bloy, dont la dernière réplique - la dernière phrase du roman également - peut nous ouvrir un abîme d'inquiétude quant à la vanité de ses pieux efforts. *(1)

Un futur ainsi bloqué apporte un éclairage singulièrement morne sur le contenu de la Chute. Nous ne trouvons certes pas de différence fondamentale entre les tenants de la Chute Finale et ceux qui voient un Salut possible, un "après" à la Chute, sur le plan des expériences que subissent leurs héros : chez les uns comme chez les autres, les protagonistes de la Chute peuvent être pauvres, malades, désespérés... mais - et est-ce l'imagination du lecteur ou la volonté de l'écrivain ? - une atmosphère différente se dégage des récits, selon que celui qui les a écrits décrivait dans la Chute un point final de l'évolution ou qu'il supposait un Salut possible, selon que l'écrivain envisageait la mort après la longue apocalypse, ou selon qu'il suivait l'idée de la Comtesse de Ségur : "Après la pluie, le beau temps."

Un élément, outre cette atmosphère que nous imaginons peut-être, permet de noter la différence entre les uns et les autres : dans les récits qui présentent la Chute comme point final, les expériences malheureuses de ce moment possèdent un aspect commun ; elles sont sans enseignement, elles n'apportent rien : nous en avons quelques exemples éclatants dans l'oeuvre de Flaubert (songeons à l'Education sentimentale). Dans les récits qui annoncent par contre un possible Salut, ces mêmes expériences amènent la réflexion pour une meilleure action - songeons à Zola, ou à Henri Barbusse ; ou elles tiennent le rôle d'un facteur de mûrissement des héros, et cette

maturité est alors elle-même le Salut - songeons à Voltaire, à Drieu quelquefois ; ou encore elles ne tiennent aucun rôle positif, mais n'empêchent pas le héros de mûrir et de découvrir son propre Salut - songeons à Stendhal, à Drieu encore.

Drieu est en effet - nous l'avons indiqué dès lors que nous avons fait notre découpage initial - le partisan d'une possibilité de Salut après la Chute. Nous le répétons, cela ne veut aucunement dire que "sa" Chute sera plus heureuse, ou fort différente de celle que les partisans de la Chute Finale nous présentent, sinon par un point : même si, pour de nombreux héros drieusiens, la Chute se révèle être un point final de leur évolution, il existe toujours une porte ouverte, une suite possible. Nous verrons la chose en étudiant les multiples avatars de la représentation de la Chute : aucun point n'est final. Agnès, mère des enfants Le Pesnel, meurt en étant restée jusqu'au bout ressortissante du domaine de la Chute ; mais Geneviève - vraie fille de ses parents pourtant - parviendra elle à aller plus loin ; Gilles ou Alain - Alain plus particulièrement encore que ces multiples Gille - Camille aussi, semblent avoir atteint le point final de leur évolution dans l'espace de la Chute. Mais Yves, Gilles, Constant, Dirk, parviennent à dépasser la Chute et à toucher au Salut. Yves, Gilles, Constant, Dirk, ou le "je" de <u>la Comédie de Charleroi</u>, ou Geneviève encore, représentent la continuation toute naturelle du chemin. Et Alain lui-même avait pu dépasser la Chute un moment...

Pour Drieu, nous le verrons, l'arrêt à la Chute n'est, non seulement, pas obligatoire, mais, en plus, <u>il n'est pas naturel</u>. Tout comme à l'attitude de Drieu face à l'Eden, nous pourrions dans ce chapitre, trouver des raisons de type biographique qui expliqueraient bien les choses ; mais, nous l'avions indiqué alors, ces raisons importent peu, et nous nous bornerons à noter que les vrais héros de Drieu sont sans nul doute ceux qui essaieront de progresser - ou qui, même sans essayer, progresseront quand même. Même si, à première lecture, la Chute semble être le sujet favori de Drieu, il nous semble indubitable, qu'il ne s'est intéressé à ce sujet, que pour le rejeter et que pour nous indiquer un "là-haut" qui s'oppose au "là-bas" cher à Huymans, à la Chute.

Définition.

Avant de nous intéresser à ce "là-haut", à ce Salut, il s'agit d'étudier ce "là-bas", et pour ce faire, de le définir, afin de voir sur quels axes nous pourrons ordonner notre étude .

Ainsi que nous l'avions dit, il n'y a sans doute pas, de prime abord en tous cas, de caractère fondamental qui distinguerait l'étude que Drieu fait de la Chute de celles qui ont pu être établies par les auteurs qui lui sont contemporains, même si leur vision de la Chute était différente. C'est qu'en effet, une partie non négligeable de la description de la décadence à laquelle procèdent les écrivains français contemporains à Drieu, procède de ce que nous avions appelé du "journalisme sublimé" *(2) : le style reste donc le même. Il n'empêche que, à seconde lecture, il est indubitable que des éléments que l'on peut considérer comme propres à Drieu apparaissent dans la description de la Chute pour lui donner sa couleur personnelle, qui en font la création d'un artiste bien précis, difficile à confondre avec un autre. Commençons néanmoins d'abord par ce qui ne distingue pas la Chute selon Drieu de la Chute selon d'autres écrivains qui en ont traité.

La Chute peut d'abord, tout comme l'Eden, être caractérisée comme un moment. A la différence de l'Eden, il est impossible de fixer des frontières au temps de la Chute. La chose était en effet possible quand on traitait de l'Eden, et plus particulièrement de l'Eden rose, pour des raisons biologiques évidentes. Nous sommes tous ressortissants de cet Eden rose, il nous faut bien naître physiquement... ; nous sommes tous "animal" au cours des trois ou quatre premières années de notre vie. Quant à l'Eden traité globalement, nous pourrions fixer de manière grossière des limites à ce temps car les deux témoignages essentiels - c'est-à-dire celui de Rêveuse Bourgeoisie et celui d'Etat Civil, romans dans lesquels nous n'avions que trois personnages auxquels nous intéresser - concordaient.

Il en va fort différemment dans le domaine de la Chute où ce moment va du plus long, jusqu'à la mort du représentant de la Chute et il vit parfois fort longtemps - pensons à Camille - au plus court - pensons à Yves... De ce fait, nous ne pouvons situer le moment de la

Chute que par sa place, qui se trouve entre le moment de l'Eden et celui du Salut ; ou plus exactement, après l'Eden et, quand celui-ci a lieu, avant le Salut.

Nous avions indiqué, quand nous avions terminé l'Eden, que ce moment était, dans un premier temps, celui de l'enfance et donc de l'inexplicable, voire de l'incompréhension. Du coup, ce moment appartenait à l'ingénu. Et nous avions par la suite explicité notre vision de cette période. On pourrait alors croire que la Chute sera le héros/ressortissant de cet enfe- s'explique et comprend ce qu'il ne pouvait assimiler précédemment. Mais cette définition serait un peu brève et ne prendrait pas en compte tous les éléments de la Chute et de ceux qui la représentent. C'est qu'en effet, nous voyons dans le monde de la Chute, certains protagonistes chez lesquels réflexion et compréhension de leur statut sont douteuses voire inexistantes - songeons à une Agnès, à un Camille. Nous voyons aussi un Alain, le héros du Feu follet, parfaitement capable d'analyser ses compagnons de débauche, ses frères en enfer, mais incompréhensiblement inapte à s'analyser lui-même...

Si nous avons néanmoins placé dans le domaine de la Chute des personnages qui semblent si différents, c'est parce que nous possédions malgré tout une raison de le faire : il s'agissait pour nous de regrouper ceux qui ne sont certes pas ressortissants du Salut, encore moins de l'Eden, de par un aspect évident : ils n'ont plus d'innocence et ils n'ont pas de bonheur. Il y a des choses qu'ils savent, ou pour le moins qu'ils sentent, des actes qu'ils commettent... Pour ne prendre qu'un exemple, les héros de Drieu - et la chose est typique de cet auteur - possèdent dans leur majorité un pouvoir sur le monde qui les entoure : ils sont attachants, attirants. Nous les appellerons les séducteurs. En général, tout au moins dans l'espace de la Chute, d'une manière catastrophique pour les autres comme pour eux-mêmes, ils deviennent de véritables tueurs - et qui pis est des tueurs aux instincts suicidaires. Et c'est bien ce type de caractère qui différencie profondément ceux qui appartiennent à l'Eden et ceux qui n'en sont plus. Les premiers assistaient à un spectacle dont ils ne comprenaient pas les ressorts. Plus tard, les ayant compris, ils étaient à la fois horrifiés et fascinés - rappelons-nous Yves - par la force

qu'ils détenaient, qu'il s'agisse du Sexe - de la sensualité - ou de l'Argent. Nous n'avions pas d'exemple central dans l'Eden - Emmy dans Réveuse Bourgeoisie, ou Dorothy dans le Feu Follet, passaient trop vite, étaient trop vaguement présentées pour que l'on puisse les étudier ; nous en avons par contre dans ce chapitre (Myriam, etc...). Dès qu'ils cèdent à leur force, à leur pouvoir, qui sont aussi des faiblesses, les héros pénètrent et font pénétrer ceux qui leur sont attachés dans le domaine de la Chute.

Sexe - et non Amour ! - et Argent, deux aspects différents de la puissance, qui déjà prenaient une place très importante à la fin de notre étude sur l'Eden, seront donc des points majeurs de notre étude de la Chute - et avec ces deux points, tous les thèmes qui s'y rattachent, et avant tout celui du séducteur, sur lequel nous aurons à revenir.

Un autre axe d'étude pourrait se révéler intéressant à utiliser. Il s'agirait de distinguer dans les protagonistes présen tés par Drieu, entre ceux qui dépasseront - ne serait-ce que pour un temps, car comme nous l'avions indiqué, le salut ne peut être éternel chez Drieu qui fut tant influencé par Nieztsche - la Chute, et ceux qui y resteront jusqu'au bout, soit de leur vie, soit de cette tranche de leur vie que le récit présente. C'est qu'en effet, il est probable qu'un état d'esprit différent anime ces deux caractères. Nous essaierons de voir la vérité qui peut exister dans cette impression sans pour cela nous engager déjà dans une préparation trop élaborée de notre étude sur le Salut. La chose se révèle difficile, car chacune des étapes, chacune des saisons, annonce la suivante. C'est Drieu encore qui écrivait dans le Souper de Réveillon :

> En vieillissant on est de plus en plus sensible aux saisons, et de même que j'attends le printemps avec une impatience croissante, chaque Noël m'effraie un peu plus. Et pourtant Noël, n'est-ce pas déjà le tournant de l'année ? N'est-ce pas dans le ciel la première petite pointe de printemps ? *(3)

En résumé, nous tâcherons donc de présenter ici l'image de l'axe de la Chute, des points et des types de personnages principaux qui font la Chute, ainsi que des thèmes annexes à ces points, quand la chose

se révèle nécessaire. Nous tâcherons aussi, si l'impression qui nous guide à ce propos ne se démontre pas fausse, de distinguer l'état d'esprit qui, encore plus que le passage à l'acte qui mène à la Chute, entraîne certains héros drieusiens à l'abîme, puis les garde dans ce domaine infernal et - du fait de leur manière de penser - éternel.

Signalons pour terminer que nous nous consacrerons au cours de cette étude à quelques livres qui nous sembleront représentatifs de la Chute.

Il s'agira de Gilles, de Drôle de Voyage, de l'Homme couvert de femmes et du Feu Follet, romans qui nous semblent regrouper de manière satisfaisante la thématique de Drieu à propos de la Chute. Certes, ainsi que le signale Douglas Gallagher dans l'article Influences anglaises qu'il a donné au Cahier de l'Herne, tous les livres de Drieu possèdent quelque importance lorsqu'on se livre à l'analyse thématique de son oeuvre :

> Chez Drieu, le personnage de Gille (s) est commun à plusieurs des romans où il parle de thèmes semblables d'une oeuvre à l'autre. Cette technique permet au romancier de moduler tous les aspects de ces thèmes, sans se restreindre aux limites d'un seul roman, (...). *(4)

Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette opinion de Douglas Gallagher. Non seulement tous les romans qui traitent de la Chute mais aussi toutes les nouvelles consacrées à ce sujet pourraient être abordées dans ce chapitre. Il existe néanmoins un risque évident à cela : la dispersion. Aussi, nous intéresserons-nous de manière approfondie aux livres que nous avons choisis, tout en n'oubliant pas qu'il existe d'autres oeuvres dont nous nous servirons quand le besoin s'en fera sentir, soit qu'elles appuient, soit qu'elles mettent en question l'opinion que nous pouvons nous former à la lecture du corpus que nous avons dégagé.

se révèle nécessaire. Nous tâcherons aussi, si l'impression qui nous guide à ce propos ne se démontre pas fausse, de distinguer l'état d'esprit qui, encore plus que le passage à l'acte qui mène à la Chute, entraîne certains héros drieusiens à l'abîme, puis les garde dans ce domaine infernal et - du fait de leur manière de penser - éternel.

Signalons pour terminer que nous nous consacrerons au cours de cette étude à quelques livres qui nous sembleront représentatifs de la Chute.

Il s'agira de Gilles, de Drôle de Voyage, de l'Homme couvert de femmes et du Feu Follet, romans qui nous semblent regrouper de manière satisfaisante la thématique de Drieu à propos de la Chute. Certes, ainsi que le signale Douglas Gallagher dans l'article Influences anglaises qu'il a donné au Cahier de l'Herne, tous les livres de Drieu possèdent quelque importance lorsqu'on se livre à l'analyse thématique de son oeuvre :

> Chez Drieu, le personnage de Gille (s) est commun à plusieurs des romans où il parle de thèmes semblables d'une oeuvre à l'autre. Cette technique permet au romancier de moduler tous les aspects de ces thèmes, sans se restreindre aux limites d'un seul roman, (...). *(4)

Nous ne pouvons qu'être d'accord avec cette opinion de Douglas Gallagher. Non seulement tous les romans qui traitent de la Chute mais aussi toutes les nouvelles consacrées à ce sujet pourraient être abordées dans ce chapitre. Il existe néanmoins un risque évident à cela : la dispersion. Aussi, nous intéresserons-nous de manière approfondie aux livres que nous avons choisis, tout en n'oubliant pas qu'il existe d'autres oeuvres dont nous nous servirons quand le besoin s'en fera sentir, soit qu'elles appuient, soit qu'elles mettent en question l'opinion que nous pouvons nous former à la lecture du corpus que nous avons dégagé.

L'Arrivée en Enfer.

La plupart des héros présentés par Drieu comme illustration de l'hiver naissent dans le récit déjà membres du domaine de la Chute. Nous pouvons certes voir le Gille de l'Homme couvert de Femmes revenir au cours du récit sur son entrée dans ce domaine ; mais à l'instant de son introduction dans le roman, quand il est présenté au lecteur, ses premiers mouvements, ses premières paroles le classent : il fait incontestablement partie des damnés.

Malgré tout, plusieurs protagonistes des récits de Drieu - protagonistes de types très différents - font, sous les yeux du lecteur, le chemin qui va de l'Eden à la Chute. Il y a Agnès, Yves et Geneviève, tous trois héros du roman Rêveuse Bourgeoisie ; il y a Myriam dans Gilles, dans une certaine mesure, il y a aussi Dorothy, l'épouse d'Alain dans le Feu Follet, les héros de la nouvelle Un bon ménage... Pour s'intéresser tout d'abord aux protagonistes de Rêveuse Bourgeoisie, leur chute n'est en vérité aucunement différente de celle d'autres ressortissants de cet espace. On pourrait difficilement séparer une Agnès d'un Alain, d'un Yves ou d'un Camille, voire à l'occasion de l'un ou l'autre des Gille (s) que Drieu met en scène. Finalement, rares seront ceux qui sortiront de l'abîme pour se diriger vers le Salut. De même, lors de l'étape suivante, on ne pourra pas ne pas tracer de parallèles entre la destinée d'un Yves ou d'une Geneviève et celle d'un Constant, héros des Chiens de Paille ou d'un Dirk Raspe ou du "je" de la Comédie de Charleroi, ou encore quelquefois de Gilles. Drieu présente là des héros qui échappent à la damnation éternelle pour le salut, mais qui sont passés, eux aussi, par les épreuves de la Chute.

Certes, il n'y a pas de différence formelle entre la chute d'Agnès, d'Yves, de Geneviève, de Myriam et celle d'autres héros, pas de différences sauf une, celle qui nous amène à les introduire en première place dans ce chapitre s'intéressant à ceux qui tombent sous les yeux du lecteur : Drieu justement nous fait voir ces héros tombant dans l'abîme. Et il nous semble intéressant à plus d'un point d'analyser les composantes de la Chute à ses débuts, afin de voir si le Sexe et l'Argent, les représentants de la troisième fonction, sont bien liés à la Chute de manière absolue.

Nous avions commencé, lors de notre chapitre consacré à l'Eden, par nous intéresser à Agnès. Reprenons ici son étude, à laquelle nous consacrerons plusieurs pages, car Agnès présente un type de héros drieusien bien particulier : entrant dans le domaine de la Chute dans le roman Réveuse Bourgeoisie, elle sera ressortissante de ce domaine jusqu'à la fin de sa vie, comme certains Gille, ou Alain,..., et ceci sans une faille laissant espérer le Salut. Un personnage aussi constant dans le malheur et aussi clairement représentatif de la Chute mérite étude, car elle nous montrera d'une manière particulièrement nette ce qu'est l'entrée dans le domaine de la Chute pour le héros drieusien, qu'il soit Agnès ou Gilie...

L'histoire d'Agnès est, quand on y songe, rien moins que banale tant elle participe au système marital du XIXème siècle : une famille bourgeoise sacrifie sur les autels du mariage une bonne somme d'argent et sa fille à une union avec un garçon issu d'une famille qui peut passer pour noble - et qui est sans le sou - heureuse de redorer son blason de cette manière qui consiste à marier un fils, qu'il le veuille ou non, comme on vend une pièce de terre. Ce genre de mariage, encore courant à l'époque, marchait plutôt mal que bien en général. Très vite, le jeune marié prenait une maîtresse, l'épousée, un amant. Vaille que vaille, le mariage tenait jusqu'à ce que la mort, après l'indifférence, sépare les deux époux. Un Balzac parmi d'autres s'est fait occasionnellemen: l'échotier de ce genre de situation. Drieu, dans l'Intermède romain par exemple, évoque encore ce genre de couple :

> Le mari avait un beau nom et un beau titre, la femme beaucoup d'argent. *(4)

Dans le cadre précis de cette nouvelle, Armand de Godillon, le mari homosexuel, va chercher ailleurs un plaisir qu'il ne peut obtenir de la femme, que ce soit la sienne ou une autre, et essaie de pousser son épouse, Totote, à prendre le héros pour amant...

L'histoire d'Agnès et de Camille se passe de manière toute différente. C'est que l'esprit bien bourgeois, qui empêche ce genre

d'accommodement, domine et que la jalousie du volage Camille empêche une Agnès, qui n'y pense d'ailleurs jamais, de prendre un amant pour faire pièce à son mari.

Mais tout commence avec la réaction inattendue, dans ce genre d'union, d'Agnès lors de la présentation arrangée par l'Abbé Maurois entre les deux familles. C'est qu'en effet, l'attitude d'Agnès ne s'accorde en rien avec celle de Camille. Camille vit ce genre de situation telle qu'elle doit être vécue dans ce genre de cas, malgré son peu d'intelligence et son manque de caractère manifeste : il voit devant lui une dot - quand on la lui a montrée et mise en évidence ! Songeons à cette conversation qu'il a avec Le Loreur :

> -(...) Cela ne ferait pas de mal à la bourse de tes amis que tu épouses le sac...
> -Je sais bien. Si je le fais, ce sera bien pour ça. *(5)

Cela amènera Camille à prendre la position de tous les héros mâles de Drieu en position de mariage d'argent - c'est le seul mariage que Drieu connaisse. Camille n'apprécie pas Agnès, qui ne peut rien représenter d'autre à son esprit que l'argent.

> Il s'était trouvé derrière la jeune fille et avait pu apprécier sa taille assez bien tournée. Et pourtant il ne s'émouvait pas ; il n'avait pas même songé qu'il le pût. (souligné par nous. P.G.) *(6)

... ce qui est non seulement la position du héros drieusien se mariant, mais ce qui est encore la position logique que les deux époux devraient avoir dans ce genre de mariage. Quelques pages plus loin, Drieu ajoute ce détail qui montre bien le mal qui ronge la relation amoureuse entre Camille et Agnès, au point de la faire avorter :

> Agnès (...) avait [aux yeux de Camille] une sorte d'auréole qui était faite de son argent. *(7)

L'auréole indique en général la sainteté, la pureté. Elle indique aussi le fait qu'Agnès devient, aux yeux de Camille, "intouchable", dans le sens le plus indien du mot, une paria. Or, cela n'est pas du tout dans les vues d'Agnès qui veut être non révérée mais aimée dans les deux sens du mot.

C'est qu'en effet, de leur côté, le "sac" - c'est-à-dire Agnès - et ses parents adoptent une position radicalement différente. Si, formellement, l'histoire qui se déroule est bien celle de la chasse au nom d'un côté, et de la chasse à la dot de l'autre, l'esprit qui anime cette histoire n'est pas celui que l'on pourrait supposer. Car les parents d'Agnès, même s'ils sont à la chasse au nom *(8), ne savent pas - ou sans doute même ne veulent pas savoir - qu'ils se sont engagés dans ce genre de chasse... Il faut dire à leur décharge qu'ils ont été amenés dans cette chasse par l'Abbé Maurois, sans y songer d'eux-mêmes consciemment dès l'abord. De ce fait, les parents Ligneul attendent de la rencontre entre Camille et Agnès qu'elle amène l'éclosion de sentiments pour le moins de respect et d'amitié - semblables à ceux que Madame Ligneul éprouve pour son mari - voire d'amour - mais alors, d'amour tel que le conçoit Madame Ligneul, ce qui est un tant soit peu différent de ce qui va se manifester. Il faut noter le point auquel, après cette première rencontre, la question de l'attirance d'Agnès envers Camille revient comme un leit-motiv dans la conversation de Madame Ligneul *(9).

Cette attirance, il est indubitable qu'Agnès l'éprouve dès le premier instant à l'égard de son - déjà - presque promis. Les sentiments nouveaux qui naissent de cette rencontre se manifestent d'ailleurs avec une telle violence - violence contrastant singulièrement avec la mollesse de bébé qui semblait être jusqu'à présent l'apanage d'Agnès - que la mère s'inquiète...

> Madame Ligneul descendit, frappée du bouleversement de sa fille. (...). Elle était divisée, mal à l'aise. Finalement, elle fut grognon au déjeûner. *(10)

C'est qu'en effet, si elle attendait que les sentiments, qu'elle conçoit elle-même à l'égard de son mari, s'emparent de sa fille, elle n'imaginait aucunement cette animalité qui soudain change Agnès du tout au tout.

> Agnès n'avait plus son air emprunté de tout à l'heure, ses yeux brillaient et ses mouvements étaient emportés.
> Madame Ligneul ne désapprouvait pas l'émoi de sa fille (...). Mais il y avait dans l'émoi de sa fille rajustant ses cheveux dans la glace une sorte de fièvre voluptueuse qu'elle n'avait jamais connue et qui l'effrayait. *(10)

Qu'arrive-t-il donc à Agnès ? Il se passe une chose inconcevable à l'esprit de sa mère : elle tombe amoureuse de l'homme qu'on lui promet, et cet amour éveille son âme et son corps. Elle découvre le sentiment amoureux avec violence ; elle découvre de ce fait son désir. Camille, qui ne voit dans cette jeune fille qu'une dot, reste littéralement "frigide" devant l'auréole de l'argent, alors qu'Agnès qui ne songe pas à cet argent - sait-elle d'ailleurs ce qu'est l'argent ? - s'enflamme à la promesse de l'Amour et du contact physique qu'elle pressent. Par la suite, et la chose aura lieu très vite de par la volonté de l'auteur, seule la volupté physique aura de l'importance pour Agnès, même si elle veut croire qu'il s'agit d'Amour...

Le problème essentiel du couple est ici défini par Drieu. Dans le couple tel qu'il le conçoit, il existe ce qu'on pourrait appeler un déphasage entre les deux partenaires qui formeraient - ou plus exactement qui devraient former - le couple. Chacun des partenaires épouse l'autre pour une raison inconciliable à la raison de l'autre. Camille, Gilles, épousent une femme parce qu'elle est l'argent. Ils enferment cette épouse dans une unidimensionnalité dont elle ne peut pas, dont elle ne pourra jamais, sortir. Agnès, Myriam, épousent un homme parce qu'elles l'aiment et elles ne voudront pas admettre, même si Agnès, par exemple, dit la chose *(11) que celui qu'elles ont épousé ne puisse leur rendre cet amour. En fait, chacun des partenaires dans le couple possède de l'autre une image irréelle et refuse absolument de modifier cette image. Il s'agit pour chaque partenaire de pouvoir vivre jusqu'au bout - c'est-à-dire le plus longtemps possible - dans l'illusion qu'il s'est créée de l'autre.

Ainsi, Camille réussit à s'aveugler jusqu'à la mort de sa femme. Pour lui, Agnès n'est, ne peut être et ne sera jamais que l'incarnation d'une dot. Le phénomène d'auto-suggestion fonctionne à merveille. Même quand il aura pu voir que la sensualité d'Agnès existe et s'exprime avec violence - et après combien d'années s'en rend-il compte, alors que la chose était évidente dès la première rencontre ! - il lui refusera cette dimension dans son imaginaire. n'acceptant son existence et ne l'utilisant que quand il se révèle nécessaire de l'utiliser, et continuera sa relation amoureuse avec Rose. Agnès ne peut être qu'un sac, qu'une compte en banque sans émotions, sans sensualité.

Mais si Camille reste frigide devant le sac, il y tient malgré tout. Son attitude, ainsi que celle de nombreux héros de Drieu, tels Alain, Gilles, ou le Gille de Drôle de Voyage, est fort bien expliquée par Dominique Desanti :

> Aucun personnage féminin n'est chez [Drieu] plus obsessionnel, ne revient plus souvent que l'épouse (ou la fiancée) courtisée parce qu'elle détient cette clef de la liberté, de la paresse, de la flânerie : la fortune *(12).

Ainsi, Camille fera tout, sera prêt à tout, quand il est nécessaire d'agir pour garder le sac.

Nous voyons dès lors les démêlés incessants entre Camille et Agnès ne jamais parvenir à détruire ce couple pour lequel tout prétexte est bon - nous l'avons vu dans le chapitre précédent - s'il est en faveur de la continuité du mariage, en faveur d'une continuation de la vie dans le domaine de la Chute. Aucune catastrophe ne parviendra à détacher Agnès de l'homme pour lequel, grâce auquel, sa sensualité s'est éveillée. C'est le seul être avec lequel elle puisse concevoir ce qu'elle croit être l'amour et elle trouvera pour lui toutes les excuses. Songeons à cette discussion qui a lieu entre Le Loreur et Agnès :

> -Il vous a épousée pour votre dot (...).
> -Oui, renchérit-elle aussitôt. J'ai découvert, après, qu'il avait beaucoup de petites dettes. (...). Sans nous, il n'aurait jamais cessé d'être clerc de notaire. (...). Tout cela serait si naturel s'il m'aimait, reprit-elle. S'il m'aimait, c'était un tel bonheur de l'aider à se lancer dans la vie.
> Cette possibilité de bonheur restait toujours là devant elle *(13).

Il faut le noter, Agnès reste - ou veut rester - aveugle. Seul Camille compte à ses yeux. Il ne se manifeste aucun regret de l'Eden dans ses actes et ses paroles tout au long du roman. Elle reste en fascination devant l'incarnation de son effondrement, de sa médiocrité, de sa Chute : Camille. Peu importe que Camille soit veule et médiocre, peu importe que son mariage s'enfonce dans un "ratage" jour après jour plus dramatique. Dès l'abord, elle a décidé que son mariage, aussi mal apparié qu'il fût, est une sorte de bon mariage. Rien ne

parviendra à la faire changer d'avis - rien ni personne, surtout pas Gustave Ganche, l'amoureux transi... - et ceci pour des raisons qu'elle ne s'avouera jamais, ne laisse entendre qu'obscurément. Nous voyons donc ici apparaître le premier élément qui amène un nouveau déchu à ne rejeter en rien sa condition. Agnès découvre très vite le fait qu' "avant", c'est-à-dire au temps de l'Eden, tout était plus facile, mais la découverte qui l'a amenée à la Chute - Camille et la sensualité qu'il a éveillée chez elle - est trop fascinante pour qu'Agnès accepte de s'en détacher. La question n'est plus une problématique du mieux ou du pire de la Chute par rapport à l'Eden ou à un quelconque Salut, Agnès ne veut en fait, comme nous l'avons vu dans cette citation, aucunement changer de place, de rôle, ou de monde... Mais il faut admettre que Drieu a rendu la situation intenable sur plusieurs plans. D'abord, il garde Agnès prisonnière volontaire de la Chute. Elle veut y rester à tout prix, après tout, c'est le seul endroit qu'elle puisse concevoir comme vivant après l'Eden. Le Salut est pour elle, vraiment, une notion inim[illegible] ; elle n'en parle jamais, n'y songe jamais. L'amour, certes, [illegible]ésenterait le Salut, mais elle le refuse en ne considérant que Camille pour cela...

Cependant, et nous en reparlerons bien plus quand nous nous intéresserons à Geneviève dans notre chapitre consacré au Salut, les axes sur lesquels elle vit ne sont pas nécessairement ceux de la Chute. La sexualité ne conduit pas nécessairement à l'enfer ; il suffirait qu'elle ne fût pas seulement une vaine éloquence des corps, ce que nous appelions une sexualité vide. Agnès n'est donc pas nécessairement condamnée. Mais, tout d'abord, Agnès refuse toutes les portes de sortie envisageables tant elle reste fascinée par Camille. Songeons à cette réplique d'Agnès quand Le Loreur lui démontre que Camille ne l'a épousée que pour son argent :

-Tout cela serait si naturel, s'il m'aimait... *(13)

Et en cela, elle a raison : l'amour peut être une porte de sortie de la Chute pour le Salut. Mais Camille ne peut la lui ouvrir. Or, jamais Agnès n'acceptera de voir d'autres hommes que son mari.

Il faut dire que l'entourage des Le Pesnel n'est guère reluisant. Agnès possèdera deux soupirants : Gustave Ganche, personnage d'un ridicule achevé, et le pitoyable - et ignoble - Le Loreur... Les portes sont finalement toutes fermées, l'amour, le vrai, ne peut naître : le Salut est écarté pour Agnès.

Le mari d'Agnès a éveillé en elle la sensualité, mais cette notion, le mot lui-même, sont des tabous, des interdits tels que jamais elle ne voudra savoir cela, même si elle est agie presque exclusivement par cet aspect extraordinairement puissant de sa personnalité. Aime-t-elle vraiment son mari, ou lui est-elle seulement - quoique ce "seulement" représente alors quelque chose d'énorme - attachée par les sens, sans qu'elle-même ne s'en rende jamais compte ? Drieu fait clairement pencher le plateau de la balance vers la seconde hypothèse. Or, les sens, c'est-à-dire une relation purement, exclusivement sexuelle, mènent irrémédiablement à la Chute. Yves, vrai fils de sa mère - et de son père - sur ce plan nous l'avait montré de manière éclatante. Mais, et voilà pourquoi Agnès est un personnage si fascinant, elle refuse d'admettre qu'elle a une sensualité, même si, comme nous l'avons dit, peu s'en faut qu'elle soit totalement agie par cela...

Ce refus de savoir, de comprendre, d'admettre leur chute, voilà sans doute ce qui caractérise le mieux les héros de Drieu qui - à l'instar d'Agnès ou de Camille, ressortissants du domaine de la Chute - ne quitteront jamais les abîmes infernaux. Ceux qui sont destinés à rester en enfer sont ceux qui ne savent pas, ou ne veulent pas savoir, qu'ils y rentrent. Par les sens, par l'argent, par les valeurs de la troisième fonction, par ces valeurs qui éveillent le héros au monde, nous les trouvons au plus bas de la Chute. Mais, ce fait, ils le refusent car pour eux l'enfer se révèle être un paradis.

On voit dans un roman de Michel Déon, les 20 ans du jeune homme vert, une héroïne du nom de Blanche de Rocroy, vivre le bonheur le plus béat, alors qu'elle est - parce qu'elle est - littéralement humiliée et martyrisée par son patron, directeur d'une galerie d'art à Paris. Nous trouverons les ressortissants de la Chute - ou plus précisément ceux qui vivront **ad aeternum** dans ce domaine - dans une situation similaire. Comme Blanche de Rocroy, une Agnès, un Camille,

moins nettement le Gille de Drôle de voyage, d'autres encore, refusent le fait établi - c'est-à-dire refusent de croire qu'ils sont en enfer - et aiment en fait, ou pour le moins s'accommodent, de cette situation abominable qu'ils croient être le paradis. On peut ainsi appliquer à Agnès cette phrase que Drieu utilisait à propos de la Sybil des Mémoires de Dirk Raspe :

> Sa vie était un enfer où elle était reine (souligné par nous. P.G.) *(14).

La royauté compte seule, et non l'endroit où elle s'exerce.

L'arrivée dans le domaine de la Chute est provoquée, par exemple si l'on prend le cas d'Agnès, par l'éveil - la naissance, pour reprendre le mot de Drieu - d'un pan ignoré et innommable de la personnalité. Que cet éveil apporte le bonheur, nous pouvons en douter : l'histoire finit trop mal pour Agnès, Geneviève, Yves, et d'autres... Par contre, il amène ce qu'Yves analysait fort bien : une fascination telle que le héros ou l'héroïne est irrésistiblement entraîné. Une Agnès nomme cette fascination : bonheur. De ce fait, elle ne consacrera aucun effort à essayer d'aller vers le Salut. Elle aime trop son esclavage, sa damnation. Elle tendra plutôt tous ses efforts à rester dans la situation de Chute, c'est-à-dire dans son cas, dans l'esclavage de ses sens, esclavage qui n'est concevable à ses yeux que dans la légalité du mariage avec Camille. Si, comme nous le supposons, la Chute, c'est-à-dire son esclavage, est ce qu'elle veut considérer à tout prix comme la condition de ce qu'elle croit être le bonheur, la Vie, la chose est bien normale...

Un autre bon exemple de cela en est Gilles. Quand au cours des premières pages du roman qui porte son nom, il rentre en permission à Paris - nous sommes alors en 1917 - le héros ne songe qu'à ce que doit être le paradis infernal vers lequel il se précipite, pour lequel il s'apprête.

> Ce qui le préoccupait, c'était sa tenue. Très joli d'être un vrai fantassin (...), mais encore faut-il montrer qu'on n'est pas un péquenot. *(15)

Arrivant chez Charvet, chemisier coûteux et célèbre sur la place de Paris, puis dans un salon de coiffure, une seule idée le pousse, que Drieu fait apparaître de loin en loin, leit-motiv d'importance : enfin, il est au pays des femmes, et il faut y paraître... Sa première expérience a lieu chez Maxim's où il se fait aborder par une poule bien peu attrayante. Mais :

> Il but, et tout le délice de ce premier soir coula dans ses veines. Il était au chaud (...) ; il était dans la paix. La paix, c'était surtout le royaume des femmes. *(16)

Ce pays des femmes, c'est son ami Bénédict qui va le lui montrer, et deux jeunes femmes avec lesquelles Gilles et Bénédict lient connaissance chez Maxim's. Les expériences de cette nuit seront atroces - elles le sont sans aucun doute aux yeux et de Drieu et du lecteur - mais elles ne pourront éloigner Gilles de ce pays qu'il a décidé être celui du bonheur...

Il faut enfin remarquer la position que Drieu prend à l'égard de ces aveugles de la Chute, de ces héros qui adorent sans le savoir leur état de faiblesse : sa condamnation est totale, soit qu'elle s'exprime lors des règlements de compte dont nous nous sommes faits l'écho à l'occasion de notre chapitre consacré à l'Eden, soit qu'elle s'exprime par le seul récit, ou encore par la description. Les deux derniers cas réfèrent indubitablement à Agnès et, dans les deux cas, l'image donnée d'elle au lecteur est profondément négative. L'histoire d'Agnès était presque exclusivement celle de ses colères, nous nous contentons de citer un court passage qui résume assez bien tous les autres.

> Soudain, la porte s'ouvrit et Agnès parut, la figure rougie et boursoufflée, méconnaissable, laide à faire honte et peur. *(17)

Un monstre aussi hideux, de page en page, ne peut qu'inspirer le rejet par Drieu, par les enfants, par Camille, par le lecteur enfin, et la condamnation qui sera faite par Yves et Geneviève :

> Nous lui en voulions de souffrir, de nous accabler du spectacle de sa souffrance, spectacle si bruyant, si humiliant. *(18)

Au spectacle d'Agnès que nous donne Drieu, il est clair que ce type monstrueux de ressortissant éternel de la Chute ne lui chaut guère. Aussi est-ce une explication supplémentaire du fait que Drieu espère le Salut, ce qui sera souligné par d'autres récits dans lesquels les signes salvateurs seront présents. Mais avant de nous occuper du Salut, intéressons-nous à la matière de la Chute.

La Rage de séduire.

Nous avions pu noter, lors de notre étude de l'Eden, les profonds changements qui se manifestaient en ceux qui quittaient l'Eden pour la Chute. Dans le cas des deux femmes qui avaient pu se transformer sous les yeux du lecteur par la grâce de l'auteur, le mot "naissance" ou son équivalent, était à plusieurs reprises mentionné, et cela dans un contexte éminemment positif, qu'il s'agisse d'Agnès...

> Agnès marchait autour de la pelouse et s'étonnait. C'étaient les premiers jours de sa vie. (...). Soudain elle désirait, ayant toujours désiré. (...). Tout cela l'effrayait. (...). Mais cela l'enchantait aussi. *(19)

... ou qu'il s'agisse de Geneviève :

> Tout fut décidé en une minute : je sus que je plairais aux hommes toute ma vie. (...). Je suis née à cette minute. *(20)

Il est d'ailleurs intéressant de constater que tous les héros drieusiens - excepté le Gille de L'homme couvert de femmes qui présente comme un drame son introduction au monde infernal - le dernier palier qui conduit au domaine de la Chute, c'est-à-dire la découverte de la sexualité (ou de l'argent) et son pouvoir était un moment de bonheur.

La chose peut surprendre car si nous avions vu que si le sexe peut en effet paraître comme un élément de choix à saisir au plus tôt, tous les héros de Drieu - sauf un certain Gille, nous l'avons dit - vivent ou appréhendent cette expérience avec joie, il semblait ne pas en être de même de l'argent. L'argent était en effet dans la Chute le grand problème qui est en partie responsable de la catastrophe du

couple. Mais lors de ce dernier palier, il est peut-être élément positif. Songeons à Dorothy, la femme d'Alain, le héros du Feu Follet, à propos de laquelle Drieu écrit :

> S'estimant moins intelligente et moins raffinée [qu'Alain], elle ne voyait d'excuse à ses yeux que dans son argent. Elle lui demandait pardon de n'en avoir pas plus, elle voulait le lui prodiguer. *(21)

L'histoire d'une femme courtisée, voire épousée pour son argent, est une constante thématique non seulement de l'oeuvre de Drieu, mais de toute l'histoire de la littérature. Pour ne prendre qu'un exemple connu, songeons à certaines nouvelles de Stendhal : Mina de Vanghel ; le Rose et le Vert. Une nouveauté apparaît néanmoins chez Drieu. Loin d'être, comme chez Stendhal, effrayée, horrifiée même, l'héroïne courtisée pour sa fortune, Dorothy dans ce cas précis, accepte le fait et s'inquiète seulement de savoir si elle aura assez d'argent pour plaire longtemps à l'homme dont elle reçoit l'hommage.

L'argent possède donc un aspect éminemment positif : il permet, en attirant l'homme nécessaire à cela *(22) l'éveil de celle qui le possède. Par la suite par contre, il est clair que l'argent aura mauvaise presse pour Drieu.

Il n'empêche néanmoins que, dans un premier temps, l'élément fascinateur, l'élément qui précipite la Chute et qui, plus tard, pourra amener, ne serait-ce qu'un temps, les ressortissants du domaine infernal à vouloir y rester est la decouverte du pouvoir par l'argent ou par la sexualité.

C'est qu'en effet, par leur argent, leur beauté ou leur charme, les héros drieusiens sont parvenus à être attirants, reconnus, sont parvenus à naître. Cette attirance qu'ils exercent les a amenés à être "quelqu'un", à exister pour un cercle de gens ; ils ne sont plus solitaires et surtout, nous l'avons dit, ils vivent, ils sont nés. Ce monde dans lequel ils existent peut être l'enfer ; il n'empêche qu'il apparaît d'abord aux yeux des héros comme un paradis. Nous trouvons ainsi dans la bouche de Luc, le protagoniste de L'homme couvert de femmes, une analyse si juste et concise qu'elle en est cruelle ; une

analyse qui, de plus, s'applique à tous les héros séducteurs que Drieu met en scène :

> -Pourtant, tout n'est pas désintéressé dans les coquetteries de ce monsieur. Il y a aussi la peur de ne pas exister.
> -Je ne vois pas ça.
> -Si, il a besoin d'être soutenu par des regards pour avoir l'impression qu'il se tient debout. *(23)

En bref, par des qualités qui leur sont intrinsèques - la beauté, le charme - ou extrinsèques - et il s'agit là de l'argent - les héros drieusiens sont parvenus à séduire, donc à être entourés, à "se tenir debout", à vivre. Leur but permanent sera de renouveler ce miracle de la séduction qui fait d'eux des personnes et non des objets ou des animaux auxquels nous avions pu nous intéresser dans l'Eden rose. Ils voudront vivre, même si cela signifie - mais ils ne s'en rendront compte qu'après être tombés, tel le Gille de L'homme couvert de femmes - la Chute la plus dramatique : ils voudront séduire. Tous les problèmes découlant de la Chute viennent de ce besoin, de ce "mal" initial : la nécessité pour exister de séduire, d'être présent dans l'esprit de l'autre. Que Drieu dise la chose en toutes lettres ou qu'il ne la laisse qu'entendre, il est toujours clair que les héros de la Chute possèdent un aspect séducteur, quand il est intrinsèque, ou une tendance séductrice, quand l'origine de leur pouvoir leur est extérieure. Songeons à Yves encore qui dit ses succès féminins à Geneviève, car il est beau et a du charme *(24)... Songeons aussi à Agnès qui, puisque l'argent n'a pas d'effet, essaie d'une autre ruse séductrice : le maquillage. *(25) Il faut dire que dans le cas d'une Agnès, l'idée de séduction par l'argent est totalement invisible. Il lui faudra des années pour qu'elle comprenne qu'elle a été épousée pour sa dot. Yves a six ans quand elle se demande, sans trouver de réponse, pourquoi Camille l'a épousée :

> Mais pourquoi Camille m'a-t-il épousée ? J'ai tout de suite senti à Alger qu'il ne m'aimait pas. *(26)

De même, il est fort vraisemblable que c'est à cause de cet aspect, de cette tendance, de ce besoin même de séduire, que les héros drieusiens vivent dans le domaine de la Chute, car cet élément n'apparaît qu'à l'occasion de ce moment précis.

Nous avons voulu, il y a quelques lignes, distinguer entre "aspect" et "tendance" dans le domaine de la séduction. En effet, le héros séducteur séduit tantôt par ses qualités intrinsèques - et alors il séduit tout naturellement, sans nécessairement le vouloir, parfois même en ne le voulant pas du tout (c'est ce que nous appelons un aspect) - tantôt par ses qualités extrinsèques - et alors qu'il (qu'"elle". Cf note 12) le veuille ou non, il (elle) attirait sans nécessairement séduire, loin de là. Si bien que dès que l'attirance - due à l'argent la plupart du temps - cessait, il ou elle s'essayait à séduire. C'est ce que nous appelions une tendance.

Il existe donc dans le corpus littéraire drieusien certains séducteurs qui ne songent pas nécessairement à séduire, que ce soit par ignorance, ou plus souvent, rejet - les héros séducteurs drieusiens sont rarement innocents - de cette notion, mais qui séduisent malgré tout. Ce sont en majorité des hommes. D'autres héros par contre, hommes et femmes, ne vivent que pour et par la séduction : il leur faut être en permanence rassurés sur eux-mêmes, sur leur faculté d'exister à l'égard des autres, tel le Gille de L'homme couvert de femmes : intéressons-nous à cette attitude.

Un Besoin.

Le besoin de séduire - qui pourrait aussi être appelé le besoin d'être reconnu ; qui est d'ailleurs considéré par toutes les écoles de psychologie comme un aspect de ce besoin d'être reconnu - joue un rôle non négligeable dans le comportement de certains héros de Drieu. Cette attitude qui, selon les tenants de la psychanalyse, relève du phénomène de l'hystérie est, selon ces mêmes théoriciens, une attitude relevant avant tout du monde féminin *(27). Aux dires de Freud, et pour résumer très globalement la chose, la femme peut devenir séductrice quand elle ressent le besoin de masquer ce qu'elle considère comme un manque : celui du pénis, du référent masculin. Quant au séducteur, il use du "don juanisme", de la séduction, afin de souligner en permanence le fait qu'il est homme, qu'il possède un pénis, tant il craint que la chose ne soit pas suffisamment indiquée.

Nous sommes généralement, par esprit et par formation, assez rebelle aux théories psychanalytiques développées par Freud et par ses successeurs, ne serait-ce qu'à cause de l'aspect extrêmement réductionniste de ces théories et de leurs extrapolations qui nous semblent souvent hasardeuses. Néanmoins, il nous a semblé que dans ce cas précis, le schéma de pensée que Freud attribue au séducteur est intéressant, même si le réductionnisme sexuel est, comme toujours, de mise. Nous userons donc de la théorie freudienne en remplaçant le sacro-saint pénis de la psychanalyse par les notions de puissance et de reconnaissance - le fait d'exister aux yeux des autres - que la puissance peut entraîner, dont l'aspect purement sexuel n'est, selon nous, qu'une facette *(28) - facette que l'on ne doit sans doute pas tenir pour négligeable, mais dont l'importance ne doit pas non plus être surestimée.

Ce préambule nécessaire pour expliquer le vocabulaire que nous utiliserons, maintenant placé, intéressons-nous à ces séducteurs drieusiens et, tout d'abord, à la séductrice telle que la voit l'auteur.

La Séductrice.

Il y a fort peu de séductrices dans l'oeuvre de Drieu ; du moins, fort peu de séductrices avérées, hors les "filles" anonymes auxquelles le héros drieusien s'attache le temps d'une passe. On voit certes Margot, dans une Femme à sa fenêtre, Edwige ou Marianne, dans l'Intermède romain, Rose, dans Rêveuse Bourgeoisie, la Renaude, autrement dit la comtesse de Bécourt, dans Drôle de Voyage, d'autres femmes encore, essayer un instant d'utiliser les moyens de la séduction physique pour obtenir soit un homme - Boutros, l'un ou l'autre Gille- soit l'évolution d'un état de fait déplaisant - songons à Rose vis-à-vis de Le Loreur. Il est à noter que néanmoins, dans aucun cas, excepté celui de Geneviève *(29), la séduction n'amène au résultat souhaité. Prenons par exemple Marianne qui, dans l'Intermède romain, essaie de la séduction, d'une manière que l'on pourrait qualifier de "à la hussarde" :

> Marianne attendait ce moment et soudain lâchant sa tasse de thé, virant sur ses jeunes hanches souples, elle renversa son buste sur mes genoux en déclarant : "Je suis heureuse.". Je cours encore. Ou plutôt je ne cours plus. *(30)

Quant à Edwige, elle aussi héroïne de l'Intermède romain, qui dans les dernières pages de la nouvelle, vient chez le héros avec l'intention probable de renouer leur ancienne liaison, elle quitte l'appartement au matin sans avoir rien obtenu. De c fait, elle perd l'espoir de reconnaissance qui était le sien lors de son retour ; elle n'est plus qu'un fantôme...

> ... Elle se leva, verte, téléphona, demanda un taxi et s'en alla en plein soleil. Ce fut un spectre superbe * (31).

C'est que, pour la première fois peut-être, un amant l'écoutait, ne la prenait pas que comme un corps superbe, s'essayait à savoir ce qu'était son esprit. Et, pour elle, cette reconnaissance ne pouvait exister que par le fait qu'ils étaient amant et amante. Si bien que quand le héros refuse de poursuivre la liaison qu'il avait avec Edwige, même si, toute la nuit, il reste et parle avec elle, tout est fini : la reconnaissance disparaît et, avec elle, la vie. Il faut de plus compter avec cette conversation. Si, comme l'écrit Drieu,

> ... nous rappelâmes avec des mots indifférents notre absence de souvenirs *(32)

...Edwige peut-elle imaginer encore qu'elle a vécu à proprement parler ? Elle est moins qu'un spectre...

A côté de ce type d'héroïne qui essaye la séduction sans parvenir à ses fins, catégorie où l'on pourrait classer Agnès, Myriam, Margot, d'autres encore, il existe un genre d'héroïnes qui pourraient séduire mais ne le veulent pas. On verrait là une Rose - et Margot encore ! C'est que Margot, jeune femme très entourée, séduisant tous ceux qui l'approchent, ne se sent aucun besoin d'utiliser un moyen tel que la séduction pour être reconnue, même si elle est parfaitement capable de l'utiliser. De son point de vue, du moins, dans les premières pages du roman Une femme à sa fenêtre étant entourée comme elle l'est, elle est reconnue. Tout changera lors de sa rencontre mouvementée avec Michel Boutros. Sa vue du monde bascule et la reconnaissance que ses anciens chevaliers servants lui offrent ne s'adapte plus à la nouvelle image qu'elle se fait d'elle-même. Aussi devra-t-elle entamer un processus de séduction à l'égard du seul dont

la reconnaissance lui importe maintenant : Boutros. La chose se révèle malaisée et la fin du roman coïncide sans doute avec la fin de la liaison dont rêvait Margot.

Pour en venir à Rose, il faut noter que si elle est séduisante, elle n'est en aucun cas séductrice. Il est visible que son attitude à l'égard de l'hétaïre et de son travail est absolument négative : c'est une femme sérieuse. Drieu d'ailleurs la présente comme telle, tout en soulignant les caractères physiques qui peuvent rendre le personnage ambigu :

> [Agnès] voyait distraitement venir vers elle une femme, dont elle aurait pu croire que c'était une habituée de ce trottoir à cause de l'opulence de son corsage, si elle n'avait marché vite et n'avait été correctement vêtue *(33)

Quand Rose voit la possibilité -même si c'est pour le bon motif- d'utiliser ses avantages naturels et de mettre en pratique ses talents de séductrice, elle refuse tout net cette possibilité. Il s'agit du moment où elle va aux nouvelles chez Le Loreur. Celui-ci laisse entendre qu'il n'est pas indifférent à ses charmes. Mais ce moyen qu'il serait si aisé d'utiliser, qui pousserait alors Le Loreur dans le camp de Camille, la séduction, ce moyen est refusé par Rose.

> Rose (...) ne comprenait pas pourquoi elle avait fait cette démarche auprès de Le Loreur. Pour savoir s'il était très attaché à Agnès, et elle à lui ? Ils ne l'étaient pas. Et elle avait vu le moyen de le détacher tout à fait, mais ce moyen, l'instant d'après, lui avait passionnément déplu. (souligné par nous. P.G.) *(34)

Si elle refuse la possibilité de séduction - vraisemblablement pour des raisons à caractère moral - il faut noter que la chose obéit à une certaine logique. Rose n'est pas une séductrice ; elle n'a pas à l'être : déjà reconnue et aimée par Camille, aimée pour ce qu'elle est - ou pour l'image qu'elle se fait d'elle-même - elle n'éprouve aucunement le besoin d'être reconnue encore, de séduire. Elle possède Camille. Quant à l'image qu'elle voit d'elle-même dans l'esprit de Le Loreur, elle ne s'y reconnaît sans doute pas. Pour lui, au regard de son attitude, elle est une fille facile, aussitôt prise, aussitôt abandonnée.

Aussi est-il normal que lorsque la possibilité de séduction vis-à-vis de Le Loreur lui apparaît, elle la rejette aussitôt. Nous voyons d'ailleurs cette position partagée par tous les séducteurs naturels, ceux qui, parfaitement en paix avec eux-mêmes, se considèrent sans doute comme reconnus pour ce qu'ils sont, membres probables du domaine du Salut, n'envisagent pas d'user de leur charme naturel parce qu'il n'en est pas besoin. De même, nous le verrons, ils répondent rarement à un appel lancé par les membres du domaine de la Chute, ayant sans doute appris les vertus de ce que l'on pourrait appeler "un égoïsme sacré", ou celles de rester ce que l'on est, sans plus se remettre en question par une confrontation sans doute inutile. Ils ne sont plus du monde de la Chute et ne font aucun effort pour y retourner volontairement, en se mêlant à ceux qui pourraient les y ramener.

Toute différente est la position d'une Edwige, ou celle de la Comtesse de Bécourt - la Renaude - ou encore celle de Margot. Pour nous limiter à Edwige, celle-ci peut légitimement considérer qu'elle n'est pas reconnue. Son mariage est la continuation d'une histoire - que l'on peut hésiter à juste titre à qualifier d' "amoureuse" - qui relèverait presque de la pantalonnade si la situation n'était pas aussi dramatique. L'homme qu'elle a épousé à la suite d'un concours de circonstances abominables *(35) la méprise et la hait, la traite comme une prostituée, image en laquelle elle ne peut se reconnaître, et qui de plus, à la suite d'un accident, est aveugle.

> Ainsi elle se trouvait à moins de vingt-cinq ans attachée à un homme qu'elle n'aimait pas et qui réclamait tous ses soins *(36).

Cette situation rend normale - si l'on accepte les normes définies par la psychanalyse - la position d'Edwige qui va chercher ailleurs, et le héros de la nouvelle est inclus dans cet "ailleurs", la reconnaissance.

Deux questions se posent dès lors que l'on accepte l'hypothèse de la quête d'Edwige pour la reconnaissance. Tout d'abord, on peut se demander si l'héroïne séductrice, Edwige par exemple, cherche vraiment cette reconnaissance. En effet, expliquant sa quête à son amant, elle pose un élément qui détruit presque cette idée d'une

recherche de sa part d'une autre image...

> Elle s'était donnée à plusieurs des hommes qui la courtisaient. Elle n'attendait et ne recevait pas beaucoup d'eux (souligné par nous. P.G.) *(36).

Sa quête aboutit finalement à une impasse : celle de l'amour physique sans signification, d'une sexualité vide qui ne mène à rien. Il est intéressant à ce propos de citer cette phrase de Drieu que l'on peut appliquer à la plupart des relations, qu'on n'ose qualifier d'amoureuses, qu'il décrit.

> Et de nouveau une grosse et creuse éloquence des muscles remplissait la chambre (souligné par nous PG) *(37).

Il n'y a rien dans la relation, sinon cette creuse éloquence des muscles," rien du tout. De ce fait, nous pouvons à bon droit nous poser la question de la véracité de cette quête. Edwige, par exemple, cherche-t-elle bien, cherche-t-elle vraiment une reconnaissance quelconque ? Il est vrai que, outre son corps, elle livre son âme à l'amant qu'elle a choisi ; son âme, c'est-à-dire aussi bien ses souvenirs que la situation dans laquelle elle se débat. Elle se fait donc connaître plus que charnellement au héros - à la différence d'une Renaude, par exemple. Mais il reste toujours cette phrase que nous avons soulignée, selon laquelle Edwige et sans doute d'autres héroïnes séductrices, n'attend et ne reçoit pas beaucoup de ses amants, sinon un échange sexuel, qui va de soi... Cette quête existe probablement, mais l'on peut craindre qu'Edwige n'ait pas choisi la meilleure voie pour aboutir à un résultat quelconque : la sexualité vide porte ombre au reste.

La première question que nous nous posions entraîne la seconde : cette reconnaissance qu'Edwige cherche d'une manière si étrange, peut-elle l'obtenir ; peut-elle exister ? rien n'est moins sûr quand on voit la manière dont Edwige a procédé jusqu'à présent pour faire aboutir sa quête. Quand on s'intéresse aux circonstances de la liaison qu'elle poursuit avec le héros, la réponse négative à la question que nous nous posons ne fait presqu'aucun doute. Si l'on excepte un séjour rapide - un week-end - à Fontainebleau, une courte escapade hors de

Rome, tout le temps de la relation entre Edwige et son amant consistera dans la politique du mortel "de quatre à six" - mortel pour la relation amoureuse s'entend - y compris lors du voyage en Italie, lors de l'intermède romain... Cette pratique se révèle par ailleurs une constante de la relation entre amants chez Drieu. Si elle permet les ébats sexuels, voire de courtes conversations, elle ne favorise guère l'éclosion des sentiments amoureux - quand elle ne les tue pas dans l'oeuf.

> J'aurais voulu causer un peu avec elle, mais elle ne m'avait pas caché qu'elle avait peu de temps (...), l'épiant doucement je savourais la venue du moment où j'allais rendre hommage à tout ce que je n'avais cessé de contempler et d'admirer, lorsque se soulevant davantage sur son coude la Comtesse regarda l'heure à un bracelet et me dit tranquillement :
> -il va falloir que je m'en aille. *(38)

Il va sans dire que le héros, découragé par le peu de temps qu'il passe avec Edwige, pourra trouver là une bonne raison de rupture avec elle. Même s'il est lui aussi du type des séducteurs, comme le récit le montre, il a beau jeu de prétexter la volonté de vivre avec elle et non de se contenter de rapides échanges physiques, pour la quitter. C'est qu'en fait, cette séductrice - car on peut dire qu'elle en est une - comme toutes les autres séductrices de ce type longuement évoquées par Drieu, pèche par ignorance : elle ne sait pas exactement ce qu'elle veut et, de ce fait, ne s'applique pas à obtenir cette reconnaissance qu'elle ne peut désigner. Nous retrouvons ici donc une problématique déjà soulevée par l'étude que nous avions pu développer à propos d'Agnès : la méconnaissance des objectifs à atteindre - des raisons mêmes qui poussent à viser ces objectifs indéfinis - et que l'héroïne séductrice utilise mal (ou n'utilise pas) les moyens qui lui permettraient de gagner la reconnaissance pour laquelle elle se bat si mal. Seul le besoin de voir correspondre l'idée que les autres se font d'elle à ce qu'elle pense d'elle-même, peut pousser la femme - qui devient alors séductrice - à chercher dans une nouvelle situation ou dans une nouvelle relation cette coïncidence. Mais la raison de cette attitude séductrice est si floue en son esprit qu'elle ne sait en fait pas trop pourquoi elle se bat. Voilà sans doute l'explication de cette grande problématique: pourquoi se bat-elle si peu et si mal.

C'est qu'en effet, la séductrice se bat fort peu. Nous avions pu voir (cf. note 36) la manière dont Edwige envisageait ses relations extraconjugales. A la dernière phrase de Drieu que nous citions alors, nous aurions pu ajouter sans craindre de faire mentir le portrait qu'il nous brosse d'elle au moyen du récit : "... et ne leur donnait pas grand-chose..." car, ne sachant précisément le pourquoi de son action, elle ne juge pas utile de pousser beaucoup plus loin la relation purement charnelle qu'elle offre. Il lui faudrait donner beaucoup plus, non seulement de sa chair, mais aussi de, disons, son âme, pour obtenir peut-être cette reconnaissance *(39). Elle montre son âme, sans nul doute, en parlant, mais elle ne fait guère plus. Edwige, ou la Renaude, se battent sans mettre beaucoup d'efforts en jeu.

Ne sachant pas quels sont ses objectifs, elle se bat fort mal, et avec les mauvaises armes aussi, de par cette même raison. Ne sachant pas que, pour être reconnue, elle doit donner ce que nous avions appelé son âme, bien plus que son corps, elle se condamne à l'échec dès son premier geste qui est de mettre son corps à nu, et de tout jouer sur cela. Misant toutes ses chances sur la disponibilité de son corps - disponibilité d'ailleurs bien moindre que celle qu'il faudrait, elle n'est plus vue par ceux auquels elle se livre que comme un corps *(40). Ne sachant au juste ce qu'il faut donner, et en quelle quantité, elle a avec les amants qui ont précédé le héros, choisi pour se battre la mauvaise arme, son corps, qu'elle utilise de plus fort mal parce que trop et trop peu. Elle l'utilise trop peu en ce sens qu'elle vit, comme nous l'avions remarqué, de cette relation de "quatre à six" qui laisse à peine le temps à l'amant de commencer à découvrir son corps, et pas assez pour découvrir ce que nous avions appelé son âme. Elle l'utilise trop parce que ce corps devient sa seule arme, utilisée dès l'abord ; trop vite. Songeons ainsi, à propos d'Edwige, à la facilité avec laquelle elle laisse le héros parvenir à ses fins.

> La démence me pressait et m'engageait à lui dire au plus tôt que je souhaitais faire ce qui est le plus souvent défendu (...) toucher la statue de façon qu'elle se défasse. (...) mais [Edwige] s'allongeait sur le divan (...) et je me mis à émouvoir tout ce marbre *(41).

Selon Edwige, tout passe et ne peut passer que par le corps.

Néanmoins, avec le héros, elle montrera un peu de son âme, elle donnera un peu d'elle-même : elle parle. C'est ainsi que Drieu pourra faire dire au héros :

> Je commençais, au cours de ce récit, à faire attention à cette femme. Jusque là sa beauté me l'avait masquée *(42)

Mais ces moments d'abandon sont trop peu nombreux, trop courts, et Edwige ne donne rien. Elle va perdre ce combat. Car Edwige qui ne sait pas exactement quel est son objectif, qui ne sait pas quelle arme utiliser, Edwige choisit de plus un homme qui ne peut sans doute pas lui assurer la reconnaissance qu'elle cherche. Le héros est en effet incapable de se consacrer à elle, non seulement parce que le système du "quatre à six" continue, mais aussi parce que, de nature, il papillonne...

> Depuis quelques jours que j'étais à Nice, je n'avais pas encore étreint d'autre femme qu'Edwige. Cela était assez normal, mais cela serait devenu anormal si cela avait duré *(43).

C'est que s'il existe quelques séductrices dans l'oeuvre de Drieu, il existe aussi des séducteurs... et il semble systématique que la séductrice, à la recherche de son identité rêvée, de sa reconnaissance, courre nécessairement vers le séducteur, vers celui qui ne pourra jamais lui donner ce qu'elle espère obscurément. L'inverse est bien sûr tout aussi vrai.

La Caricature.

Un exemple bien plus net de toutes ces tendances que l'on peut deviner chez Edwige est "la Renaude" de Drôle de voyage chez laquelle on retrouve sans grande difficulté de nombreux côtés d'Edwige, mais quelquefois tellement soulignés que l'on rejoint la charge, voire la caricature plutôt que le portrait. Il faut dire aussi que la Renaude représente sans nul doute une séductrice engagée un pas plus loin dans le chemin de la séduction ; il est dès lors probablement normal que les caractéristiques principales de ce genre de personnage soit plus clairement mises à nu.

La mésentente avec un époux homosexuel, dès lors inintéressé par sa femme, la méprisant peut-être, est laissée dans l'ombre, à peine évoquée l'espace de quelques lignes :

> Si Madame de Bécourt [la Renaude] trompait Monsieur de Bécourt, elle l'aimait. Victime de son mar[illegible].44) (souligné par nous. P.G.), à son tour elle faisait de ses amants des victimes. *(45).

C'est que la chose, ainsi que nous le laissions entendre, prend une importance moindre de par le fait que la Renaude a depuis longtemps, plus longtemps qu'Edwige, versé dans le mauvais chemin de la reconnaissance. La raison initiale perd de son importance avec le temps. Seule la quête est maintenant à prendre en compte.

Mais y a-t-il quête à proprement parler ? Rappelons cette phrase que Drieu écrivait dans l'Intermède romain et que nous avons déjà citée :

> Elle s'était donnée à plusieurs des hommes qui la courtisaient. Elle n'attendait et ne recevait pas beaucoup d'eux *(36).

... et comparons la à cet échange de répliques qui a lieu entre Gille et la Renaude

> -Vous aimez votre mari ?
> -Oui.
> -Il vous fait mal ?
> -Oui.
> -Vous espérez que je vous ferai du bien.
> -Non. *(46)

Présenté d'une manière exceptionnellement brutale, c'est le même problème qui touche une Edwige ou une Renaude... Ayant oublié les raisons de la quête, ayant oublié les raisons qui sous-tendent la quête elle-même, la Renaude n'est plus qu'à la recherche de "chair fraîche", s'est engagée sur le chemin de la "[illegible]euse éloquence des muscles", chemin qui empêche la reconnaissance, l'existence.

Les mêmes méthodes de quête entraînent bien évidemment le même scénario amoureux. Plus nettement encore que dans la liaison

d'Edwige et du héros de l'Intermède romain le système du "quatre à six" prend place - plus nettement disions-nous parce qu'ici, il n'y aura pas d'escapade, d'intermède ; plus nettement aussi parce que, dans Drôle de voyage, les amants ne se parlent pas.

> Quand la Renaude arrivait, sans mot dire, (souligné par nous. P.G.) elle allait s'enfermer dans la salle de bains où elle se dépouillait de sa robe (...). La Renaude ne parlait pas beaucoup d'elle-même, de ce qui pour Gille était elle-même (...). Une seule chose la préoccupait. Et peu à peu la même chose le préoccupa, lui aussi *(47).

La Renaude ne vient à l'appartement de Gille que pour une seule raison : l'échange sexuel. La reconnaissance, la quête de l'existence, de la vie, a été tout simplement effacée de son esprit. Il semble dès lors assez normal que cela disparaisse aussi dans l'esprit d'un Gille qui, pourtant, donnait l'impression de vouloir s'intéresser à autre chose que seulement au corps de sa maîtresse.

Mais ne nous y trompons pas : Gille est, tout comme le héros de l'Intermède romain, un "mauvais cheval" sur lequel il aurait été bien sot de miser. Dans les premières pages de Drôle de voyage, il se découvre, tout comme Drieu le découvre, par certains monologues *(48) aussi bien que par le geste révélateur d'un Yves Cahen lors de l'arrivée de la fille de Lord Owen, Béatrix, arrivée qui a lieu en présence de Gille.

> -Tiens, il y a la fille, murmura Yves.
> Et aussitôt, il regarda Gille du coin de l'oeil.
> Gille, qui s'était un peu avancé, s'arrêta, le corps et le visage aussitôt tendus. *(49)

La Renaude, pour Gille, tout comme Béatrix et des dizaines d'autres femmes, ne compte qu'en tant qu'incarnation du corps féminin, pas en tant que personne. Gille est un papillon, un feu-follet, incapable de s'attacher. Il abandonnera Béatrix tout comme il abandonnera la Renaude. Cette dernière, à la différence d'Edwige, n'en souffrira pas, car, à la différence d'Edwige, elle ne cherche nullement ce qu'Edwige cherchait encore : la reconnaissance. Lisons ainsi ces lignes qui suivent immédiatement la scène de rupture entre Gille et la Renaude :

> Enfin elle partit, et dans la rue elle eut hâte d'être dans le train, pour oublier ce moment "affreux", comme elle disait un peu plus tard, aux sports d'hiver, à son amie intime *(50).

un moment "affreux", rien de plus finalement...

Nous pouvons donc, en manière de conclusion à cette étude de la séductrice, souligner les trois points qui marquent le raté nécessaire à son statut et de sa quête. Tout d'abord, sachant qu'il lui manque quelque chose, mais ne sachant pas quoi, elle se bat mal. Sentant son but, mais ne pouvant le cerner, elle prête son corps à des activités qui semblent la rapprocher de la reconnaissance, mais son corps seulement, si bien qu'elle crée chez l'amant une image d'elle qui ne prend que le corps en compte, et c'est elle-même qui empêche la quête à l'identité d'aboutir. La séductrice par ailleurs en arrive à penser en ces termes aussi. Ne sachant très exactement la raison qui lui fait prêter son corps à tant d'hommes, elle en arrive à voir dans l'activité sexuelle le but à atteindre. Le plaisir physique qui n'était qu'un moyen destiné à obtenir la reconnaissance devient le but premier. La séductrice ne demande plus que le plaisir, oubliant dès lors son rêve premier, la reconnaissance. Ce plaisir, il est clair qu'on ne l'obtient pas en parlant, en se livrant... Nous en arrivons dès lors à la fameuse - et creuse - "éloquence des muscles". Bien plus qu'Edwige, qui parle à son amant de sa situation, la Renaude ou Mabel, l'infirmière américaine de Gilles, correspondent à ce type. Une Renaude accepte à peine de parler. Elle vient à heures fixes chez Gille dans un seul et unique but : l'échange sexuel. Aussi est-il bien normal que, quand Gille la décrit, il ne s'intéresse qu'à son corps. La Renaude possède un corps magnifique et attachant, mais rien d'autre n'existe en dehors de lui.

Enfin, la séductrice, quelle qu'elle soit, choisit de manière systématique un homme qui ne peut en aucun cas lui donner ce qu'elle cherche ; elle mise avec constance sur "le mauvais cheval", sur le séducteur.

Le Séducteur.

Nous avions dit en introduction de l'étude consacrée aux séductrices que le type de séductrice avérée n'était pas extrêmement répandu chez Drieu. Cela n'empêche certes aucunement de nombreuses héroïnes de tenter, ne serait-ce que brièvement, de la séduction quand celle-ci pouvait se révéler nécessaire à leurs yeux. Agnès - la - prude elle-même, nous l'avions vu, prenait à une occasion ce rôle d' "hétaïre" pour tenter Le Loreur, rêvant un instant d'un futur où Camille ne serait pas.

Chez les hommes par contre, à peu près tous les ressortissants de la Chute sont séducteurs, ne serait-ce qu'à un certain moment de leur vie. Les raisons de leur attitude peuvent être différentes de celles des séductrices, leurs méthodes peuvent varier, tout comme leur but. Mais il n'en demeure pas moins que dans leur écrasante majorité, ils sont séducteurs, même s'ils le regrettent - s'ils le regrettent...

Nous nous étions intéressés aux raisons données par l'école de psychanalyse freudienne pour expliquer le phénomène de la séduction chez la femme et chez l'homme, en regrettant son réductionnisme. Elargissant les intérêts étroits du système psychanalytique, mais acceptant sans grande réserve le schéma de pensée lui-même, nous nous proposions de nous intéresser non au pénis, mais au sentiment de puissance, de pouvoir, à la quête d'identité et même plus largement, d'existence (cf note 23), quête qui englobe tous les aspects que nous venons d'énumérer, y compris les aspects sexuels - ces aspects reprenant dès lors la place qui leur est due : ils ont de l'importance sans doute, mais sont loin d'être le facteur unique d'explication du phénomène de la séduction.

Pour faire comprendre notre point de vue, peut-être n'est-il pas inutile de revenir le temps de quelques lignes sur la notion de séducteur dans l'oeuvre de Drieu.

Le séducteur selon Drieu la Rochelle n'a aucun rapport avec le type du "dragueur" avantageux popularisé par les films italiens. Rien n'est plus loin de lui que cette idée du mâle cherchant sa proie quotidienne où nous pourrions retrouver plus nettement l'obsession de

prouver son pénis, obsession si chère aux psychanalistes freudiens. Il ne s'agit pas du mâle inquiet quand il ne peut prouver de manière permanente sa virilité. Le séducteur drieusien fait certes l'amour, souvent, très souvent, mais sans être, comme le mâle anxieux précédemment évoqué, à la recherche permanente de l'occasion qui prouvera - à lui et à l'autre - sa virilité : ce sentiment n'est sans doute pas absent, mais il ne forme pas l'essentiel des préoccupations, très loin de là, du héros séducteur auquel Drieu s'intéresse. En fait, ce type de caractère recherche autre chose.

Pour reprendre le schéma de pensée freudien, la quête du séducteur est celle d'une identité, d'une reconnaissance. Il s'agit pour le héros séducteur drieusien de se faire reconnaître pour ce qu'il est, ou plus exactement pour ce qu'il croit être *(51). Un de ces séducteurs du moins possède d'ailleurs un avantage immense sur ses semblables : il sait quel est son but ; en mettant les choses au pire, il le sent plus que confusément et d'ailleurs cela fera qu'il pourra quitter le domaine de la Chute pour celui du Salut : il s'agit de Gilles.

Mais la quête de l'identité, la volonté d'être reconnu, s'accompagne dans certains cas d'un penchant radicalement opposé à cette prétention : le héros cherche à se cacher soigneusement. La peur d'être découvert, sans défense, d'être reconnu pour ce qu'il n'est pas joue sans doute ici un rôle. Ce sentiment clairement mis en évidence chez l'homme pourrait peut-être expliquer en partie aussi le raté systématique de la séductrice, chez laquelle ce sentiment resterait occulté. Mais s'il est occulté, il l'est tellement qu'il reste inaperçu aux yeux du lecteur. Aussi, ne voulant pas faire dire à Drieu ce qu'il n'a pas dit, avions-nous décidé de n'en pas tenir compte dans le chapitre consacré à la séductrice. Il est par contre, ainsi que nous le verrons plus en détail, très présent chez le séducteur.

Cette peur d'être mis à nu peut par ailleurs être interprétée de manière différente : le héros peut avoir peur de se mettre à nu parce qu'il a peur de ce qu'il croit alors dévoiler, et non de ce qu'il dévoilerait.

On attribue à Alphonse Karr une réflexion selon laquelle chaque homme possède trois caractères : celui qu'il a, celui qu'il montre et celui qu'il croit avoir. C'est autour de ce dernier caractère que tourne toute la problématique - et tous les efforts des séducteurs - de la reconnaissance, c'est-à-dire, se dévoiler ou ne pas se dévoiler selon les personnes et les circonstances. Le héros drieusien séduit pour faire reconnaître le caractère, l'image, l'identité qu'il croit posséder. Mais quand la séduction s'opère sans qu'il souhaite faire reconnaître son image, sans qu'il veuille la séduction même, les choses se présentent différemment. Il ne peut se mettre à nu que quand celui qui est en face de lui est choisi, possède totalement sa confiance. Devant un autre, devant les autres, devant tous ceux qu'il séduit sans l'avoir voulu, cette mise à nu serait effrayante, particulièrement quand on sait l'image que le héros séducteur possède de lui-même... *(52). Devant ceux-là, le héros séducteur n'accepte de présenter que les côtés qu'il estime positifs de son caractère. Dès lors, il reste face à eux le papillon qui s'enfuit sitôt qu'il craint d'être découvert, ou attaché, espérant n'avoir présenté que ses bons côtés. Face à ceux qu'il choisit, aussi mal que le faisait la séductrice, le séducteur aura par contre une attitude radicalement opposée : il s'attachera de telle manière que la séparation inéluctable sera pour lui un choc difficile à supporter. Et pourtant, cette séparation était incroyablement prévisible dès le début de la relation...

Cette peur de se rendre vulnérable ne semblait pas exister chez la femme ; elle est par contre très présente - même si c'est d'une manière écliptique - dans le cas du séducteur masculin. Si le héros est souvent sur la défensive, il est aussi souvent prêt à se livrer totalement. Songeons au Gille de L'homme couvert de femmes qui se met si dangereusement à nu devant Finette ; songeons à Alain qui, dans le Feu follet se donne littéralement à Marc Brancion - qui d'ailleurs le refuse : Finette, Marc, on voit que le dénudement de soi et la peur de ce dénudement ne sont pas en rapport avec le sexe de la personne à laquelle le séducteur se livre.

Le séducteur selon Drieu est prêt, pour atteindre son but, à se dénuder totalement devant certaines personnes seulement. Il nous semble qu'il le fait devant ceux qui, à son point de vue, peuvent lui donner une réponse qui pourrait le mener à la reconnaissance qu'il

cherche de manière plus ou moins claire. Et il est de fait qu'il cherche, même si c'est sans vraiment le savoir, cette reconnaissance à tout prix. Mais quelle reconnaissance cherche-t-il ? Celle de son "vrai moi", celle de la personnalité qu'il montre, ou de celle qu'il croit avoir ? C'est que le jeu qu'il mène est présenté par Drieu comme se développant sur ces trois axes. Nous verrons un Alain user à ce propos d'une méthode intéressante, présentant à celui qu'il a choisi, Marc Brancion, ce qui n'est manifestement pas sa vraie personnalité - mais cette personnalité, il pourrait croire qu'il la possède - afin d'entraîner Brancion et d'autres à chercher, à trouver ce qu'est son vrai "moi", utilisant pour cela cette personnalité qu'il montre et jouant ainsi sur les trois tableaux possibles. Nous verrons aussi un autre héros du Feu follet manoeuvrer aussi bien qu'il le peut pour, cette fois ci, cacher sa propre personnalité afin de mettre les deux autres en évidence, de séduire.

C'est qu'en effet, un exemple merveilleux de ce jeu de cache-cache est l'un des protagonistes du Feu follet. Quand Alain, de retour dans les paradis artificiels de la drogue se rend chez Praline, une grande discussion l'oppose à Urcel à propos de la drogue. Mais la drogue est-elle vraiment au centre de la confrontation ? Il est de fait que c'est d'elle qu'Alain et Urcel parlent, mais autre chose sous-tend toute cette scène à laquelle assistent aussi Praline et Totote. Si Urcel tente d'amener Alain à partager son point de vue, il s'en faut de beaucoup que ce soit uniquement pour agrandir le camp des adeptes inconditionnels de la drogue. Urcel voit tout autre chose dans la possible soumission d'Alain à ses idées : elle lui permettrait bien sûr de se rassurer, c'est-à-dire de se conforter dans son vice ; mais elle lui permettrait aussi - et surtout - en égard aux arguments employés, de renforcer l'image qu'il s'est donné de lui-même, d'être supérieur, puissant, parce que drogué : il cherche donc bien la reconnaissance de l'idée qu'il se fait de lui.

Ce "parce que drogué" possède d'ailleurs une certaine importance. Car le fait d'être un drogué n'amène pas nécessairement à l'idée de la supériorité envers les non-drogués. Dès lors, disons-le dès maintenant, le jeu mené par Urcel sera celui que l'on trouve quelquefois dans le monde des séducteurs de Drieu - séducteurs qui, très

souvent, ne pensent pas être de prime abord supérieurs à qui que ce soit. Il s'agira de brouiller les cartes et de faire de l'infériorité une différence, et de cette différence, une supériorité...

> "Je ne suis pas plus fort qu'Alain", était-il obligé de se dire.
> Il fallait que sur le champ il prouvât le contraire ; il fallait qu'il montrât à Alain la différence qu'il y avait entre eux, qu'il lui fît sentir son pouvoir. Mais, pour se défendre et attaquer, il n'avait jamais imaginé autre chose que de plaire. (souligné par nous. P.G.). Il entama sa ruse du jour, il allait se parer aux yeux d'Alain des sentiments qu'il devinait être chers aux yeux de celui-ci *(53).

Un mot clé a été écrit ici : le mot "plaire". Tous les héros drieusiens, "pour se défendre et attaquer", n'imagineront que cette arme - ce qui en fait à l'occasion de véritables caméléons, ainsi que le note Drieu à propos d'Urcel - prêts à prendre la position qu'il faut (et à la croire innée en eux) pour séduire celui ou celle qu'ils veulent séduire. Et il leur faut séduire tous ceux qui passent près d'eux car séduire, c'est encore se cacher, si l'on veut. Songeons à Urcel. Peu importe le moyen utilisé. Il s'agit donc, dans un premier temps, d'être l'autre, pour que l'autre accepte de devenir le protagoniste à la recherche de la reconnaissance de son identité rêvée ou réelle.

Cette attitude de caméléon amène aussi à la position de l'agent double, du Judas. S'il faut plaire à tous, il est nécessaire alors de se transformer suffisamment devant chacun de ceux que l'on veut séduire parce qu'ils ont séduit... et dès lors tromper celui ou ceux devant lesquels le séducteur n'est pas en présence à cet instant. C'est là toute la matière de la nouvelle intitulée l'Agent double. Le héros de cette nouvelle, traitre à deux causes - le tsarisme et le communisme - tout en les aimant toutes deux par leur chef, pourra dire la même chose et éprouver les mêmes sentiments pour ces deux mouvements incompatibles. Ou, plus exactement, pour leur chef, pour l'homme. Ainsi, le héros peut exposer à ses juges le sentiment qu'il a éprouvé lors de sa rencontre avec le chef communiste...

> Je m'approchai de l'homme qui avait parlé et qui me semblait un chef et, pour lui prouver mon amour - et être aimé de lui - (souligné par nous. P.G.) je lui dis : ... *(54).

... et ceux-ci ne sont guère différents de ceux qu'il ressent à la rencontre du pope tsariste :

> De nouveau ce sentiment que j'avais eu avec le chef communiste : je voulais aimer, être aimé (souligné par nous. P.G.) *(55).

Trahissant les communistes, le héros peut les aimer à nouveau, se trouve plongé dans une situation difficile qui, dans le cadre de cette nouvelle, l'entraînera à la mort. De manière plus générale, elle gardera le séducteur dans un enfer qui sans doute durera le temps de sa vie...

Mais l'attitude du caméléon ne joue que quand il s'agit de séduire un autre homme. Dans l'esprit du héros en quête, le fait de s'assimiler à l'Autre qu'il admire ou respecte - Marc Brancion, le pope, M. Falkenberg - ne peut qu'attirer la reconnaissance de ce qu'il est réellement. La réalisation de ce rêve paraît difficile... Mais telle est bien l'idée du héros séducteur, caméléon devant ceux qu'il s'agit de séduire à tout prix. On voit ainsi la chose présentée d'une manière véritablement caricaturale par le comportement d'Alain face à Marc Brancion. Alain se présente à Marc dans une position telle que l'on ne peut croire - que personne ne croit - que ce qu'il dit de lui est vrai :

> -Moi, je suis un pauvre drogué (...) la drogue, c'est bête (...).
> Alain s'arrêta de nouveau ; il était content, il avait joint à l'ignominie, le grotesque. *(56).

Marc Brancion néanmoins, refusera de jouer le rôle de béquille que lui demande Alain. C'est que, ainsi que le signale Drieu :

> ... Brancion avait entendu, une fois pour toutes, la foule humaine et avait fermé ses oreilles à ce concert de mendiants, de charlatans de carrefours, de tire-laine sentimentaux. *(57).

Tout comme son homologue féminin, et dans des situations à peine différentes, le séducteur mise sur le mauvais cheval.

Il en va tout différemment, tout au moins quant à l'attitude, quand la séduction s'opère à l'égard de la femme. Si la quête de

reconnaissance est bien la même, si l'arme utilisée reste la séduction, l'état d'esprit change néanmoins. Il semble, assez curieusement, que le héros refuse la reconnaissance par la femme - ou, du moins, la refuse quand elle s'exerce directement. On en voit un exemple curieux dans Gilles. Ici, le héros refuse l'essai de définition de ses activités futures que Myriam propose avec une grande gentillesse, alors qu'un peu plus tard, il accepte l'image que M. Falkenberg lui attribue dans un tout autre état d'esprit. Or, cette seconde définition est semblable à la première ! L'état d'esprit change du tout au tout, le protagoniste aussi... Comparons ainsi la première discussion à ce propos qui a lieu avec Myriam :

> A propos, vous ne me l'avez jamais demandé. Que croyez-vous que je ferai ?
> Elle répondit d'un trait.
> -Oh ! Vous ferez de la politique.
> -Tiens, vous croyez, fit-il, fort mécontent.
> Elle s'arrêta, inquiète.
> -Je me trompe ? Oui, c'est vrai,... Je ne sais pas... Vous écrirez ? ...Vous écrivez déjà.
> Son mécontentement grandissait.
> -Je n'écris pas.
> Elle montra la table de nuit.
> -Tous ces papiers.
> -Ce sont des notes. Ça ne signifie rien.
> -Enfin, vous aurez une grande influence sur les gens. (...)
> -Ecrire... on écrit que parce qu'on n'a rien de mieux à faire (...). Comment pouvez-vous me classer si vite ? *(58).

...avec celle qui a lieu lors du premier tête-à-tête entre Gilles et M. Falkenberg :

> -(...) je souhaite de comprendre mon époque. Je veux m'éloigner des problèmes de mon temps pour y revenir, les expliquer par des comparaisons très vastes (...).
> - ...Oui, grogna M. Falkenberg en plissant les lèvres. Enfin, vous voulez écrire.
> Myriam tressaillit et regarda Gilles : voilà qu'il paraissait admettre aisément la droiture de cette conclusion *(59).

Il est intéressant de remarquer que cette réflexion de M. Falkenberg, réflexion qui visiblement lui fait mépriser Gilles, est immédiatement acceptée, ainsi que le perçoit Myriam, par le héros. Celui-ci devient, comme dans le cas d'Urcel, un "caméléon". Il semble accepter immédiatement, voire vouloir adhérer à l'idée que l'Autre se

reconnaissance est bien la même, si l'arme utilisée reste la séduction, l'état d'esprit change néanmoins. Il semble, assez curieusement, que le héros refuse la reconnaissance par la femme - ou, du moins, la refuse quand elle s'exerce directement. On en voit un exemple curieux dans Gilles. Ici, le héros refuse l'essai de définition de ses activités futures que Myriam propose avec une grande gentillesse, alors qu'un peu plus tard, il accepte l'image que M. Falkenberg lui attribue dans un tout autre état d'esprit. Or, cette seconde définition est semblable à la première ! L'état d'esprit change du tout au tout, le protagoniste aussi... Comparons ainsi la première discussion à ce propos qui a lieu avec Myriam :

> A propos, vous ne me l'avez jamais demandé. Que croyez-vous que je ferai ?
> Elle répondit d'un trait.
> -Oh ! Vous ferez de la politique.
> -Tiens, vous croyez, fit-il, fort mécontent.
> Elle s'arrêta, inquiète.
> -Je me trompe ? Oui, c'est vrai,... Je ne sais pas... Vous écrirez ? ...Vous écrivez déjà.
> Son mécontentement grandissait.
> -Je n'écris pas.
> Elle montra la table de nuit.
> -Tous ces papiers.
> -Ce sont des notes. Ça ne signifie rien.
> -Enfin, vous aurez une grande influence sur les gens. (...)
> -Ecrire... on écrit que parce qu'on n'a rien de mieux à faire (...). Comment pouvez-vous me classer si vite ? *(58).

...avec celle qui a lieu lors du premier tête-à-tête entre Gilles et M. Falkenberg :

> -(...) je souhaite de comprendre mon époque. Je veux m'éloigner des problèmes de mon temps pour y revenir, les expliquer par des comparaisons très vastes (...).
> - ...Oui, grogna M. Falkenberg en plissant les lèvres. Enfin, vous voulez écrire.
> Myriam tressaillit et regarda Gilles : voilà qu'il paraissait admettre aisément la droiture de cette conclusion *(59).

Il est intéressant de remarquer que cette réflexion de M. Falkenberg, réflexion qui visiblement lui fait mépriser Gilles, est immédiatement acceptée, ainsi que le perçoit Myriam, par le héros. Celui-ci devient, comme dans le cas d'Urcel, un "caméléon". Il semble accepter immédiatement, voire vouloir adhérer à l'idée que l'Autre se

Author Gallez P
Name of thesis Le probleme du fascisme dans loeuvre litteraire de drieu la Rochelle 1983

PUBLISHER:
University of the Witwatersrand, Johannesburg
©2013

LEGAL NOTICES:

Copyright Notice: All materials on the University of the Witwatersrand, Johannesburg Library website are protected by South African copyright law and may not be distributed, transmitted, displayed, or otherwise published in any format, without the prior written permission of the copyright owner.

Disclaimer and Terms of Use: Provided that you maintain all copyright and other notices contained therein, you may download material (one machine readable copy and one print copy per page) for your personal and/or educational non-commercial use only.

The University of the Witwatersrand, Johannesburg, is not responsible for any errors or omissions and excludes any and all liability for any errors in or omissions from the information on the Library website.